

Patrick Boman

Des nouilles dans le cosmos

Illustrations de Thierry Vernet



Sous la cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

À paraître

PIERRE CHARMOZ

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables***

*Un des « standards » de la littérature de montagne :
une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien. L'occasion pour P. Charmoz
de pointer du doigt les dérives colonialistes des grandes
expéditions himalayennes.*

PIERRE CHARMOZ et STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

*Après avoir été mordu par le comte Madov,
un trader se réfugie dans la célèbre vallée du Yosemite.
Le néovampire sème la désolation dans le petit monde
de la grimpe californienne.*

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

*Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.*

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

*Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la struggle for life.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !*

DES NOUILLES DANS LE COSMOS



Patrick Boman

Des nouilles dans le cosmos

Illustrations de Thierry Vernet

Sous la cape

Avant-propos

Ce roman – admettons – a été commencé dans les Cévennes à la fin de 1979, poursuivi en Amérique du Sud et en Inde, pour être finalement achevé à Nancy au printemps de 1982. Quand des copains me disaient « Alors, tu écris un livre? », j'avais envie de répondre « Non, j'écris pas de livre, j'écris ». Pourtant le livre advint et s'acheva. Je pensais alors que ce serait mon premier et mon dernier, mon unique, où tout serait dit, et que je n'aurais désormais plus rien à déclarer. La suite me donna tort.

Après avoir été refusé par moult éditeurs – « Voyez en science-fiction », me conseillait-on en « littérature générale »; « Essayez en littérature générale », me répondaient les éditeurs de SF –, les *Nouilles...* ont eu la chance d'attirer l'attention de Pierre Laurendeau, qui animait alors les éditions Deleatur, à Angers. Ce dernier me déclara que son « atelier expérimental » publiait presque uniquement des ouvrages courts et que mon pavé n'était pas pour lui, mais il m'encouragea vivement, et j'en avais bien besoin : quand je voyais les crottes bien calibrées que l'on encensait, comparées à ce que j'écrivais, moi, et que l'on retoquait, parfois avec mauvaise humeur (« baroque et précieux » étant pour certains la pire insulte), j'en venais à me poser des questions sur mon équilibre mental. Sans le savoir, Pierre fit cesser ces humeurs noires, puis fut mon premier éditeur, pour d'autres textes.

Le temps passa. Vers 1990, le peintre Thierry Vernet,

autrefois compagnon de Nicolas Bouvier pour leur voyage en Orient désormais historique de 1953-1955, qui donna naissance à *L'Usage du monde*, et illustrateur de ce livre, lut mon texte avec amusement et me proposa de l'agrémenter de dessins, son galeriste – et ami – vaudois étant disposé à le publier. J'acceptai avec enthousiasme. Mais Thierry tomba malade et disparut, en 1993, au grand chagrin de sa femme et de ses amis. Il ne fut bien sûr plus question du projet. Je me souvins plus tard que Thierry avait laissé cinq dessins, ou plutôt pré-dessins, que Floristella, sa veuve, me donnera par la suite. Dessins se rapportant à des séquences centrales du roman.

Le temps passa encore. 2009: Pierre Laurendeau, dont l'amitié ne s'était entre-temps jamais démentie, me reparla des *Nouilles...*, jugeant peut-être que le fruit était enfin venu à maturité... La collection Sous la Cape naissait, prête à accueillir le hors-norme, l'inclassable, les fantaisies les plus débridées, voire le «monskrueux»... Et les ayants droit donnèrent leur accord pour les dessins – miracle!

Quant à moi, j'étais partagé au sujet de ce roman «voué à l'infirmité», dont je ne mesurais que trop cruellement les faiblesses: d'un certain point de vue, «Les juvenilia, ça sent le sapin» et la publication près de trente ans plus tard de ce bouquin sur lequel j'avais alors fondé tant d'espoirs ne me riait plus tellement, tant le chiot frétilant était devenu un vieux toutou désabusé; d'un autre point de vue, finalement, je ne rougissais pas tant que cela de ce «machin» inclassable, naïf par bien des aspects (pourtant, si l'on n'est pas encore un peu naïf à trente ans on est déjà un vieux con, et rien ne presse en ce domaine) mais reflétant somme toute assez bien une certaine facette de l'esprit des *late seventies*, incarné jusqu'à la caricature par le baba cool que j'étais alors. Que je finissais d'être.

Nous y sommes donc. Je n'ai pas repris mon texte et je ne l'ai surtout pas réécrit, même si je l'ai relu avec le plus grand soin, allégé, débarrassé de nombre de scories, de redites et de maladresses. Il est « dans son jus », comme on dit de nos jours.

Me revient le souvenir de ce soir d'été où Thierry et moi, sortis affamés d'un chinois kasher des bords du canal de l'Ourcq, à Paris, nous sommes remplis d'un merguez-frites-Kro sur un banc de l'avenue Jean-Jaurès en rigolant comme des bossus.

De même, ses dessins sont charnus, hilares et de mauvais ton à souhait – sans eux ce projet de publication n'eût peut-être pas emporté ma conviction : je salue sa mémoire.

P. B., sept. 2009

Enfin ils se demandèrent s'il y avait des hommes dans les étoiles. Pourquoi pas? Et comme la création est harmonique, les habitants de Sirius devaient être démesurés, ceux de Mars d'une taille moyenne, ceux de Vénus très petits. À moins que ce ne soit partout la même chose. Il existe là-haut des commerçants, des gendarmes; on y trafique, on s'y bat, on y détrône des rois.

Quelques étoiles filantes glissèrent tout à coup, décrivant sur le ciel comme la parabole d'une monstrueuse fusée.

«Tiens, dit Bouvard, voilà des mondes qui disparaissent.»

Pécuchet reprit :

«Si le nôtre, à son tour, faisait la cabriole, les citoyens des étoiles ne seraient pas plus émus que nous ne le sommes maintenant. De pareilles idées vous renfoncent l'orgueil.»

FLAUBERT

60

L'arrivée sur Véga-7 est fracassante. Farída a un peu forcé sur l'alcool de riz et, pétrifiée, elle s'accroche au manche. À la suite d'une erreur de repérage, elle a manqué le satellite d'accueil, et une cordiale engueulade s'ensuit.

- « L'autorisation d'atterrir vous est refusée.
- Je la prends !
 - Dix mille credos ou on vous refoule !
 - Allez vous faire aimer sur Arcturus !
 - Des gens comme vous, ici, on les casse !
 - Enfoiré mondain ! »

Pendant cet échange de mots doux, elle descend au jugé, les balises sont en vue, ça urge, car le tangage et les vibrations font redouter le pire. Farída affectionne un style de pilotage qui ne manque pas de panache. La carcasse manque la piste et se pose sans douceur sur une cabane à frites. Horrible fracas de ferraille violentée, pluie de boulons et explosion de mayonnaise.

En un clin d'œil, la zone d'arrivée grouille de pompes à clous. Une porte s'ouvre et quelques humains descendent l'échelle, aussitôt assaillis par une nuée de robots-flics qui hoquent en évoquant des délits, des normes, et trouvent spirituel de réclamer des responsables. La besogne doit leur manquer dans cet endroit peu fréquenté et ils sont heureux d'avoir une occasion de se rendre intéressants.

Une esplanade rapiécée s'étale, les constructions ont connu des jours meilleurs et de rares engins spatiaux, attendrissants

de vétusté, ornent les pistes. Un petit vaisseau postal, décoré d'étoiles filantes, s'élève lentement en crachant un jet de flammes. Il oscille, mais renonce à choir et finit par se soustraire aux regards.

Un par un, les voyageurs mettent pied à terre, et la chaleur leur envoie une grande claque. Ce ne sera pas la dernière. Ils sont canalisés vers des barrières. Pourront-ils repartir en douce après rapines, amours et mélancolies ?

L'autorité a son siège dans une immense salle lambrissée dont le crépi s'effrite. Des statues de plâtre ne représentent plus rien ; elles sont mutilées par la pollution ou plus simplement par des passants trompant l'ennui. Des cabanons de bois chancellent dans les courants d'air. Au mur, accroché de travers, un sous-verre abrite une photo piquée où s'aligne une brochette de vieux ringards déguisés en pharaons. Leurs rides sont pleines de fard et leurs mains flétries caressent des plaques pectorales en toc ; dans le champ, un giton cligne de l'œil ; l'impression est celle d'un lupanar pour troisième âge sur fond de nuages rosés. Premier contact avec le Conseil des Sages de Nueva Siddhapura, capitale de l'État de l'Éveil.

Les robots-flics n'ont pas été révisés depuis des années et déconnent à pleins tubes. Ces vétérans qu'on a omis de graisser et de vidanger pissent l'huile de partout. Il s'agit de matériel d'occasion, jadis repêché dans les dépotoirs des planètes voisines par des émissaires des Sages munis de crédits spécial pingrerie. Les défenseurs de l'ordre métallique sont bons pour la casse et leurs confrères humains ne valent guère mieux : un type bouffi, pas rasé, les aisselles auréolées de sueur, rongé par un cigare éteint, écarte les robots :

« Un groupe ? Par ici ; où est votre chef ? Comment cela, pas de chef ? C'est insensé. Par là, oui, ce guichet. Ah, aussi des immigrants ; montrez-moi votre contrat collectif. »

L'homme lit rapidement en avalant les mots :

« Alliance entre la fraction ainsi dénommée et les Bani Khîl. Entre nous, cette tribu est, hmm, très mobile, je vous souhaite bien du plaisir pour parvenir à la joindre. Donc... Les parties déclarent avoir pris connaissance de leurs obligations respectives, un parcours est concédé à la fraction terrienne dans la région de... Bon, ça a l'air d'aller, vous n'oublierez pas que nous avons des frais. »

Il tend la main sans vergogne, mais le vieux nomade auquel il s'adresse tourne les talons. Entre-temps, la carcasse a dégorgé tous ses occupants et un joyeux désordre anime le hall, où le niveau sonore est assez élevé. Des moutons tassés dans un coin bêlent lamentablement, les gens crient et se bousculent. Les vieillards sont déboussolés, les femmes s'activent, les hommes s'accroupissent et retroussent leur moustache. Deux adolescents tentent de s'isoler pour une explication pathétique.

Une vieille voilée des pieds à la tête apostrophe une bande de gamins hilares et poussiéreux :

« Par tous les démons de l'enfer ! Je vous ai dit mille fois de ne pas exciter les corbeaux. Galapiats ! Il ne faudra pas vous plaindre le jour où vous attraperez un bon coup de bec ! »

Dans leur cage d'osier, les volatiles sacrés fourragent du bec dans leur plumage, à la recherche de poux. Soudain l'entrecroisement des bruits laisse échapper une seconde de silence et un bébé intervient :

« Agu. »

Le tumulte reprend, les moutons affolés courent en rond, un robot s'écroule dans les casseroles, une petite fille pousse des cris aigus et une jeune femme gourmande un garçonnet :

« Petit-Nuage, cesse de tourmenter Eau-Ridée, sinon il t'en cuira. »

La vie suit son cours. Des feux de cartons sont allumés, on pétrit des galettes. Un chien hurle à la mort et des philosophes déguenillés se mettent en quête d'un rafraîchissement :

« Où est le bar, nom de Dieu ? »

L'homme aux auréoles s'adresse à un enturbanné :

« Hep, vous, le bétail doit subir un contrôle vétérinaire. Faites-moi la grâce d'emmener ces ovins par là-bas, et presto ! »

L'autre, un grand gaillard basané, l'envoie paître. Il ne fait pas partie de la tribu et n'est pas concerné.

« Ah, des individuels, voyons ça. Passeport tout le monde. Vous d'abord, l'homme au turban. »

Une douzaine de personnes émergent alors de la foule et s'agglutinent près du guichet. Suit un petit défilé (de mode).

« Ahmad Bâbâ, oniro-propulseur et soufi, que signifie cela ?

– Je me réclame de la tendance mystique de la religion musulmane. Quant au premier point, il implique que notre engin est mû par l'énergie du rêve.

– Je vois, ricane l'autre, les énergies nouvelles... J'espère que vos licences sont valides. Bon, nous verrons cela tout à l'heure. Avancez, s'il vous plaît. »

Un type maigre et blanc, au long nez, aux vêtements d'une propreté douteuse, tend un carnet.

« Vassili Fiodorovitch Yukovlev, dit Yuk, profession ?

– Marin : Baise-mi et Baise-moi montent en bateau. Baise-mi tombe à...

– Vous foutez de qui ? Passez à la cabine. »

Yuk proteste de son innocence. Un petit bonhomme, transpirant sous un grand manteau bariolé, garde le silence : Aro, le Sibérien de service, candidat chaman et propulseur. La file avance. Vient le tour d'un adolescent muni d'une

barbe de prophète et d'un petit gros. Trop poli pour être honnête, celui-ci.

« Monsieur Albert DuJardin, dit Alb, vous êtes ?

– Bibliothécaire de ce vaisseau, monsieur l'officier. Et le jeune Cri est mon apprenti. »

Un grand type, l'air endormi, et un ascète couleur de muraille: Honte-Bue, Aum, tous deux propulseurs. Voici des demoiselles, et l'œil du pandore s'allume.

« Farina, madame ou mademoiselle ?

– Farida, pas Farina. Quoi ? Vernisseuse de pattes de dindon.

– Ming ?

– À la recherche d'un emploi.

– Monsieur Grull ?

– J'ai travaillé comme égoutier.

– Vous, par ici, papiers ! »

Le sbire de l'État de l'Éveil s'en prend à un homme calme et souriant vêtu d'un cache-sexe. Sa peau sombre est frottée de cendres et il se désintéresse totalement de la situation. Yuk sort une brochure de sa poche et, entre deux reniflements, lit à haute voix :

« Conventions relatives au déplacement des personnes. Titre trois: Des religieux, art. 227: Les sâdhus ou ascètes errants, pour autant qu'ils voyagent sans vêtements ni bagages et aient renoncé à l'usage d'un nom personnel, sont dispensés du port de documents d'identification. Leur liberté de mouvement ne peut être l'objet d'aucune restriction. »

L'homme aux auréoles disparaît dans un gourbi pour compulser ses registres. Le sâdhu passe, et on parle visas.

En principe, aucun visa n'est délivré à l'entrée dans le pays. Il faut s'adresser aux ambassades que l'État de l'Éveil entretient, fort chichement, sur quelques rares planètes, et

des formalités insensées sont nécessaires. Mais quelques dizaines de credos graissent les pattes des robots-flics et le type au cigare délivre des visas en bonne et due forme. Un mois renouvelable, avec interdiction de travailler. Bah ! Pour le moment, ils ont du fric et cette condition ne les attriste guère.

Il est question de la carcasse, qui doit être réparée sans délai, de l'indemnisation due au tenancier du stand de frites, qui par bonheur faisait relâche ce jour-là, et de paperasses. Des feuilles grassieuses et déchirées sont examinées de près et de prétendues taxes sont perçues. Les Terriens commencent à trouver le temps long et se cotisent en faisant grise mine.

En se dirigeant vers la douane, ils jettent un coup d'œil distrait à l'affiche sur laquelle figurent les personnes recherchées. Honte-Bue ne s'attarde pas devant ces visages. Il frissonne comme si le froid des brumes d'Aquarius-3 remontait du passé pour l'envelopper, mais ne communique pas ses impressions à ses compagnons.

À la douane s'exhibent de pitoyables mécaniques, et la fouille est symbolique.

Reste le contrôle sanitaire auquel doivent se soumettre les arrivants, et qui ne sera qu'une formalité. Les causes d'un net relâchement dans ce domaine se trouvent dans l'histoire locale.

La septième planète de Véga, sans population d'origine, a été colonisée par des Homo sapiens venus de la Terre. Nueva Siddhapura, au départ informe conglomérat d'établissements utopistes, a vu ses voisins plus actifs reconstruire à grand-peine l'hydre étatique. Cette région dépourvue de matières premières, sous-peuplée et de surcroît difficile à gouverner n'a pas été l'objet des convoitises des conquérants.

Elle a échappé à toute hégémonie et s'est à son tour érigée en État. Ce dernier fait est nié, contre toute évidence, par une doctrine officielle d'inspiration libertaire reflétant la réalité suivante : les modèles autoritaires n'ont pu s'imposer, l'appareil administratif n'a pratiquement aucune existence et l'efficacité des robots est des plus limitées. La situation de l'économie est désastreuse, l'organisation dans la solidarité reste depuis toujours au stade de l'intention, et une monarchie bouffonne cimente l'unité de la nation.

Les Sages, ou Pharaons, sont censés n'être que l'émanation de la conscience collective et leurs pouvoirs sont réduits. Mais, à tort ou à raison, on considère qu'un certain rayonnement se dégage de leurs personnes et ils peuvent souvent faire prévaloir leurs vues, notamment dans le domaine de la santé, un de leurs dadas, d'où un laxisme total. « Nul ne peut recevoir de soins contre son gré », telle est la maxime pharaonique à méditer en cas de maladie. Ils sont opposés à la lutte contre la mortalité infantile. « Qu'on s'en remette à la nature », et mieux vaut, à leurs yeux, pleurer quelques angelots plutôt que de se lancer dans un développement démographique lourd de menaces. Quant aux éventuelles épidémies, nul ne s'en préoccupe et on pourrait apporter ici toutes les véroles de la galaxie sans s'attirer de remarques.

Le contrôle sanitaire et la décontamination auxquels sont assujettis les arrivants sont donc peu tatillons et menés dans des conditions d'hygiène à faire trembler un rat d'égout. L'immeuble réservé à cet effet est un cube gris dont la démolition a été abandonnée et qui est posé au milieu d'un terrain vague. La façade a été abattue et un flot de gravats coule des pièces éventrées. Orties et débris de parpaings agrémentent ce jardin des délices. À l'arrière de ce qui subsiste du bâtiment, un centre médical est aménagé. Les appareils sont

antiques. On est en présence des vestiges méconnaissables d'une technologie importée, et parler de délabrement serait un euphémisme.

Les immigrants nomades et les simples « touristes » sont entassés dans des salles où s'alignent des lits de fer. Les fenêtres sont dépourvues de carreaux et on glisse dans des flaques d'huile de vidange. Les préposés sont pâlichons, peu bronzés par le beau soleil local, et tentent de réparer les bévues des meutes robotiques qui trébuchent dans leur zèle. Des pommes de douche vrombissent avec des ratés et émettent une fumée noire ; c'est enfin fini, les robots poussent tout le monde vers la sortie en éructant.

On rappelle les Terriens, pour leur crier qu'ils doivent se faire enregistrer auprès des services compétents dans un délai de deux jours. Qu'ils se présentent au Centre de Sagesse ! Tous sortent de la zone délimitée par des murets de béton en désintégration. Humains et moutons empruntent l'avenue qui mène en ville, pas trop tôt !

59

Le soleil blanc cogne dur et la chaleur est intense. La poussière du désert proche recouvre les arbres rachitiques de l'avenue. La marche avec de lourds fardeaux est pénible à ceux qui sortent brutalement de semaines d'inactivité. Les bêtes arrachent et broutent des affiches vantant les mérites du Dionysia, la boisson de l'éveil (aux herbes de pays), également disponible en pastilles et en chiques, ou de Planoss, le (grand ou petit) véhicule du planant...

Les trottoirs sont défoncés, la chaussée est parsemée de trous. Un camion vrombit dans toute la gloire de son nuage de fumée grasse. Des types vont et viennent sur des pétrolettes au vacarme épouvantable. Ceux-là ne se déplacent pas en Planoss, dirait-on, et, à défaut d'engins sur coussin d'air, sont adeptes du deux-roues. Des ombres indistinctes se détachent au fond de bistrots en Formica dont la tristesse tirerait des larmes à un procureur.

Oiseaux, oiseaux multipliés dans chaque arbre, petits emplumés ventrus et bruyants, colloque ininterrompu.

On arrive à proximité de la ville. Les nomades, aidés de façon brouillonne par leurs compagnons, dressent le camp dans un faubourg.

Grull part à la découverte du quartier. Place Maitreya, il se prosterne devant une statue du Bouddha-qui-Viendra. Il se fend d'une oraison muette et d'une offrande florale à dix ramsès. S'il croit se préparer une meilleure réincarnation en

déifiant le Sage, Grull nourrit des illusions (moins astreignant que de nourrir des lapins)... Après cet accès aigu de dévotion, il prend un repos bien mérité sur un banc de ciment fendu; il voit à distance les tentes installées, reconnaît les pantalons bouffants gigantesques d'Ahmad Bâbâ et d'Aro qui se sont mis en tenue d'été. Les voix d'Alb et de Cri se chamaillant lui parviennent par bouffées et il suit longuement du regard une Ming affairée. Feuilles mortes à terre, papiers d'aluminium, cartons déchirés, pelures de fruits, odeur d'urine qui dégoûte et flatte la narine, et poussière, par nuées. Très peu de monde dehors. Où sont les habitants? Un adolescent infirme passe, déjeté.

Yuk se promène en ville. Ce qu'il voit de Nueva Siddhapura est terne et sans caractère, banal comme la vie, dépourvu de gaieté. Devant un pâté de maisons, son œil s'attarde sur des détails.

Une partie ancienne, irrégulière, dépasse de la masse, une fenêtre en saillie s'arrondit. Sur un toit, près d'un harmonieux bouquet d'antennes, des sculptures chaotiques noircissent. Un minuscule balcon gris avion: les soirs de déprime, les condors enjambent-ils la balustrade? Façades lépreuses, luminaires sphériques, pots de fleurs, carreaux cassés, moucharabiehs de béton, boiseries turquoises, linge jauni et oripeaux bariolés qui sèchent.

Il tourne, fait du lèche-vitrines, et un squelette de pied exposé chez un pédicure lui fournit une occasion de fantasmer: ces os reliés par du fil de fer, numérotés un par un, ont fait partie du corps d'un être vivant. Ce pied, avant de finir viande anonyme et charcutée, a couru sur l'herbe par un matin de printemps; il a pué dans la laine, botté des culs; il a joui sous la caresse de l'eau fraîche et s'est enlacé

à ses semblables sous la tiédeur des couettes; sa chair blanche, gonflée par la pluie au travers de vieilles bottes, a débordé des trous de chaussettes. Ses ongles ont pris le deuil à tout propos. Que sont devenues ses charentaises? Ont-elles épongé l'extase gluante des retraités, de pines au bout du rouleau connaissant bibliquement le feutre au rythme envoûtant des comtoises?

Yuk met un terme à sa méditation. Le soir tombe et il assiste à des scènes peu édifiantes. Des touristes d'Orion vadrouillent, appareil photo en bandoulière. Le solaris est une monnaie forte. Les guides et marchands de souvenirs se bousculent, proposant des porte-clefs à l'effigie des Pharaons et des pyramides qui posséderaient la vertu d'affûter les lames de rasoir. D'autres commerces sont la cause de la présence de ces richards à Nueva Siddhapura: les maquereaux sont éloquents, jouvenceaux et damoiselles attendent dans les greniers. Marches de craquer, braguettes orioniques de se gonfler.

«Quel Éveil fulgurant, songe Yuk en rentrant au campement. Les Sages et faux gourous en tout genre n'ont pas fait les choses à moitié.»

58

Carafe d'eau, drap vert, ajuster son lorgnon, s'éclaircir la voix, areu :

« Quelques mots, qui seront brefs, sur cette région de Véga-7. Pas de matières premières, ressources en eau insuffisantes, climat éprouvant : ces conditions défavorables n'ont guère incité les Terriens à se livrer à une mise en valeur intensive. Des colonies, installées là où la vie était possible, sont à l'origine de l'État de l'Éveil, de son voisin le Sansonistan et d'autres concrétions de même farine.

» La situation de Nueva Siddhapura est déplorable. L'industrie est en pleine crise et la fabrication des prestigieux Planoss a cessé depuis belle lurette. Des ateliers de métallurgie subsistent en ville et on note des camps de concentration destinés à héberger des volailles.

» La production agricole est limitée, à peu de chose près, aux piments et au vin. L'élevage n'est pratiqué que par des nomades déniaient toute autorité au pouvoir central et considérant avec mépris les activités commerciales. Ces animistes de la steppe ou du désert tiennent comme à la prunelle de leurs yeux à leurs rares chameaux et dromadaires et ne se soucient pas de mettre en vente leurs excédents ovins. Quant aux buffles vautrés dans les marais de la frontière, leur retour à l'état sauvage est acquis. Aussi le poulet de batterie se rencontre-t-il plus fréquemment que la brochette d'agneau sur les tables de Nueva Siddhapura.

» L'artisanat fait l'objet d'un plan de relance. Les Sages donnent l'exemple à la population et commettent d'horribles paniers. Fort heureusement, ils prêchent dans le désert et les quantités produites sont infimes. Mais encore? Les produits exportés sont d'origine agricole. Les prix du piment, qui constitue l'essentiel de ce poste, sont très bas, mais le vin, peu arrosé, est de qualité. Ces ventes, se joignant aux devises apportées par le tourisme, permettent de réduire un tant soit peu le déficit commercial qui s'élevait, aux dernières nouvelles, à près de cent millions de credos. Tous les produits fabriqués sont en effet importés, qu'il s'agisse de la fripe, des mob' et pièces détachées, des réchauds, des robots et de la ferraille en général, du café, des conserves ou des pâtes alimentaires...

» Sur le plan culturel, l'effondrement est total. Les assoiffés de sacré ont fui Véga-7 depuis bien des lustres; les faux gourous se sont discrédités et leurs œuvres ont fini au pilon ou pis, servent à emballer de peu spirituelles nourritures: on vous tend sans façon, rue aux Huiles, votre beignet enveloppé dans une page arrachée aux *Sept Leçons sur la reviviscence de la science sacrée. Thèmes et approches* (ouvrage collectif publié par la bande noire des Pharaons sous le pseudonyme peu transparent de "l'abbé N").

» Au total, les perspectives ne sont pas brillantes. L'absence d'un redémarrage industriel, la stagnation de l'agriculture, le vieillissement de la population reflètent un déclin général. Seul un secteur qui a su préserver son indépendance politique, le nomadisme, échappe à cette crise. Le reste se maintient tant bien que mal. Des questions, mesdames et messieurs? »

Une manne de tomates et d'œufs ne viendra pas améliorer l'ordinaire de l'orateur, car les cinq personnes qui composent l'auditoire dorment à poings fermés.

57

Rien de plus intéressant qu'un zoo. Quel traitement est réservé à ceux qui n'ont découvert ni la station verticale ni le langage articulé? Nueva Siddhapura, comme toute métropole, possède son jardin zoologique, que Honte-Bue visite en compagnie d'Alb et de Cri. Amateurs de dragons hyperboréens ou de monstres des abîmes interstellaires, vous repasserez. L'endroit est consacré en totalité à la faune d'origine terrienne.

Ils vont à pas lents. Les animaux manquent de punch. Grillons, pancartes. Deux sajours capucins somnolent l'un contre l'autre sur leur rocher étriqué. Un bébé, s'aidant de ses minuscules mains ridées, tente de boire au bassin. Des épluchures nagent dans l'eau malpropre. Le jeune capucin a un adorable petit crâne et une chevelure noire, finette, qu'on dirait brossée en arrière. Sa queue fournie de rat de charme ondoie. De la voûte grillagée pend un pauvre jouet, un vieux pneu au bout d'une chaîne, et les visiteurs souhaitent mille morts aux accessoiristes de ce baigne. Les voici maintenant qui regardent d'autres cousins, et les singes ont droit à un plaisant spectacle.

Alb et Cri ne sont pas bien grands (Cri n'a pas fini de croître). Le maître boudine son petit corps dodu dans un ensemble jaune serin et le disciple est affublé d'une veste de garde-chasse à boutons de cuivre et d'une barbe qui le vieillit de dix ans. Honte-Bue affecte le genre d'un coureur de

galaxie, d'un bourlingueur blasé (idéogramme Oubli gravé sur un rubis à l'oreille, sourire éclatant et édenté, œil nostalgique, visage buriné par dix mille soleils...), et échappe de peu au ridicule.

Que font-ils là tous les trois, accoudés à la balustrade et emplis de tristesse à la vue des primates? Ils les regardent dans les yeux, rien d'autre. Ils glandent.

Pas venus sur Véga-7 pour faire des affaires. Leur goût pour l'action est modéré, en revanche ils ont la langue bien pendue. Voilà ce qui réunit, pour le moment, la douzaine de Terriens qui ont passé les chicanes de l'astroport: ils se trouvent là un peu par hasard, ne prévoient rien, et cette façon d'être leur convient. Aucun projet ne les relie mais ils n'excluent pas de faire un bout de route ensemble après Véga-7. Comme toujours en pareil cas, l'équilibre entre rêveurs et éveillés devant cohabiter à bord du même engin est précaire. Le contraste est frappant entre Honte-Bue, souple et sûr de lui, et les deux autres qui se traînent, encombrés de besaces et rongant des sucreries.

Les cygnes et canards de luxe, assez détendus, tortillent du cul dans des bassins à l'ombre des saules pleureurs. Mais la disposition des rochers factices, l'agencement des abris et des passerelles de ciment, tout traduit à merveille l'esprit borné et mesquin de celui qui a conçu les lieux. Vacarme de passereaux; ceux-là doivent parasiter les prisonniers. Feuilles de peupliers retournées sous le vent léger, quatre pigeons passent, bruit d'ailes, il se trouve toujours une saleté dans le champ visuel, toit d'édicule, hideux lampadaire.

Macadam au sol d'autres enclos, âne, chèvres naines, bisons ayant droit à un borbier exigu. Félics gisant sur des étagères, la tête retournée dans leur sommeil, un sourire dérisoire à la gueule. Ours se grattant le dos à un arbre mort

et pissant, debout, par faibles saccades. Au coin d'un bâtiment, semblable à un reclus médiéval, un oiseau exotique aux plumes ternies est perché sur un morceau de cornière, et les mortifications qu'il subit édifient le badaud.

Rien d'étonnant à ce que des taulards soient en mauvaise santé. Ce zoo signe la perversion de l'utopie au milieu de la cité de l'Éveil. Alors que la croyance en la métempsycose est recommandée aux habitants de Nueva Siddhapura, nos moi passés et futurs sont prisonniers de grilles scellées contre lesquelles se brisent leurs griffes. Les taches de soleil dansent dans l'herbe, et une journée d'une trop grande douceur va s'achever...

L'homme ne doute pas d'être le roi de la création. Un grand singe angoisse dur dans sa cage; il trépigne et se dandine en poussant des gémissements de plus en plus forts, puis se précipite contre les barreaux et lance des détritits sur le public qui, l'œil vide, émet des onomatopées railleuses. Les Terriens se tiennent un peu en retrait, l'estomac serré. Ils n'interviennent pas mais enregistrent. Vite, sortir.

56

Le quartier de la Lyre est le cœur de Nueva Siddhapura. Les trois quarts de la population de la ville s'étaient installés sur un dixième de sa superficie. Les baraques menacent ruine, des étincelles bleues illuminent les ateliers de soudure et les cochons noirs mangent la merde au cul des marmots qui se soulagent sur les tas d'ordures. Partout de la musique, à fond, à faire s'écrouler les murs. Les odeurs de friture, de crottin de mule, de bitume surchauffé se mêlent en tourbillons. Les rues sont encombrées et des grappes humaines s'accrochent aux deux-roues. Une accalmie très relative se produirait parfois au milieu de la nuit... Ici pas de robots, pas de statues à usage religieux et pas de touristes amateurs de chair fraîche.

Ce quartier, une fois découvert, exerce toute sa force de séduction et certains des individus qui accompagnaient les nomades ont délaissé le campement pour se disperser dans les hôtels les moins recommandables qu'abrite cet enchevêtrement de ruelles.

Ming et Grull, langoureux, sont en pleine lune de miel. Si la tenue et le maintien de Yuk sont relâchés, Ahmad est digne. Tous quatre sont au bistrot, attablés en face de vieux crabes du coin qui leur font la conversation, et ils en apprennent de belles. Les gus sont lancés dans un long récit : après un raz-de-marée survenu sur une planète voisine, une expédition de secours arrivée sur Véga-7 par erreur a connu un

triste sort. Couvertures, tentes, rations de survie revendues sans tarder par les gratte-papiers locaux. Les médicaments et vaccins avaient été détruits en application d'un décret des Pharaons, qui n'entendaient pas qu'on entravât l'action de la nature et avaient accouché avec précipitation de ce texte contestable. À tout cela la population avait réagi par la plus entière indifférence.

Les quatre clampins écoutent, ébahis. Ils n'osent pas poser les avant-bras sur le Formica blanchâtre et gras, et seul Ahmad Bâbâ refuse le breuvage offert par leurs nouveaux amis, qui versent à tour de bras une horrible vinasse génératrice de migraines et de trous dans les bottes.

Et les malheureux ayant subi la catastrophe? Noyés comme des chiots dans un lavoir. On devinait à travers les allusions la disparition d'une belle culture. Ces habitants de cités lacustres ignoraient l'usage du métal et n'utilisaient que le bois, les peaux ou l'os. Réciter ou écouter des épopées interminables suffisait à meubler leurs loisirs. Le cataclysme qui avait frappé ces archaïques vivant aux frontières du rêve n'avait soulevé que peu d'intérêt; l'erreur de livraison avait-elle été fortuite? Les Pharaons étaient les rois du bakchich. L'indignation vertueuse dont avait fait montre le général Sansonnetti, dans quelques communiqués venus de l'autre côté de la frontière, était vite retombée. Les Sages avaient su se montrer généreux et éviter toute publicité malvenue.

Les débris sont intarissables; ils tiennent un auditoire, profitent de l'aubaine et ne lâchent pas le crachoir. L'entrée de Farîda, serrée de près par un robot, fait diversion.

«Salut vous. Regardez mon galant, je ne suis pas flattée. Impossible de le décrocher.

- Que désire-t-il?
- Je m'en moque.

– Où sont... les responsables... de l'engin terrien? Je dois... leur délivrer... un message.»

Ce robot aurait besoin de cours de diction. Yuk fait de l'esprit.

« Vous ne trouverez ici que des irresponsables, mon cher.

– Où... sont...

– Ponds-le ce message et casse-toi.

– Les étrangers doivent... se faire enregistrer... dans... un délai de deux... jours... Ce délai a expiré... Mais Notre Sagesse... est magnanime et Nous, Pharaons, ac... accordons aud... audience aux étr... étrangers. Qu'ils se présentent au Centre de Sagesse.»

Ayant accompli sa mission, le robot fait volte-face et s'éloigne avec lourdeur, en renversant au passage une table garnie de verres. Le tenancier du boui-boui gémit bruyamment :

« Les salauds, ils ne peuvent s'empêcher de tout briser. J'y tenais, à cette table.»

L'homme caresse la pierre fêlée.

« Et les verres, vous croyez qu'on nous en fait cadeau, hein? »

Encore un qui aimerait faire pleurer. Farîda s'assoit, avale distraitement le contenu d'un glass posé devant elle, et une grimace la défigure un instant. Les Terriens s'adressent aux vieux bavards :

« Quelle est la fonction de ce Centre de Sagesse? »

– Des cours de méditation et toute cette foutaise y étaient jadis dispensés. De nos jours, les services de l'administration y sont concentrés, et le palais où trônent les Pharaons est situé dans son enceinte.

– Ceux-là? D'après vos dires, ce sont de franches crapules. Mais quel est leur rôle exact? Des guides dans la voie de la sagesse?

– Non, rien de directif, disons plutôt une avant-garde de la conscience.

– Des phares ?

– Si vous voulez. Mais leur période faste est révolue et leur audience actuelle est des plus restreintes. Leur conseil de surveillance détiendrait un pouvoir effectif, et encore...

– Ils sont sous tutelle ?

– Pourquoi vous exprimer avec tant de brusquerie ? Disons que les décisions sont prises collectivement. Quoi qu'il en soit, le pouvoir politique ne peut tyranniser grand-monde. L'indiscipline venue avec nos ancêtres est restée vivace, le pays n'est pas bien riche et il est désertique pour la plus grande part. À titre confidentiel, j'ajoute que toutes les tribus qui circulent là-bas sont en dissidence. Le pouvoir n'en peut mais. »

L'homme se tourne vers le Bâbâ.

« Les étrangers sont rares et votre arrivée n'est pas passée inaperçue. Vous êtes bien nomades vous-mêmes ?

– En rien. Nous n'avons fait qu'amener ici ces éleveurs, et visitons l'État de l'Éveil sans intention de nous y installer. Pas dans l'immédiat, du moins.

– Vos amis auront peut-être quelques difficultés à apprendre où se trouve la tribu à laquelle ils sont alliés. Le désert n'est pas hospitalier et les renseignements sont rares. »

Ming intervient avec un soupçon d'agressivité :

« La liberté d'information et d'expression est-elle réelle ?

– Nous bavardons librement, vous le voyez. Les abus sont nombreux mais nous ne subissons pas un régime policier. Les robots-flics sont soumis à des lois très précises leur interdisant de nuire à un humain, etc. Vous connaissez, je suppose. Et vous avez vu dans quel état ils se trouvent. Ils sont inoffensifs. Du reste on les voit peu en ville et il paraît

que leur suppression est envisagée. La garde robotique des Pharaons, si toutefois elle existe toujours, ne remplit qu'un rôle de prestige et ne représente aucun danger. La désorganisation qui règne à Nueva Siddhapura est bien rassurante. Mais quel est ce brouhaha ? »

Par la porte ouverte, des rires sonores se font entendre. Un attroupement s'est formé autour d'un robot tombé dans le caniveau. Il est immobile et des cochons le poussent du groin. Encore une victime d'un vice courant chez ces créatures qui, afin de se procurer des sensations fortes, se mettent elles-mêmes à la masse : tilt, c'est le nirvana, même pendant les heures de service ! Le réparateur, sa besogne accomplie, le tance vertement, mais le drôle n'en a cure.

« Or ça maraud, je m'en vais te caresser les côtes.

– Attention, je suis encore sous garantie !

– Sous garantie, une épave comme toi, non mais regarde-toi ! »

Les Terriens sont perplexes. Iront-ils chez les Pharaons ? Ming et Yuk refusent de déférer à une telle convocation. Ahmad est sans opinion et Grull, conciliant :

« Reconnaissez que nous nous sommes mis légèrement... en délicatesse avec les gens du cru dès notre arrivée. L'occupant de la cabane à frites de l'astroport, par exemple...

– Il est bien temps d'y penser. »

Farida voit là l'occasion d'un divertissement gratuit. Un des vieux fait remarquer que cette invitation n'a rien d'une brimade ni d'une faveur spéciale. Qu'ils n'en fassent pas toute une histoire. Savent-ils que les Pharaons tiennent audience en permanence ? Le public a libre accès à Leurs Personnes. La transparence de leur existence est le gage de leur sainteté. La sagesse ne rayonne pas deux de façon discontinue, mais les baigne d'une subtile aura (d'égout). Ils sont donc tenus de siéger en tout temps.

« Je veux voir ça, dit Grull.

– As-tu l'intention d'aller ramper aux pieds d'un trône?
Belle mentalité!

– Allons, il ne s'agit que de tourisme...»

Yuk a autre chose en tête.

«Nous devrions songer à réparer la carcasse. Je pense que rien n'est cassé, sauf un peu de tôle, mais mieux vaut y regarder de près. Ensuite, je pars avec les nomades!

– Des réparations s'imposent-elles? Avec des rêveurs-propulseurs bien entraînés, on décolle toujours. Avant que nous ne quittions la Terre, j'ai vu le sâdhu faire décoller une cabine de bains à la verticale, sans matériel, et il traçait, le bougre.»

Ahmad Bâbâ, ironique, fait un large salaam :

«Quoique je me permette d'émettre des réserves à propos de l'emploi du terme "bougre", au nom de mes collègues, merci!»

Chacun à son tour renouvelle les tournées. On tâte d'un nouveau cru, épais, fort, qui coule à flots dans le rade. La chaleur ne faillit pas avec la nuit et les gosiers sont craquelés. Ahmad boit du thé, du café ou du sirop, mais une chibouque de pantagruélien ne se refuse pas.

Puis ils font la tournée de modestes grands-ducs et chancellent sur le seuil des bouges. La nuit est longue.

55

Aum, parvenu au terminus, va se griser de l'air des cimes. Il ne cède pas aux sollicitations mauvais genre du pharaonisme et on ne le verra pas empalé sur un obélisque, criant son plaisir... Il élit domicile sur une plate-forme exiguë au sommet d'une colonne, n'envisage pas de redescendre et médite à tout va. Les gens du quartier ne sont pas chiens. La colonne torse qui confère son cachet à la place des Névropathes n'a-t-elle pas été érigée dans l'intention d'accueillir des ermites? Entendu, ils placeront de temps à autre un peu de nourriture dans un panier qu'Aum hissera au moyen d'une corde. Ses goûts ne sont pas dispendieux et il ne mènera pas la collectivité à la faillite: il s'abstient de barbaque, de bulbes, d'alcool, d'épices et se contente d'une poignée de graines.

Que dire du renonçant? Cet authentique ascète, bon propulseur, est dépourvu au plus haut degré de chaleur humaine et de gaieté. Aucune étincelle amicale ne fait pétiller son regard; éduqué dans un temple polythéiste, il ne se départ jamais d'un léger air de supériorité. Impassible, détaché du monde, Aum a trouvé la voie, un grand bravo!

Il va passer des années à méditer dans les gaz d'échappement, et peut-être ses visions cosmiques seront-elles troublées par les pétarades des mob' qui tournent sans trêve au pied de son perchoir. Le stylite des temps modernes a renoncé au mouvement, mais attention: s'il s'endort et rêve d'un ailleurs, il s'envolera avec sa colonne, bien fait!

54

La 302 du Bedbug Palace. Le jour est à peine levé et déjà la chaleur est accablante.

Ming, à poil devant un grand miroir, passe un peigne encrassé dans sa longue chevelure, regardant tour à tour son petit corps charmant couvert de poussière et de transpiration, et la cour d'un garage encombrée de camions que toilettent des malabars.

Grull s'extirpe de draps roulés en boule, se lève et enlace Ming par derrière, le traître. Elle lui sourit sans tourner la tête, leurs yeux se rencontrent dans le miroir, leurs corps moites se pressent l'un contre l'autre.

Lui: « Qu'en est-il de l'amour ? »

Elle: « Ça va ça vient. »

Lui: « Pourquoi provoquez-vous en moi ce bouleversement, ce cœur qui se décroche, cette certitude à goût de vide ? »

Elle: « Laisse-moi démêler mes cheveux et descends donc combler ton vide avec un thé et une tartine. »

Les moteurs rugissent, leur fumée bleutée estompe un grand flamboyant aux mille fleurs épanouies.

53

Ming, le Bâbâ, Aro le Sibérien et Grull ont abandonné à leur sieste leurs paresseux compagnons. Ils cheminent au long d'interminables avenues vides et suent sous les rayons ardents de Véga. Vont-ils s'acquitter d'une corvée d'ordre administratif ou assister à une comédie du pouvoir qu'ils souhaitent drôle autant qu'instructive? L'un et l'autre. Ces motifs sont avoués, et ils feront d'une pierre deux coups. Plus confidentielle est la curiosité malsaine qui les pousse à aller regarder au fond des yeux ce mal dérisoire incarné par une gérontocratie. Autre chose? La spiritualité de pacotille qui est un des composants de l'idéologie pharaonique laisse de glace Aro ou Ming; elle indigné le Bâbâ, dont la foi n'a encore subi aucun ébranlement, mais trouble Grull, sensible aux synthèses fumeuses.

Des mob'-taxis tapinent sur la chaussée qui poudroie. Les Terriens ne détestent pas braver la chaleur et restent insensibles à leurs avances. Une mob' attelée à une remorque bourrée de photos porno qui s'envolent ralentit à leur hauteur. L'homme roule au pas en faisant bruyamment l'article, et met en valeur le fait que les touristes d'Orion raffolent de ces «baby-cochons». Les marcheurs se soucient comme d'une guigne de sa documentation.

Ils traversent un quartier excentrique aux maisons hautes, solides et laides, non exemptes toutefois d'une certaine recherche. Où est l'égalitarisme officiel? Le nombre d'heures

de travail nécessaires à l'édification de telle de ces bâtisses à caryatides, d'usage privé, a dû être considérable. Les façades trahissent l'esprit de lucre et de parade plus qu'elles ne reflètent les joies simples de l'auto-construction.

Ils avalent de la poussière à en étouffer, rien d'étonnant à ce que les naturels du pays aient la dalle en pente. Ils approchent du but, et les rues désertes ont triste figure, avec leurs maisons à l'abandon, leurs chaussées envahies de tas de gravats et de sommiers démantibulés.

Le Centre de Sagesse profile enfin sa silhouette altière. Ce groupe de villas à l'allure de chalets suisses fut grandiose. L'affreux portail en ferronnerie est ouvert et près de là se tient un concierge, la canne de bambou à la main. Il mâchonne des feuilles, roule des yeux exorbités et leur fait signe d'entrer.

Ça ne se bouscule pas à l'intérieur. La cour est vide et le corps de garde a entrouvert ses fenêtres. Un âpre remugle saisit le passant qui voit accrochées au mur des trompettes de forme fantaisiste sur la destination desquelles il s'interroge. De petits diabolins en jouent-ils par le cul tandis que les Sages visitent leurs enfers personnels? Ces trompes et buccins ne servent-ils que lors des fêtes où les Pharaons décatis se pavanent dans leur capitale, déployant une pompe insolente? Ou bien ne font-ils que convier les soudards à leurs sinistres besognes?

La fontaine d'un bassin glougloute, toujours personne. Au milieu de la cour, une naïve pancarte proclame :

« Les Pharaons vous souhaitent la bienvenue. À partir de cette limite, les visiteurs sont priés de déposer leurs armes au vestiaire (10 ramsès par objet). Cette recommandation s'étend aux groupes, même et surtout amicaux. »

L'inscription n'est pas criblée de balles, curieux! Les

villas de l'ensemble administratif sont une cité des morts ; les scribes ont renoncé depuis des siècles à toute activité, ils hibernent en toute saison et on n'entend pas même crisser une plume sur un registre.

Des flèches indiquent la direction du Conseil : une grande villa, le « palais », abrite les phares de la conscience universelle. Un robot hors service gît en travers du seuil. Ming passe la tête et entre, suivie de ses camarades.

Le rez-de-chaussée tout entier forme une grande salle ; le fond en est occupé par une vaste estrade couverte d'un bric-à-brac de colonnades en carton-pâte ornées de guirlandes de roses, d'armoires renversées, de miroirs fêlés, de coffres de pirates, de tentures défraîchies. Des divans, des fauteuils, des trônes sont disposés face à l'entrée. Cinq hommes âgés sont en scène. Pendant que trois d'entre eux, vêtus à la mode pharaonique (version music-hall), restent inactifs, deux corsaires disputent un duel au sabre. Les semelles des bottes claquent sur le plancher, on entend des halètements rauques. Des effluves de patchouli et d'encens refroidi flottent dans l'air.

L'un des Pharaons, court-vêtu, s'avance :

« Bienvenue, bienvenue en Utopie, nobles étrangers. »

Ahmad Bâbâ, bon genre, est poussé en avant par ses compagnons, mais il ne pipe mot et c'est Grull, provocant, qui répond :

« Nous te remercions de ton hospitalité, vénérable Sage. Mais tes robots nous ont forcé la main de façon assez déplaisante. Quelle est la raison de notre présence en ce lieu ?

– Mes robots ? Plaît-il ? Nous ne possédons rien. Pas de mauvaise foi, vous savez fort bien pourquoi Nous vous avons mandés. Notre hospitalité suit certains usages, que vous avez cru bon d'ignorer.

– Il est malaisé de ne pas commettre d'impair en terre étrangère, dit le Bâbâ.

– Peu me chaut, vous ne pouvez outrager impunément nos mœurs. »

Il se fait dame patronnesse et son vieux cul frétille.

« Je vous en supplie, prenez place. Nous sommes si flattés de recevoir des visiteurs d'une planète à laquelle tant de liens Nous unissent. Désirant Nous entretenir avec vous en toute intimité, Nous avons prié la cohue de Nos disciples de se retirer. (Retire-toi, y a de la paille, songe Grull.) Cette jeunesse enthousiaste encombre d'ordinaire Nos palais. »

Il fabule. Ce type n'a vu personne, hormis ses confrères en sagesse, depuis des mois. Les visiteurs se hissent sur l'estrade, sont présentés aux Sages qu'ils saluent d'une révérence et s'affalent sur des sièges.

« Je manque à tous mes devoirs. Que désirez-vous prendre ? Un vin de pays, un thé, du café de contrebande ou bien quelque tisane ? Allons, un air guindé n'est pas de mise. Paillardez-vous sur ces coussins. Parlez sans crainte, car ici nulle contrainte. »

Cette formule audacieuse est inscrite sur une des assiettes rose et doré qui surmontent le divan. Les duellistes ont disparu et deux Pharaons tapent le carton. Odeur d'ennui.

Les Terriens ont une mine coincée, et l'insolence mettra quelque temps à reprendre le pas sur la gêne provoquée par la vue de cette triste vieillesse.

« Nous suivrons ta voie, ô Sage.

– Soit. Le thé m'est cher et Nos serviteurs l'apporteront à l'instant. Une chique de Dionysia en attendant ? »

Il endosse un gilet rayé de doryphore, parvient à allumer un réchaud portatif en évitant toute explosion et fait chauffer de l'eau. Des coulisses, un cri :

« Toutt ! »

Il se penche vers ses hôtes :

« On me demande. Toutmosis XCIV est un peu longuet, Toutt est plus facile.

– Bien sûr. »

L'ambiance est lourde et poisseuse.

« Toutt ?

– De quoi y a ?

– Puis-je mettre du rhum dans mon thé ?

– Ne m'entraîne pas dans ce genre de rôle et cesse de faire l'enfant, s'il te plaît. »

Un des corsaires fait son apparition. Du revers de la main, il étale un jabot de dentelle sur sa poitrine creuse, salue martialement, ajoute « Je désire rester anonyme » et s'écroule sur le divan. Toutt commente :

« Ce frère est fasciné par Notre passé terrien plus que par les dragons de l'espace, et il rêve en ce moment une vie de boucane et d'abordages. »

Ming toussote.

« Sages sublimes, je m'en voudrais d'insister, mais nous désirerions connaître la raison qui vous retient ici, euh je veux dire qui nous retient.

– Nueva Siddhapura ne contraint personne. Ne vous laissez pas aller à la paranoïa et admettez que vous êtes venus poussés par la curiosité. »

Un silence tombe, le point est marqué ; pas encore tout à fait naze, le vieux birbe.

« Si vous croyez que je ne sens pas l'hostilité de vos ondes mentales, vous faites erreur. Assez ! Pourquoi pensez-vous que les autres Sages se soient retirés ? »

En effet, les vieillards se sont cassés (en morceaux). Toutt verse le thé.

« Ne soyez pas accusateurs et moralistes. Combien de sucres ? »

Le corsaire, réapparu, lance des œillades à Grull qui verdit. Ming se lance :

« Vous n'êtes que des pitres. Votre sagesse, votre popularité, votre royauté même ne sont qu'imposture !

– Belle clairvoyance. Notre influence s'exerce par l'esprit.

– Que ne vous a-t-on encore supprimés ? »

Toutt est ravi, enfin il s'amuse :

« Notre peuple Nous méprise trop pour songer à Nous assassiner et il refuse de souiller ses mains en les trempant dans Notre sang. Nous devons néanmoins mettre parfois un frein à Nos ignominies.

– Par quelle aberration vous nourrit-on encore ? La fainéantise et la lâcheté se lisent sur vos traits, et il est certain que vous vous laisseriez crever plutôt que de gratter.

– Erreur. Notre liste civile a été sévèrement amputée, et Nous subvenons à Nos besoins.

– Un jeu d'enfer vidait-il les caisses de l'État ? insinue Grull.

– Non point. Notre train, comme vous pouvez le constater, est des plus...

– Minables.

– Vous prenez plaisir à être offensants.

– Parasites larvaires, vous survivez.

– Si peu. Songez que, deux des nôtres ayant disparu (il lève les yeux au ciel), les crédits correspondants ont été supprimés par le conseil, hum, de surveillance, et que ces Sages n'ont pu être remplacés. »

La décadence est à son comble ; le second corsaire, extrêmement âgé, on le voit maintenant, est accoudé à une colonne de carton-pâte et donne des conseils chevrotants à

un petit Pharaon qui fait de la vannerie et termine un panier hideux.

« Nos œuvres deviennent de véritables reliques, des cornes d'abondance... »

Pas d'écho. Le boucanier s'agite dans son coin et pousse des soupirs lugubres. Il sort un biscuit de mer de sa poche, souffle dessus et se met à le ronger avec ses gencives. Tout ne s'aperçoit de rien, il est homme du monde et ne rit pas bêtement en se moquant de son collègue.

Les visiteurs, bien remontés, remettent ça :

« Vos turpitudes... »

– Vous font rêver ? Il est patent que certains d'entre Nous ne communiaient pas qu'à l'autel de Vénus, et cela...

– Ne concerne que vous. Mais il est bruit d'infâmes maquereautages...

– Calomnies ! Depuis longtemps Nos gitons se sont fait la malle et vendent leur cul aux touristes ! »

Les échanges sont animés, Ming intervient :

« Vous me convaincrez malaisément de votre pureté d'intention. Votre doctrine fait de l'égalité entre tous une condition préalable à l'épanouissement de la conscience. Comment expliquez-vous le fait que votre Conseil de prétendus Sages n'est composé que d'hommes ? »

– Êtes-vous postulante, chère enfant ? Nous avons suivi l'usage en vigueur lors de la fondation, voilà tout.

– Seriez-vous assez fanatiques pour croire que le fait d'être encouillés vous confère une quelconque supériorité ?

– Je vous en prie, pas de violence, même verbale, mon aura pourrait s'en trouver ternie. Mais vous-même, gente personne, êtes l'unique représentante de votre honoré sexe au sein de votre délégation. Vos compagnes, épouses soumises, ravaudent-elles les calbutes de leurs vaillants

héros? Vos rêveurs-propulseurs sont tous mâles, ne le niez pas. Mettez donc fin à ce procès d'intention. Encore un peu de thé?

– La présence de gardes armés à l'entrée s'explique mal, dit Ahmad.

– Le prestige, que diable! Au reste, ces androïdes abusent des bienfaits du Dionysia et ne sont pas dangereux. On les dégrise à l'occasion... »

Une tenture, tirée, découvre une baignoire. Le public est admis au bain des Sages (canards en plastique et bulles méphitiques). Touutt, le chargé des relations publiques, reprend:

« Le caractère stéréotypé de notre entretien m'afflige. Je devine les questions suivantes, à propos du type de développement touristique, etc. »

Il brandit une brochure graisseuse:

« Voici le texte d'une entrevue avec un reporter de la *Revue nébuleuse*. Son agressivité égalait la vôtre, et à toutes ses questions il fut répondu sans détour. Pourtant la voie de Notre Sagesse était alors très fréquentée et Nous aurions pu ne point souffrir... »

– Qu'on vînt Nous pisser à la raie, dit le boucanier fou en bavant sur son biscuit.

– Mais jamais Nous n'avons refusé de communiquer. »

À ces mots, Grull émet des sons inaudibles et s'agite:

« Communication, dialogue, eerk. »

Ming s'émeut:

« Peuchère, le pauvre bougre va dégouler. »

Un grand Pharaon tout maigre se baigne. Clapotis. Silence.

« Ah, vous devez Nous traiter de faux gourous et de charlatans; cela fait partie du cérémonial.

– Pourquoi pas? Votre air fuyant indique que vos pouvoirs sont des plus réduits. Démonstration?

– J'aime être entouré par une atmosphère chaleureuse.

– Vous avez l'air bizarre, Toutt, quelque chose ne va pas? Par quoi commençons-nous, les esprits, la télékinésie?

– Je n'ai pas tellement la frite.

– Tu débandes?

– Restez décents. Nos préoccupations sont d'ordre spirituel, alors que ces transports d'objets à distance sont d'un trivial... Puisque vous y tenez, j'ai connu jadis quelques succès dans ce domaine... accessoire de Notre Sagesse. Je tiens toutefois à vous faire savoir que je trouve ce genre de tournoi parfaitement grotesque. Nous avions autrefois un magicien très compétent qui s'occupait de ces choses. Bon, on y va. Voyez-vous cette mouche morte?»

Toutt se concentre intensément. Soudain, son énergie mentale jaillit, fulgurante, et au même instant la mouche fait un saut de quelques centimètres et retombe.

« Ah ah. Que dites-vous de cela? »

Les visiteurs sont très gênés, ils croyaient le Sage capable d'une meilleure prestation.

« Tu possèdes d'admirables pouvoirs, ô Lumière de l'État.

– Je vous l'avais bien dit. À vous.

– Pour éviter de te vexer, nous préférons ne pas agir, ô Saint Phare.

– Pas de dérobades, vous avez été irradiés, pour pas un rond, par mes ondes bénéfiques, et vous me refusez ce petit plaisir. »

Toutmosis XCIV fait une colère sénile. Aro l'interrompt d'une voix ferme quoique menue :

« Vous l'aurez voulu. Écoutez : votre collègue, là-bas, a fini de se baquer. Je parie qu'il n'a même pas vidé l'eau.

- Mesurez vos paroles. Euh, non, en effet.
- Installez-vous dans cette baignoire, je vous prie.
- Pas fou, non, l'eau est refroidie.
- La bonne réponse était: "L'eau est sale." Peu importe, allez hop! »

Toutt, soumis, relève sa robe, enjambe le rebord et s'assied en poussant des cris:

«Quelle cruauté est la vôtre, et quelle jouissance est la mienne!» glapit-il.

Aro s'étend à terre, s'endort sur-le-champ d'un sommeil profond et, au bout d'une minute et demie environ, la baignoire s'élève dans les airs et tourne autour de la pièce avec un mouvement qui s'accélère follement. Toutt n'est pas rassuré; au premier looping, quand l'eau aux mille bulles grises se déverse, il gémit faiblement. Le show se poursuit et la baignoire, après avoir exécuté diverses figures, revient se poser à sa place. Toutt se lève, la robe plaquée à son corps décharné:

«Et les tuyauteries, les soudures?

- Ne sois pas mesquin, Pharaon, et ne t'inquiète donc pas pour Tes soudures», fait le Bâbâ, patelin.

Aro, fatigué mais content, se réveille, et Toutt feint l'enthousiasme:

«Vos pouvoirs, vos pouvoirs. Il faut absolument... Le brevet! Mais ce fut rude. Simple plaisir de tourner en dérision un pauvre vieux?

- Ne Vous plaignez pas. Nous aurions pu Vous secouer à Vous en décrocher.

- "Le cocotier, arbre de vie du troisième âge." Il y aurait là une admirable thèse de gérontologie sociale... rêve Toutt, monarque ami des Lettres.

- Changer l'eau en vin, ou en sang... »

Grull l'humoriste hoquette de rire. Les deux propulseurs, plus réservés, ont un fin sourire et Ming ne trouve pas cela amusant du tout.

« On T'aurait fait le Saint Graal ! Aaaaah ! »

Grull se tord à terre.

« Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais votre copain a l'air travaillé par les choses de la religion, dit le petit Pharaon, qui tricote benoîtement un bas résille.

– Pensez-vous, il n'y a pas plus mécréant que lui.

– On dit ça. »

Toutt agite sa robe et le tissu léger sèche vite dans l'air chaud :

« Cher ami, à en juger par leurs effets, vos vertus sont remarquables. »

Il se tourne vers Ahmad qui décidément doit ressembler à un père :

« Monsieur est-il votre disciple ?

– Je n'ai rien à enseigner, ô Sage. Aro est mon frère en esprit. »

Le Bâbâ sort de son ample poche une canne télescopique tandis qu'Aro, rieur, observe une sauterelle posée sur son index.

« Mais quels sont ces talents ?

– Une technique complexe, rien de plus. Quelques dons au départ ne gâtent rien. Ne cherchez là aucun pouvoir ténébreux. »

Toutt se tourne vers ses confrères :

« Nous devrions lire les journaux.

– Rien n'arrive ici, tu le sais bien. À part de temps à autre un numéro de *L'Écho tantrique*, et encore ce pauvre *Écho* a-t-il bien baissé...

– J'ai bénéficié d'un abonnement d'essai à *Ivre de sang*, le

périodique des nouveaux condottieres. «Fondez et administrez vous-mêmes votre empire galactique.»

– J'ai jadis suivi des cours de gestion pour politiciens, dit le centenaire.

– Était-ce valable ? demande le flibustier, dynamique.

– Une arnaque infernale ! Chaque fois que des travaux dirigés tournaient au vinaigre, nous étions jugés pour haute trahison, et ça servait de partiel ! J'ai fini par lever le pied avec la caisse du bar. »

Le pirate le plus âgé s'avance en portant une marmite de nouilles. Touchant de transparence, il dit d'une voix chevrotante :

«Partagerez-vous Notre modeste repas ? »

Les visiteurs, sans façon, trempent des cuillers dans la gamelle. «Des épices ! » rugit le flibustier fou, qui se concocte un mélange vite englouti. La gueule arrachée, il assèche plusieurs cruches de vinasse et s'écroule. Ses confrères le tirent de côté et, en guise de couverture, lui jettent sur le corps un drapeau à tête de mort (il ronfle dans le sinistre pavillon indiquant qu'il n'y aura pas de quartier). À table les Sages, futiles félins, boivent du lait.

«Je parie que vous picolez en cachette, lance Grull, qui se croit tout permis.

– Ah ça, vous m'échauffez les oreilles !

– Pardon, je voulais rire.

– Vous abusez. Et tout d'abord, vous êtes en situation irrégulière dans ce pays, dit le grand Pharaon d'une voix caverneuse.

– Dépêchez-vous de terminer vos pâtes avant qu'elles ne refroidissent, dit l'ancêtre.

– Dans l'immédiat, un fait est certain : l'état de putréfaction avancé de votre vaisseau justifie l'interdiction de vol que Nous lui signifions. »

Le petit Pharaon, lunette marine en bandoulière, déroule un papyrus et embouche un porte-voix :

« Par la présente, Nous signifions... Quoi déjà?... »

Le héraut se tait, il se cure les portugaises et flaire le miel.

« Tout est susceptible de s'arranger, vous pourriez Nous rendre différents services en l'échange desquels Nous nous montrerions compréhensifs.

– Par exemple ?

– Je ne sais pas, moi... Votre charmante compagne, ou ce bouillant jeune homme, pourraient Nous tenir compagnie... Notre âge est avancé et Nos exigences sont modestes.

– Voir et toucher un peu », dit le centenaire, que les autres Sages foudroient du regard.

« Vous n'avez pas honte ! Assume-toi, emmanche Tes collègues.

– Ils sont tout flétris, s'excuse Toutt.

– Merci ! dit le petit d'une voix sèche, tandis que le grand siffote. Aro, au contraire de Ming, garde son calme :

« Ces services-là, vous pouvez vous les rendre seuls. Sont-ce des manières ? Draguer des hôtes, et avec quel tact ! Fi, c'est Sodome !

– Vous n'êtes pas libérés. »

Ming enrage :

« N'insiste pas lourdement, tu t'enfonces.

– Eh non, justement ! »

L'esprit souffle sur les lieux. Les visiteurs vont prendre congé quand le grand sec se fait menaçant et évoque une perquisition à bord de l'engin. Seraient-ils si assurés de repartir ?

Aro se lève :

« Je regrette d'avoir à vous dire cela, étant sous votre toit et venant de déguster vos nouilles, ô combien succulentes,

je tiens à le souligner. Mais, s'il arrive quoi que ce soit à l'un de mes compagnons actuels par votre faute... c'est *toi* (il se tourne vers le grand) qui monteras dans la baignoire. Une main invisible t'empoignera et te secouera à t'en faire lâcher prise. Je ferai de mon mieux, même à vingt parsecs d'ici.

– Et toi, tu pourras pleurer pour tes soudures, dit Ahmad à l'adresse de Toutt. »

La nuit va tomber et la salle qu'envahit l'ombre paraît immense. Aucun bout de chandelle ne s'allume pour éclairer cette monarchie. Le Bâbâ fait un signe :

« *Enan be meïkadé khâim taft z'in majless.*

– Oui ?

– Je vous propose de partir. »

Tout le monde a un peu honte, dirait-on, et les Terriens échangent des paroles conciliantes avec les Sages. Ceux-ci rabâchent encore des bribes de phrase :

« Département de l'Espace... Enregistrement des étrangers... Taxe forfaitaire... »

Le ton, de nouveau, monte. Le centenaire murmure « hooligans ». Les hôtes se retirent enfin et les vieillards restent seuls.

52

Les rues obscures, les vagues d'air chaud de la nuit, les marcheurs.

« Que disais-tu, Bâbâ ?

– “Détournons-nous de cette assemblée et tournons bride vers la taverne.” Le doux Hafez, et non moi, vous faisait cette suggestion.»

Ming prend le bras d'Ahmad :

« Sois notre gourou pour ce soir seulement, Bâbâ.

– Pas question.

– Tout de même, nous avons été durs avec ces malheureux Sages.

– Ce sont des crapules, de mauvais vieux », rétorque Grull, sentencieux.

Rires.

« N'est-ce pas simpliste ? Toi, Aro, mettrais-tu tes menaces à exécution ?

– J'en serais bien incapable.

– Quelle honte que de menacer des vieillards.

– Jeunes, c'étaient sûrement de jeunes salauds. Pour miteux qu'ils soient, ils ont revendu sans scrupule l'aide destinée à des sinistrés.

– Ils cachent bien leur jeu. Quels bouffons !

– Cela ne t'aurait pas tenté de te faire le Toutt, Ming ? Il était chou.

– Je ne partage pas tes tendances à la gérontophilie, mon cher Grull. »

Ahmad est grave :

« Oui, les Sages possèdent cette dose d'abjection qui seule fait les bons bouffons. Mais ce soir je ne suis pas fier de moi et je me sens proche d'eux. Nous avons joué un rôle inepte et déplaisant vis-à-vis de gens qui nous recevaient.

– Notre sécurité était en cause.

– Allons bon ! Nous ne courons aucun danger ici. Nous nous sommes donnés en spectacle de manière lamentable, et personne ne nous le demandait, à nous. C'est dit, je me vote une pénitence. Bénigne. Qu'en penses-tu, Aro ?

– Hé, une petite mortification n'aurait rien pour me chagriner. Que dirais-tu de flagellations piaculaires ?

– Contre nature.

– Un jeûne ?

– Le ramadan viendra bien assez tôt.

– Bon, nous aviserons demain à expier sans excès. Les amants maudits seront-ils de la partie ? »

Ming et Grull se récusent à grands cris :

« Va donc, hé, piaculaire ! »

Ils marchent d'un bon pas, heureux d'être ici à arpenter les rues de cette foutue Nueva Siddhapura, sans charme aucun à première vue et qui pourtant vous retient de façon inexplicable jour après jour.

Ladies first, Ming ouvre la marche ; elle sent sur elle le regard de Grull, son amant nigaud, et en est agacée. Elle ne déteste pas l'individu, dont la névrose reste dans les limites du supportable ; mais de là à éprouver les affres de la passion... Ce soir, elle s'ennuie de Farída, et découvre que le Bâbâ est fort bel homme et Aro rigolo.

Aro n'en finit pas de débarquer de sa taïga natale. Aspirant sorcier ou pas, c'est un plouc accompli qui s'étonne de tout et n'ose traverser les rues. Atterris, mec !

Ahmad le grand gaillard baraqué et enturbanné sent sous ce climat s'attiser ses appétits charnels. Il contracterait, s'il pouvait, un mariage *mut'a*, ou mariage temporaire, qui permet au voyageur d'allier exaltation des sens et paix de l'âme. Ô joies saintes de l'hymen... Hélas cette pratique, «sœur de la débauche», est abandonnée depuis bien des siècles. Le *Guide musulman de l'espace*, dont Ahmad ne se sépare jamais, est muet à ce sujet.

Le Bâbâ pourra-t-il éviter de grossir les rangs des simples fornicateurs? On en doute, d'autant plus que la pression que Ming exerce sur son bras ne contribue en rien à calmer des esprits animaux en pleine ébullition. Ahmad est très amical à l'égard de tous ses compagnons; charmant avec Ming et Farîda, il est séducteur malgré lui sans être poisseux.

À la suite du changement brusque intervenu dans ses habitudes alimentaires, Grull a la diarrhée et des furoncles agrémentent son visage. Peu athlétique, il ferait pitié si les épauettes de sa veste n'étaient bien rembourrées. Grull est un rescapé du front de la production, où il a combattu en première ligne, avec cisailles et burin. Il a participé, sur Terre, à la rénovation de la carcasse d'astronef et jouit à ce titre d'un reste de prestige (en érosion rapide). Son admiration pour les rêveurs-propulseurs, dont il serait en peine d'imiter les talents, est forte. La grande amitié qu'il affiche pour Farîda n'est peut-être que mots et Ming est l'objet de transports excessifs et le sujet de mainte pensée. Grull adore Yuk le crado, copine avec Alb le rat de bibli, mais Cri le disciple est par lui traité en con. Basta.

Retour au quartier de la Lyre, à la vie, au grouillement. On s'arrête devant la porte d'un établissement louche. Au rez-de-chaussée, cris, tintements de verres, fumet de viande, relent de vinasse. Au premier, des nuages de fumée odorifé-

rante s'échappent par les fenêtres et le silence est coupé de rires. Au second, rideaux roses translucides, draps gluants, savonnettes, gargouillis de bidets.

Choisissez. Chacun est maître de son destin à Nueva Siddhapura.

51

Ahmad n'est-il pas tenté par une visite de l'aquarium ? Yuk est bavard comme un dépliant touristique. Il se lance, sans en être prié, dans l'évocation de salles où des adolescents frappent au carreau pour agacer les murènes, les raies, le requin esseulé ou les poissons-crapauds ; il mentionne en souriant la vétusté de l'endroit et la présence de serpillières épongeant les fuites.

Les minuscules poissons aux couleurs violentes, semblables à une vision provoquée par les algues du Fluide, n'ont pas particulièrement retenu son attention. Seuls les produits marins exposés pour la vente lui ont beaucoup plu : en vitrine, des objets faits de coquillages, tels que lampes colliers bracelets boîtes personnages paysages sous verre, le tout d'une laideur déifiant la concurrence. Mieux : des maquereaux en boîte, des crevettes décortiquées, de la nourriture destinée aux poissons d'appartement, des boutons de nacre, des pilules fortifiantes, de l'huile de foie de requin en bouteille ou en bidon et des branches de corail, l'ensemble enfoui sous la poussière du désert.

Sur cette planète desséchée, la maintenance d'un tel établissement ne doit pas être une mince affaire et Yuk rend un hommage vibrant aux « efforts dignes de louanges accomplis par d'obscurs pisciculteurs et étalagistes ».

Il frappe sa poitrine maigre.

« Te rends-tu compte, Bâbâ, que ces quelques vitrines

contiennent tout ce qui est nécessaire à l'existence? De quoi se faire beau et fort, se nourrir, se vêtir ou presque et s'éclairer.

– Le viatique des voyageurs?»

Le Bâbâ s'en fout, il est déjà beau et fort, et de plus la description détaillée de Yuk lui a gâté par avance le plaisir de la découverte. Celui dont le nez goutte sans cesse insiste, mystérieux, pour qu'Ahmad parcoure au moins l'aquarium.

«J'ai horreur qu'on me raconte, mais tu en as trop dit ou pas assez. Alors?

– Les poissons-Qorân, Ahmad!»

Les bestiasse en question n'abondent pas dans sa steppe natale et le soufi ouvre de grands yeux.

«*Ya hajib!* Ô chose étonnante! Certes le Créateur a pourvu les terres lointaines en étranges merveilles. Ces poissons ont-ils le Noble Livre inscrit sur le corps?

– Leur queue porte une ligne de signes très semblables à cette graphie arabe tout en angles, le...

– Le coufique.

– C'est ça. Le dessin est un peu flou, à mon avis, et du coup certains apologistes musulmans ont cru y lire un verset du Qorân, j'ignore lequel. Je vais te dire, ces pauvres poissons tout morts dans leur bocal de formol, l'œil blanc et gonflé, quelle tristesse ne distillaient-ils pas!

– Dans la joie et le silence de la mer, ils portaient un témoignage plus fort de la grandeur du Seigneur des Mondes, oui, je le crois. Dis-moi, ces créatures ont-elles été pêchées sur cette planète? Et d'où venaient ceux qui ont cru déchiffrer ces lignes?

– Je ne sais.»

Yuk est sur le point de suggérer au Bâbâ qu'un de ces poissons extra-plats ferait un signet original pour son Qorân,

mais il a le tact ou la prudence de garder pour lui sa plaisanterie d'infidèle.

Le Bâbâ se rend à l'aquarium le lendemain et le prétendu miracle ne le convainc pas. La mauvaise foi des bigots lui semble plus probable que le prodige, mais il n'en souffle mot. Son *Guide musulman de l'espace* ne prend pas la peine de mentionner ces poissons. Décidément ces fascicules pour niais en perdition ne valent pas tripette.

Sans coreligionnaires avec qui discuter la question, Ahmad est bien isolé. Le voilà sans doute l'unique musulman de l'État de l'Éveil et, même le vendredi midi, il prie seul, après avoir comparé, pour éviter toute erreur, le calendrier local à celui qu'il a en poche. Le chaud coude-à-coude des mosquées et la ferveur collective lui manquent ; pour un peu, son isolement serait à l'origine d'un sentiment de culpabilité. Où sont ses frères, que fait-il parmi les infidèles et pourquoi, se déroband à ce devoir qui lui impose de propager sa foi, n'éprouve-t-il aucun désir de convertir qui que ce soit ?

Les déconvenues d'Ahmad ne font que commencer. Ainsi, comment s'orienter vers La Mecque ? La direction de la Kaaba, vue de Véga-7, est celle du Soleil, qui n'est ici qu'une étoile à peine visible. Ahmad ne peut prier le nez en l'air et il est impensable pour un croyant de se tourner vers un corps céleste. Adorer les astres le replongerait en plein paganisme. Le Bâbâ se livre néanmoins à quelques essais dans cette voie interdite, puis il change de méthode et se tourne vers l'Orient du lieu. « L'important, c'est l'Orient des lumières », se dit le gaillard. Dans le même temps il ne dédaigne pas les arguments rationalistes, quelque hardis qu'ils puissent être : le Prophète avait d'abord institué la prière en direction de Jérusalem ; ce n'est qu'après la fin de sa grande amitié avec les juifs, et pour des raisons politiques avant tout, que les

croissants se sont tournés vers La Mecque cinq fois par jour; la valeur de la prière ne s'en est nullement trouvée affectée.

Raisonnons par analogie: je ne peux que renoncer à l'orientation prescrite. Les circonstances m'imposent un changement et une convention en vaut une autre. Tourné, faute de Kaaba, vers l'Orient du lieu où je me trouve, je n'en reste pas moins bon croyant.

Voilà le Bâbâ sur la pente bien savonnée menant au gouffre peuplé de diables qui a nom Kafiristan. D'ailleurs, le Territoire des infidèles n'est-il qu'un point de plus sur une carte de la Galaxie, une destination possible à l'intention des amateurs de pittoresque, ou bien un espace inclus dans l'être du croyant? Ahmad ne se pose pas pour l'instant de perverses quoique peut-être inéluctables questions. Il s'ablutionne d'eau ou de la poussière impalpable de Véga-7, suivant les circonstances, et accomplit les cinq prières le cœur en paix.

50

Bien contente de prendre l'espace de nouveau, Farîda, elle se sentait crever, après les années passées avec ce type, tôt levée tôt couchée, il faut être en forme le lendemain matin, lui avait des dossiers si captivants au bureau tu parles, et le salon sinistre les bouquins rangés par thème par ordre alphabétique sur les rayons, les sacs de charbon dans l'escalier, les blattes dans les rainures du parquet, les repas du dimanche chez les beaux-parents, une bonne bouteille doit se déguster lentement ma petite fille, ce pantalon est trop collant chérie, elle ne peut manquer d'éclater de rire au mauvais moment et les lugubrasses de tirer une gueule de quinze culs.

Toujours en forme, Farîda, elle encaisse bien, mais elle sait qu'elle n'aime plus le type, ça suffit, et elle en connaît de ces allumés qui bricolent de vieux astronefs au fond d'une vallée, à cinq heures de vol d'ici, passer à la banque vider le compte et un tax jusqu'au terminal. Vêtue bon chic bon genre, comme on le lui a seriné, elle part à l'heure un matin, après une bise conjugale, le jour n'est pas encore levé, la pluie est glacée le bitume luisant la première clope amère mais en elle un lever de soleil multicolore s'embrase ce coup-ci adieu le salon le type les dossiers.

49

Yuk et Grull, accroupis à l'ombre de leur carcasse d'astronef, découpent une tôle. La sueur, en coulant sur leurs corps poussiéreux, dessine de ravissants motifs. Œil injecté de sang, biceps en guimauve, début de bedaine malsaine, les deux mâles sont séduisants à l'extrême. Ils ont lié amitié avec un litron de Clos des Ptolémées, Véga la blanche tape dur sur leurs crânes vides, et le rythme des travaux en pâtit.

Grull, pour rigoler, tente de se crucifier contre les parois d'acier, mais il ne peut poser les rivets sans le secours de Yuk, qui de son côté a des démêlés avec un chalumeau fou à l'haleine ardente et manque de rôtir.

À la pause, des problèmes cruciaux sont débattus. Grull affirme énergiquement la nature divine du Christ. À l'en croire, la nature humaine est effacée dans cette incarnation du Verbe divin. Yuk ne l'entend pas de cette oreille. Pour lui, l'être du Fils, engendré par le Père, a eu un commencement; le Verbe incarné n'est pas éternel; le Fils n'est ni égal ni consubstantiel au Père et sa nature divine est questionnable. Grull réplique vivement. Au contraire, le Christ ne peut avoir qu'une seule nature, divine, dans laquelle la réalité humaine se dissout. Yuk s'énerve. Si le Fils n'est pas consubstantiel à l'homme, l'objet de la rédemption en est compromis! Et l'âme raisonnable, hein? Grull osera-t-il soutenir que la personne du Christ n'est qu'un corps sans âme? Parfaitement, sa divinité lui en tient lieu. Ah mais!

Ils s'échauffent, manquent d'en venir aux mains, puis, réconciliés, vont à la buvette de l'astroport se rafraîchir et casser une graine. Yuk reluque une vieille demoiselle aux formes généreuses. Il s'imagine qu'il la possède dans une baignoire de champagne, californien ou caucasien, il s'en moque, lorsqu'elle se lève et quitte les lieux en compagnie d'une camarade dentue et moustachue. Les bouteilles de Clos défilent et le vague à l'âme de Yuk est de courte durée. À la quatrième, Grull dévoile ses batteries. Vient-il de tourner casaque, partage-t-il maintenant les vues de l'infâme secte gnostique des barbeliotes, qui parodient la communion en se servant de semence humaine, ou est-il simplement en veine de créativité gastronomique ? On peut pencher en faveur de la seconde hypothèse puisque, après avoir mis son zebb dans l'assiette de purée d'un décrépit, il insiste pour que ce dernier goûte à sa « nouvelle cuisine ».

Scandale. Aurai-ils un tel comportement chez eux ? Oui ? C'est du propre. Le ton monte, on échange des appréciations peu flatteuses, des horions, puis les tabourets volent.

Les deux théologiens se réveillent en pleine nuit dans un terrain vague, sans se souvenir de rien. Des chiens les flairent. Ils sont couverts de bleus et se tiennent la tête à deux mains en jurant de ne plus boire désormais que de l'eau minérale.

Leur voyage leur profite. Avaient-ils au départ la noble intention d'épanouir leur personnalité, de l'enrichir au contact de cultures étrangères et d'apporter le meilleur d'eux-mêmes à autrui ? Peut-être est-ce là le sens de la rêverie de Yuk et de la démarche délicate de Grull. Pourquoi sont-ils donc partis ? Ont-ils un projet cohérent ? Ils seraient bien en peine de répondre. Ils n'ont ni l'excuse de la lâcheté, comme

les fuyards, ni celle de la bêtise, comme ceux qui sont en quête d'un ersatz de sagesse en accord avec leurs préjugés. Ils en sont conscients : seule la bougeotte, l'impossibilité de tenir en place, les ont mis en mouvement. Disputer des deux natures ici ou ailleurs, après tout...

48

La ruelle de l'Esprit, qui s'ouvre dans la 14^e Avenue, mène à une place retirée. Farida et Ahmad, après avoir été déçus par le Dionysia, avalent du Fluide par pleins bols. Leurs impressions :

Une musiquette toute simple sautille entre les arcades de brique. La semelle bat doucement le goudron, danse tranquille de lapins mécaniques jouant du tambour en sourdine, ronde de fées dans une clairière, sapins, déchirures des brumes, nuit d'hiver.

Passé un vieux dont le caleçon haut remonté dépasse du pantalon. Grèves et algues vélares de la mémoire, cri triomphal d'un sax.

Silence.

Une panthère rose se glisse subrepticement d'un pilier à l'autre, sifflotant sa mélodie favorite.

Au sommet d'une tour dentelée, riant aux antennes de télé sur les toits ocre, danse de créneau en créneau un Christ en costar plâtreux, au visage tuméfié, couronné de tessons.

Grande mosquée de Damas *mirage des prophéties*.

47

Ming et Aro au zoo. Aro est ahuri et Ming ne se livre à aucun commentaire. La tristesse du lieu ne les pousse pas aux bavardages et ils restent silencieux. Quoi de plus différent, en dépit de ressemblances superficielles, que cette jeune femme des grandes villes et ce candidat chaman, qui d'ailleurs semble avoir mis ses aspirations en veilleuse? Ils ont en commun le teint mat et les yeux bridés, rien de plus. Aro est petit, trapu, expansif alors que Ming est fine et réservée (« renfermée », « introvertie ») ont presque déjà un parfum d'entonnnoir et de camisole. « Écrivez plus gros ! Cette enfant est sournoise... », disait-on à l'école).

Les tortues vivent dans un grand aquarium carrelé de bleu clair. Afin de permettre aux animaux de sortir de l'eau, un des bords s'abaisse en pente douce. Ici et là, morceaux de branche sur lesquels la marque des dents de la tronçonneuse est visible. Air tiède et nauséabond. Des gens font des remarques. D'un même souffle :

« Y-z-ont-la-belle-vie-tiens-y'en-a-un-qu'est-crevé. »

L'animal symbolise pourtant de façon accessible à tous la renaissance périodique de l'Univers et le monde lui-même. L'arrondi de la carapace ne s'ajuste-t-il pas à la partie plate comme une voûte céleste recouvrant une Terre? Pauvres choses cosmiques, elles sont bien déchues! Aucun carré magique n'est gravé sur leur dos, on ne les vénère pas, et cette captivité n'a pas le moindre sens. Seule la malignité humaine

est à mettre en cause. Sur d'autres mondes, dit-on, ces bêtes sont tenues pour sacrées. Des tortues géantes sautent hors des eaux de larges fleuves pour y retomber lourdement l'instant suivant. Elles ont le bec tranchant et sont nourries de lentilles par des pèlerins qui ne se soucient pas de leurs mœurs carnivores. Mais Dnih, où ainsi vont les choses, est si loin de Véga-7...

Les cages viennent d'être repeintes et le bien-être des occupants s'en trouve certainement accru.

Toucan au vieux bec usé, singe raillé et tourmenté.

Les pensées de Ming sont vagabondes. En faisant abstraction de ce zoo sinistre, elle se plaît beaucoup à Nueva Siddhapura. Jamais elle ne s'ennuie, le voyage commence bien. La dérisoire prétention locale à l'Éveil la fait bien rire. Heureusement que ceux qui se prennent au sérieux ici sont rares...

Toutes les activités qui ont, pour quel résultat, absorbé le plus clair de son temps libre et de son fric pendant tant d'années lui reviennent en une bouffée.

Sentir s'édifier un corps nouveau, journée échange sur la vie en groupe, régler ses problèmes personnels par des cours de yoga auto-évolutif, massages respiration suggestion hypnose dynamique de groupe, stage caprin, bébé macrobiotique cherche deuxième maman pour la journée, étude de la sérénité, à vendre manteau de femme en cuir, vert, avec un col de renard, état neuf prix à débattre, dissolution des tensions et des blocages, vivre autrement en s'exprimant par le sport libre dans la chlorophylle hivernale, recherches issues du tissu associatif, cherche esclave velu je réalise tous vos fantasmes, danses canadiennes premier étage, si vous voulez connaître le cha-cha-cha, permettre à la mémoire de notre chair de ne plus être le siège de l'angoisse inconsciente, deux petits chats (sept mois) à donner de toute urgence, ménage

de retraités sans enfants recueillerait j.f. orpheline ou dans le besoin, non fumeuse, aimant la campagne, blanche, noire ou asiatique, de préférence catholique, capable de petits travaux ménagers, sérieuse, assez de toute cette merde, contact avec le sol, découvrir son corps, communiquer avec le langage du tam-tam, atelier centré sur la libération émotionnelle, gnose frelatée, envisager ensemble l'éventualité d'une thérapie, initiations à la poterie précolombienne, à la capilliculture, à l'art de la prothèse, *assez!* Elle est si heureuse d'être enfin partie, jamais elle ne reviendra, non.

Aro est loin de tout cela : la terrible existence que mènent les ours provoque en lui un malaise intense. Cédant à une impulsion soudaine, il fait voler la casquette d'un gardien et lui met son poing menu dans la gueule. Il a entretenu certains rapports avec les ours et était alors ami attentif plutôt que voyeur compatissant. Un épisode de sa vie expliquera clairement le trouble et la colère ressentis à la vue de la fosse.

46

Aro dégouline de pluie sous l'orage. Il prend un galop en zigzag à travers les arbres, escalade un talus de ses courtes jambes et s'abrite dans une caverne. Il crache, s'ébroue, reprend son souffle et, en vue de se concilier les divinités atmosphériques, effectue une petite danse. Il détourne son regard du rideau de pluie qui noie les arbres et avance d'un pas. Des racines, des os sont épars et un puissant fumet le saisit à la gorge. Voix off :

« Ça pue, dis-le ! En voilà un dégoûté ! »

Aro, minuscule, salue encore et encore la bête. L'ours est à quatre pattes, les yeux rouges, et grogne. Sa mine est peu avenante et, selon toute apparence, il n'est pas engagé dans des conduites de séduction. Aro est blanc, la peste de la tanière lui donne envie de vomir, et l'ursidé ricane :

« Un petit délicat ! À en juger par son accoutrement, M'ossieur est un peu chaman sur les bords, et de grandes vibrations cosmiques le lient aux fauves, aux rocs, aux nuages. C'est encore non violent, végétarien et compagnie ! Belle mentalité ! »

Aro dément ces assertions et l'ours cligne de l'œil.

« T'as du pot, mec ! Bah, de toute façon tu n'étais pas bien gras. »

Le plantigrade ne s'intéresse pas à la chair que pour la croquer, semble-t-il ; il avance la patte et pince délicatement le cul d'Aro qui proteste et, faussement naturel, détourne la conversation.

« Et vous vous plaisez, euh, dans la région ?

– On se débrouille, tu vois. »

L'ours, d'un geste large et majestueux, désigne ossements et racines.

« Désires-tu partager mon modeste souper ? (Il a un rictus lubrique en ajoutant :) Et ma pailleasse.

– Hum, ne vaudrait-il pas mieux que nos rapports restassent platoniques ?

– Nique nique. »

Il fait nuit noire et la pluie ne se calme pas un seul instant. Aro, qui ne peut rentrer au village, accepte l'invitation. Il se voit tendre un morceau de barbaque fétide et fait un saut périlleux en arrière.

« Non merci, sans façon ; je n'ai pas grand-faim et me contenterai d'un végétal...

– On n'aime pas l'agneau ? Et tes protides, bonhomme ? »

Au cours de la nuit, la chair parle, leur entente ne reste pas pure et leurs rapports outragent la nature. Le gros ne déteste pas, loin de là, se faire ramoner. Ils s'en donnent à cœur joie et la caverne résonne de râles et d'exclamations :

« Je vais t'empaler tout debout, sorcier de mes deux ! »

Ils y prennent goût et se voient de temps à autre.

Aro un jour apporte, « pour convenance », des baies et du miel destinés à son bel amant.

« Petit décadent. C'est Babylone ! »

Et d'émettre un rot à la viande pourrie. Aro, soucieux des formes, tombe à la renverse.

Des nuages assombrissent cependant ce ciel clair et l'ours, langoureux, fait observer :

« Tu ne m'aimes que pour mon corps. Je ne suis pour toi qu'une bête de plaisir. »

Un autre jour, l'ours est blessé, fiévreux et de fort méchante humeur.

«Quels sinistres cons que tes congénères. Tenue camouflée et balle d'argent fondue dans le clocher un soir de pleine lune. Les enfoirés!

– Beaucoup de ces civilisés ne sont pas très reluisants, je suis d'accord. Mais es-tu sûr de ce que tu affirmes? Car on chercherait en vain clocher et balle d'argent dans cette région-ci.

– Région-ci ou région-là, civilisés ou archaïques, rien à branler! Foin de ces distinguos subtils!»

Il se roule sur sa couche, broyant les branches sèches; il s'est fait piéger comme un débutant, il est furieux. Un parc à moutons qu'il a visité dix fois... Aro lui fait remarquer que justement il n'est pas impossible que les moujiks aient émergé d'une cuite séculaire pour se ressaisir... Chrétien de gauche, il extrait la balle et évite de peu un redoutable coup de patte (ne jamais perdre de vue que les griffes ne sont pas rétractiles), nettoie, met du baume, recoud.

«Un peu de miel? propose-t-il, optimiste.

– Avec du rhum, je ne dis pas non.

– Pas d'alcool dans ton état.

– Voilà: le con a une occasion de paterniser.

– Tu es complètement parano, mon vieux. Cesse de te gratter, tu vas t'infecter, as-tu vu tes griffes, elles sont d'un dégueulasse...»

L'ours considère ses ongles en deuil.

«Tu commences à me pomper l'air. Tu peux garder tes insultes. Parano, dégueulasse, au lit tu ne fais pas tant la chochette, espèce de zoophile.»

Il s'échauffe et lance un os de bonne taille à la tête d'Aro qui esquive.

« L'agressivité ne mène nulle part, voyons.

– Singe ! »

Un second os manque le petit et rebondit contre la paroi.

Par une belle nuit, Aro se lève et va admirer les étoiles. Les moustiques sont acharnés, Véga est au zénith et Aro rêve de voyages. Il ignore encore que le sommeil auquel il se livrera dans l'espace sera aussi profond que celui de l'ours lorsqu'il hiberne...

Le temps passe et arrive la saison propice à ce long repos, mais l'ours dénaturé refuse d'en tenir compte. Aro, de passage, pèle de froid et allumerait volontiers un feu. Le carnivore à fourrure exprime un vif désaccord avec les intentions du glabre sapiens et ils se disputent. L'ours poursuit le prétendu candidat sorcier (Il est beau le sorcier ! Quand on sait ce qu'on sait !) dans la caverne.

« Ah mais ! pas question d'allumer ton feu de merde ici, tu entends ? »

Il rugit et le petit n'est pas rassuré ; sait-on jamais ?

« La sérénité, disaient-ils... Je vais t'en foutre, de la sérénité, charlatan ! »

Ils courent en rond, dehors la neige tombe en tempête.

45

Chacun a ses raisons d'entreprendre ce voyage, et, si le Bâbâ quitte la Terre en bravant l'interdiction lancée par certains théologiens, aucune vocation, à l'origine, ne le pousse vers les cieux étoilés. Un événement anodin sera lourd de conséquences pour la vie jusque-là paisible d'Ahmad, et ce villageois naîtra à une nouvelle existence, celle d'oniro-propulseur. Tênu et solide tel le chant d'un luth solitaire, voici l'« incident de Qara Sou ».

Un après-midi à l'heure chaude, Ahmad Bâbâ fait la sieste dans la mosquée de son village quand soudain, au grand effroi des vieux turbans, le bâtiment s'élève dans les airs et décrit de gracieuses figures. Les vieillards poussent les hauts cris, le dormeur s'éveille en sursaut, et la mosquée reprend violemment contact avec le sol, non sans dommages pour le minaret qui s'écroule dans un nuage de poussière en écrasant une chèvre.

Plus grave : le lieu saint est maintenant orienté dans une direction diamétralement opposée à celle de La Mecque. Le scandale est hénaurme. On s'en prend à notre glandeur, qui n'en peut mais. Il garde son sang-froid et se réfère à la toute-puissance divine. Il a tout le monde à dos : les bonnes gens se bousculent sur les lieux du sinistre avec des commentaires bruyants, les bigots sont outrés et le muezzin se désole, d'où lancera-t-il désormais son chant modulé ? Qu'il se console, puisque le Bâbâ, rigolard, lui promet un porte-voix.

Le propriétaire de la bique est parmi les plus acharnés. À l'en croire, le lait donné par l'infortuné caprin était surabondant, et il exige la forte somme en réparation du préjudice subi. Le bonhomme effectuerait volontiers la transmutation de la vieille carcasse en pièces d'argent de bon aloi, mais il perd sa salive; autant pisser dans un rebab, car Ahmad, il le fait savoir sans détours, ne se tient pas pour responsable de ce qui est survenu, et ne lâchera pas une piastra.

Les gens du village font grise mine; la démolition du bâtiment impie et la construction d'une mosquée convenablement orientée vont leur incomber. Le chef du village enfourche son âne et va informer l'autorité de cette affaire sacrilège. De leur côté, les gamins commencent à lancer des pierres. Se voir lapidé avec les débris du minaret, que ce soit spontanément ou à la suite d'une décision du cadî, ne sourit guère à Ahmad.

Les cousins, les beaux-frères l'entraînent dans la maison; le refuge est sûr et peut soutenir un siège. Mais le Bâbâ n'attend pas les archers. Tout est joué; dans la nuit, après des adieux émus et solennels à la famille, il plante là village et mosquée et part vers le couchant.

Les autorités, pour prohiber l'activité des rêveurs-propulseurs comme contraire à la religion, s'appuient sur un hadîth, ou tradition du Prophète, bien chancelant et sans doute forgé pour la circonstance: « Ils ne se transporteront pas sur les ailes de leurs songes. » Ahmad Bâbâ a fait décoller involontairement trop de lits pour ne pas savoir que le don qu'il possède mérite d'être cultivé. Au diable l'interdiction!

Les théologiens bornés sont effrayés par les conséquences des voyages dans l'espace. Si l'homme n'est plus le centre de l'Univers, la Révélation perd beaucoup de sa portée. L'étroite

relation qui unit le sapiens au dieu unique, son créateur, est troublée par ces intelligences aux aspects si divers. On n'est plus entre soi. Mais Ahmad, qui a maintenant vu du pays, ne se démonte pas ; il aimerait rencontrer ces créatures étonnantes, ces Gu hermaphrodites semblables à des poulpes, ces Arcturiens au teint bleu, à la haute taille, au crâne rituellement déformé en pain de sucre...

Ceux qui ont exhumé ou fabriqué ce hadîth feraient mieux, selon Ahmad, de méditer le premier verset de la sourate dix-sept. Les croyants ont disserté à l'infini sur la signification de ce texte. Muhammad a-t-il été ravi en esprit et, transporté jusqu'à la Jérusalem céleste à travers les différents cioux, a-t-il eu la vision de la face de Dieu ? A-t-il été emmené sous sa forme corporelle, comme le verbe employé le suggère ? Si l'on retient cette dernière hypothèse, il est à peine abusif de comparer à un vaisseau spatial la jument ailée Borâq qui porta le Prophète à Jérusalem et le ramena à La Mecque en une fraction de seconde pleine d'éternité. Trop de simplicité est trompeuse, et l'exotérisme ici ne mène à rien. Plutôt que de se livrer à de misérables comparaisons, Ahmad réfléchit sur le sens profond de dix-sept, un, et le désir de mouvement de ce soufi s'en trouve renforcé. Il est lui-même pendant son sommeil ce serviteur de Dieu transporté d'une mosquée à l'autre. Au réveil, il a le désir intense d'un tel voyage mystique et s'étonnerait presque de ne l'avoir pas déjà accompli. Il s'effraie : aurait-il l'odieuse audace de s'élever au Sceau des prophètes ? Seul un kafir, un infidèle, pourrait nourrir une pensée de telle nature. Mais, si les voies empruntées sont licites, le désir de l'âme d'accéder à la connaissance du divin est louable. Alors ? C'est perplexe et angoissé qu'Ahmad effectue ses premiers vols volontaires. Il redoute et espère beaucoup mais rien ne se produit, ni rêve

annonciateur ni vision, et seul l'amour du vol dans l'espace, sans autre justification, pour lui-même, se saisit de lui.

Le temps passe. Entre deux vols, il étudie. Il séjourne dans les collines occidentales et suit l'enseignement d'un maître réputé lorsqu'il entend parler de ces fêlés qui ont le culot d'entreprendre un long voyage à bord d'un astronef foutu, sans connaissances techniques et sans grands moyens. Le projet ne lui déplait pas...

44

« Où s'qu'est mon vêêrre?... »

– Dans la vie, on a le cul ou pas. Bordé de nouilles ou pas.

Moi...

– “J'étais dans les rizières / j'avais trois hommes à moi...”

– Je fête dans quelques jours les soixante-douze ans de mon épouse.

– Tu nous remets ça, Roro.

– Manger ours, manger chien, manger n'importe quoi.

– Eh grand, tu commandes à boire ?

– Ma maman, elle veut que mon papa rentre à la maison.

– Wouah, wouah !

– Qui c'est qui m'a bu mon vêêrre ?...

– Moi, j'en ai plus pour longtemps, alors je veux rigoler.

– On est des frères, on s' quittera jamais !

– Salaud, tu m'as bu mon verre ! »

L'ambiance est chaude, ce soir, chez Roro. Il va sans dire que toute l'honorable clientèle est bourrée. Quatre étrangers, à une table, font exception à la règle et devisent la tête à peu près claire. Étrange : pour une fois ils n'éprouvent pas le besoin de se mêler à la cohue des ivrognes du bar.

Yuk ne croit guère aux brèches qu'on pratiquerait dans le mur de l'incommunicabilité, lequel, dit-on, maçonne de larmes et de foutre ses moellons d'indifférence. Ce découpeur frénétique de journaux a ses humbles recettes. Il sait qu'il risque d'ennuyer, mais ne peut s'empêcher de faire lire ce dont il se délecte :

« Sansonniстан. Le président Sansonnetti, qui avait procédé avant-hier à la dissolution de son gouvernement, dont l'intégrité était mise en cause, a formé hier un nouveau cabinet fort de soixante-dix-huit ministres. Sur les cent douze ministres du gouvernement précédent, trois seulement retrouvent un portefeuille. Contrairement à ce qui avait été publié dans notre dernière édition sur la foi d'une dépêche d'agence, le professeur Schweinkopf, Premier ministre et ministre de l'Intérieur, est maintenu dans ses fonctions, ainsi que M. Culoburros, ministre de la Jeunesse et des Sports, et M. Matapulgas, ministre du Tourisme. Le président Sansonnetti conserve les portefeuilles de la Défense, de la Sécurité nationale, du Plan, de la Culture et des Finances. »

Le repas se termine. Yuk est ravi par cette coupure de presse déchirée.

« Et ça, c'est à se tordre. Ce général Sansonnetti, à lui seul, semble une pire canaille que tous les Pharaons réunis. Je serais curieux d'aller faire un tour là-bas, ça doit être du joli, les délires des galonnés à l'œuvre dans un pays encore plus vide d'hommes et de ressources que l'État de l'Éveil. »

Ming et Grull se récrient. Il n'est pas question d'aller jouer les touristes dans une dictature militaire. Quelle idée ! Yuk est bien versatile. Il a abandonné son projet d'accompagner les nomades sur un de leurs circuits et veut maintenant, l'innocent, aller rôder chez les tortureurs. A-t-il oublié que le départ est fixé à demain ?

Honte-Bue se désintéresse de cet échange et découpe de fins motifs dans des épluchures de fruits. Il s'étonne de ce que ces gens si dissemblables ne soient pas encore excédés les uns par les autres, et qu'ils se soient mis d'accord pour continuer ensemble. Il en est.

Il se fait tard, les chaises sont rangées sur les tables et la

douloureuse, au fond de sa soucoupe, fait une entrée remarquée.

1 menu à 60.....	60	ramsès
1 poulet aux spaghettis	30	—
1 hareng mariné	130	—
1 salade de tubercules.....	20	—
1 carafon eau-de-vie	60	—
1 omelette nature.....	80	—
3 Clos des Pharaons.....	300	—
14 thés.....	140	—
<i>Sous-total</i>	820	—
Service 5 %.....	41	—
<i>Total</i>	861	—

« Cela fera huit cent soixante !

– Comment, cent trente ramsès le hareng ? C'est scandaleux !

– Notre beau pays n'est pas très poissonneux, et ces animaux sont importés de fort loin. Vous me commandez un hareng, je vous le sers !

– Et quatre-vingts ramsès pour l'omelette ? Vous plaisantez !

– Pas du tout mais allez, vous m'êtes sympathiques, et je vous la fais à soixante-quinze.

– Elle était immangeable.

– Vous l'avez pourtant mangée en grande partie. Mais donner satisfaction à la clientèle est notre priorité. Admettons qu'elle était un peu... ancienne. Disons soixante-dix. Le credo est à soixante-cinq ramsès, donnez-moi douze credos, vous y gagnez largement.

– Le credo est à plus de cent au noir.

– Cent huit », intervient Honte-Bue.

Grull s'énerve :

« Dix ramsès le thé, c'est du brigandage !

– Laisse tomber, toi. Ne marchande pas les thé, tu me fais honte. Nous savions à quoi nous étions exposés en soupant dans un de ces délicieux petits bouges où les prix ne sont pas affichés. »

Yuk ne se départ jamais de sa bonne humeur :

« Le service et le poulet sont donnés, allons.

– Parlons-en du service, j'ai de l'huile de hareng plein la tête !

– C'est excellent pour la santé du cheveu.

– Quant à ce poulet cartonneux, j'ai cherché longtemps sous les nouilles avant de le découvrir. »

Ming se cure les dents avec un petit os. Roro, la providence des affamés, reprend :

« La maison accepte les solaris. Au cours du jour, vous avez cent cinquante-six ramsès pour un solaris, ce qui mettrait votre addition à, hum, arrondissons, cinq solaris. C'est à votre avantage.

– Le solaris est à plus de deux cents ramsès au noir, voilà qui s'appelle arrondir.

– Deux cent quatre, précise Honte-Bue, qui enchaîne :
Acceptez-vous les espritu-santu ? »

Le gargotier arbore une mine désolée :

« La monnaie qui circule aux Pieux ? Elle a bien baissé récemment, mais pour vous obliger... À douze cent cinquante espritu-santu pour un ramsès... Voyons.

– Justement, j'en ai de reste. Tenez, voici sept cent mille espritu-santu. »

Honte-Bue pose sur la table une liasse de billets gras et répugnants. Tous quatre se lèvent et s'éloignent, mollement

poursuivis par le tenancier qui réclame encore trois cent mille espritu-santu. Ses hôtes ont déjà payé trois fois le prix réel et il insiste peu.

« Encore deux cent mille !

– Vous n’avez aucune vergogne. Quand je pense que le reste d’omelette sera resservi demain ! »

43

Yuk traîne ses savates au long d'un couloir mal éclairé. Le silence est épais, pour un peu il se croirait seul à bord; depuis le départ de Véga-7, ses compagnons s'occultent dans les profondeurs de la carcasse. Les quatre rêveurs à leur poste, dans la chambre de propulsion, immergés dans le sommeil, et les autres on ne sait où. Pour le moment, donc, ils continuent ensemble. Qu'ont-ils de commun? Peu de chose, l'essentiel peut-être. À l'exception du sâdhu, du soufi et de Honte-Bue, tous à des degrés divers sont des bons-à-rien et des peigne-zizi que rien n'intéresse excepté la bouteille, le pantagruélien, d'occasionnels prurits spirituels et d'improbables itinéraires tracés de l'ongle sur une carte.

Avant de quitter Nueva Siddhapura, il a beaucoup été question de Dnih, la fabuleuse planète qui rend fou, loin devant, à des mois ou des années... Yuk songe à entamer, à défaut d'un jambon, la préparation d'un itinéraire menant finalement à Dnih. Il a bien le temps, ce voyage promet d'être long, ni lui ni aucun de ses jeunes, ou moins jeunes, camarades ne songe à un retour sur la Terre. Les fainéants ont de l'audace, et ce n'est pas l'état lamentable de leur vaisseau, ni leur savoir technique infirme, qui les arrêtera. En avant! *Vamos!* La joie bouleversante qu'apporte le vol dans l'espace a effacé les souvenirs et les espoirs de Yuk. Aller de l'avant, maintenant, qu'importent le passé, l'avenir et lui-même, Yuk. Les voyageurs n'ont plus d'importance, seul compte le voyage.

Au hasard de longues heures passées dans les caboulots de Nueva Siddhapura, Yuk a recueilli nombre d'infos dans ses oreilles cireuses. Il a lié connaissance avec de vieux matafs rongés par tous les psychotropes de la galaxie, avec des prostituées échappées des bordels à touristes, avec des pilotes d'astro-nefs postaux ayant survécu, en piteux état, à cent catastrophes. Il commence à savoir où aller, qu'éviter, bref... que choisir. Tout ce qui se raconte au sujet de Dnih est assez confus, le taux d'alcool dans le sang des bavards y étant sans doute pour beaucoup.

Une des routes aboutissant à Dnih vient d'être coupée, pour des raisons obscures, magouilles et délires de roitelets fous ou exactions affreuses commises par des fonctionnaires révoltés, on ne sait. Quoi qu'il en soit, nombre de nefes ont disparu sur cette route, et les rumeurs les plus sinistres de courir à toutes jambes : plusieurs équipages de Gu, ces créatures non violentes à l'aspect de monstres marins, auraient été capturés, trucidés, dépecés et revendus en pièces détachées à des guildes chirurgicales qui raffolaient de leurs tentacules pour tenter des greffes amusantes sur des humanoïdes pleins aux as. Un autre fait est vérifié : une mission diplomatique arcturienne au grand complet a été, au mépris du savoir-vivre le plus élémentaire, vendue en tant que main-d'œuvre servile dans des mines d'uranium. Lugubre destin pour ces femmes et hommes à la peau bleue, au crâne rituellement déformé en obus, et appartenant à une culture soucieuse avant tout de progrès dans le domaine de l'esprit...

Comment échapper, dans des régions aussi hospitalières, aux contrôles, curiosités malsaines ou pis encore des porte-képi locaux ? Les Terriens tiennent, dans l'immédiat, à leur inestimable peau ; des ennuis limités à une rançon ou à une immobilisation sur une planète pourrie ne leur paraissent pas plus souhaitables.

D'où les bonnes résolutions de Yuk tandis que ses semelles claquent dans les coursives. Couloirs, escaliers, peinture jaune qui s'écaille sur les poutrelles et plaques d'acier, bruits sourds qui laissent perplexes, odeurs de cambouis, de graillon ou d'urine; plus loin silence absolu, chaleur, fantômes d'autres vaisseaux traversent la mémoire en lambeaux de Yuk.

Tous les plans affichés au détour des couloirs sont surchargés et faux. Yuk se dirige au jugé vers la bibliothèque, trébuchant parfois contre un seuil, se prenant les pattes dans un fil qui pend et éructant un blasphème. Il songe à la chambre des cartes, l'annexe prodigieuse qui contient la représentation d'une infime partie de l'Univers: écrans géants où visualiser telle ou telle zone, agrandisseurs, cartes et commentaires en toutes langues, portulans obscurcis par des symboles inconnus, description minutieuse de milliers de soleils, cartes des courants des planètes océanes, immenses étendues restées inexplorées au cœur des régions habitées, taches blanches partiellement recensées, astres interdits cités avec effroi par d'anciens navigateurs. Points dans l'inconnaissable.

Il pousse la porte basse et entre. Alb est couché ivre mort dans les immondices. Des microfilms collés à sa peau moite, ligoté dans des bandes magnétiques, un mégot dans chaque oreille, il repose en paix. Un écran lecteur est brisé, un autre fêlé, une légère fumée s'élève des entrailles des appareils. La moquette est lacérée et couverte de vomissures, des champignons noirâtres sont en train de pousser aux quatre coins de la pièce. Quelque chose ne va pas. Les vins puissants de Véga-7 étaient-ils trop trafiqués? Alb s'était-il bricolé un coquetèle par trop explosif? Toujours est-il que son émeute en solo est réussie. Où donc est passé le jeune Cri, son âme damnée?

Une veilleuse rouge jette son reflet sur les éclats de verre qui jonchent le sol et sur les idéogrammes incrustés dans le plafond. Yuk retourne Alb, qui semble en bonne forme; il ronfle et bave, en un mot cuve comme un brave homme. Yuk rassemble des débris, nettoie et balaye un peu; décroche un téléphone: «Dites...» Puis se souvient du but de sa visite; la chambre des cartes a-t-elle été épargnée? Que non. Aïe.

Voilà du monde, on n'est pas très difficile sur la qualité quand les distractions sont rares. Les zombis se sont regroupés là, en faisant cercle autour d'Alb qui repose parmi ses jouets cassés, bercé par un roulis qui n'a rien de doux. Que se passe-t-il encore? Les éveillés ont beau jeu d'accuser les rêveurs de cauchemarder et de compromettre ainsi la bonne marche de la carcasse. Aro, le sâdhu, Ahmad Bâbâ et Honte-Bue, cloués à leurs paillasses pour une interminable séance de ronflette, seraient bien en peine de protester.

Traîné sans tendresse sur une natte, Alb se moque des cahots et n'est pas en état d'entendre les propos qui se croisent au-dessus de son petit corps grassouillet.

Cri, le disciple qui n'a pas su demeurer fidèle dans l'adversité, réapparaît maintenant, un soupçon de honte lui colorant le visage; il place un ballot de vêtements neufs, quoique tachés, sous la tête de son gourou. Yuk s'émerveille de la coulée de salive irisée lentement bue par cet oreiller. Ming mentionne en souriant le penchant très vif qui pousse, en le bousculant un peu, le faux savant vers les vins et spiritueux; Farîda, émue, elle qui a connu l'abject autrefois sur la Terre, évoque le crépuscule tombant sur un parking de solitude où Alb cheminait gaiement, une caisse de bière sur l'épaule, une comptine aux lèvres, narguant le béton, insecte besogneux rentrant à la ruche chargé de nectar.

Grull, debout près d'Alb, étend les bras en faisant claquer

une grande cape de coton noir, et semble un corbac veillant un macchab'. Il émet, non des pets sulfureux, foireux ou musqués, mais des banalités consternantes à propos de l'humaine condition, établissant un parallèle entre la vie et un gâteau de nouilles qu'on mange toujours froid, au fond d'un boui-boui bourdonnant de mouches.

Cri tente sans enthousiasme de réparer les dégâts, il fait le ménage à son tour, coud, colle, classe, empile des feuillets. Yuk papillonne autour de lui un moment, puis l'interroge avec discrétion. L'entretien est fructueux et deux bonbonnes pleines surgissent d'un placard. Ce vin est noir et visqueux, mais il titre treize, ce qui suffit à lui attirer l'estime des amateurs.

Grull déballe son éloquence frelatée.

« Écoutez la sourde rumeur qui monte du tréfonds de la nef des fous. Les rêveurs admirables parlent pendant leurs songes et nul ne nous révélera le sens de leurs paroles. Sans eux, ce vaisseau ne parcourrait pas l'espace. Sentez vibrer ces tôles, quelle solidité.

– Ne t'inquiète pas, nous ne risquons pas de manquer cette sensation de choix. »

Entre-temps le roulis s'est amplifié.

« Mais ça tient, inouï, moi-même je n'y croyais pas. »

Les deux filles, suaves :

« Intéressant. »

Grull est insupportable :

« La joie du départ dilate mon cœur ; réjouissons-nous d'être de nouveau en route, et consolons-nous de l'indisposition qui frappe notre ami. Buvons et dénudons-nous, buvons et couronnons-nous de pampres. »

Le *bonum vinum* a le dernier mot en coulant dans les goules : baq-baq.

42

Le vol est sans histoires mais pour Dnih ou autres mondes fabuleux il faudra attendre. En effet les astronautes d'opérette se sont quelque peu égarés, mais ne s'affolent pas et naviguent à petite vitesse, tels des colis dont personne ne se soucie. Une flemme poisseuse s'est emparée d'eux et leurs activités sont réduites. Cette « torpeur de l'espace » a été bien étudiée, prétendent-ils, inutile de s'inquiéter.

Farida secoue des cheveux ruisselants et perd à chaque pas ses socques. Elle vient de faire, au bain, une découverte peu réjouissante : les jauges indiquent que l'eau va bientôt manquer. Comment cela est-il possible ? Les recycleuses ne fonctionnent plus et rejettent l'eau à l'extérieur, c'est certain. L'humidité est forte et les fuites, jointes à une condensation qui déclenche des douches, dégrade nombre d'endroits ; la carcasse insalubre menace leur santé...

Elle grimpe à une échelle, soulève une trappe et pénètre dans la pièce principale, à vocation de « poste de pilotage », qui occupe une coupole transparente. L'ambiance est calme, les pieds glissent en silence, avec retenue, sur la moquette usée, et Farida, une fois de plus, croit être à l'intérieur de l'œil d'un insecte ; elle se sent l'un des éléments de cet organe qui, protubérant, vient se greffer sur la nef...

Elle échange des salamalecs courtois avec ses compagnons. Yuk est arc-en-ciel, Ming a les oreilles rouges et Grull

est verdâtre. Tous trois s'obstinent à boire plus que de raison, tout en multipliant des fumigations diverses, et ces mélanges ne réussissent qu'à les abrutir. Farída les met brièvement au courant de la situation. Il reste moins d'un mètre cube, cette quantité ne suffit pas aux besoins de dix personnes et une étape s'impose. Grull, qui se mêle de piloter, est ravi par cette perspective. Vers où se diriger si l'on veut charger de l'eau? La décision doit être élaborée démocratiquement et il fait une annonce. Les vieux haut-parleurs crachotent dans les recoins de l'engin, on croirait recevoir des postillons dans les oreilles. Ming se secoue et examine un écran. Sont-ils toujours dans le secteur de Mirach? Oui, mais Mirach ne possède aucune planète, et le système le plus proche est celui d'Alamak, avec ses quatorze satellites.

Coup de fil à Cri, qui campe dans les papiers et bandes magnétiques, pendant qu'Alb se remet de ses excès. Cri peut-il chercher si une des planètes d'Alamak a des ressources en eau? Il rappelle. Rien qui puisse les intéresser vers Alamak, où se rencontrent des masses gazeuses de type jovien (mais comment donc!). En revanche, un soleil voisin offre des possibilités. Cri refuse de bouger et lit à Farída, au téléphone, des extraits de la *Relation très curieuse et horrificque d'une exploration menée dans le système d'Alderamin*. Il mentionne avec intérêt le fait qu'un certain L'Hippocampe a pris la peine de traduire ce texte du bas-pégasien et que l'édition est ancienne. Il est sommé de fournir des renseignements pratiques. «Le premier découvreur du système a donné aux planètes d'Alderamin des noms de chiens par lui beaucoup aimés, nous dit l'auteur de la *Relation*. Dans l'ordre, Taïaut, Bergère, Marquise, Pompon, Dianette, Pipo et Pistolet. Touchant, n'est-ce pas? Bergère: diamètre, surface émergée, bon passons, les conditions naturelles ne sont pas

défavorables et l'eau abonde. Mais le niveau de pollution est élevé et les autochtones sont dépeints comme fort belliqueux. Dianette, la cinquième planète : le diamètre est de dix mille kilomètres et les terres émergées représentent un vingt-septième de la surface totale. En voilà, de l'eau ! Comment cela, salée ? L'eau de mer se dessale, que diable, et de plus il doit pleuvoir souvent. Pardon ? Oui, on rencontre une population clairsemée. Les autres planètes ne présentent pas d'intérêt pour vous. Où se trouve Alderamin ? Enfin, est-ce lui le navigateur ? Il faut centrer Mirach sur la carte 2740, et chercher en haut à gauche. De rien. »

Il raccroche et attire à lui les films du *Traité des nébuleuses obscures*. Il murmure :

« Des planètes... Ils ne pensent qu'à ça. » Que les autres se débrouillent, les réunions l'ennuient mortellement et il renonce à son droit de vote. Cri n'est pas mécontent de la cuite phénoménale, un peu suicidaire, de son gourou, et joue sur du velours.

Sous la coupole la discussion est acharnée. Farida et Grull sont partisans d'une étape sur Dianette ; Ming, pour rire, a envie d'aller respirer l'air vicié de Bergère et Yuk refuse de s'arrêter même pour pisser. Tant d'irresponsabilité se mâtine d'un peu de réalisme ; ils ne vont tout de même pas se laisser mourir par paresse ; on se décide : Dianette.

Les rêveurs, que par définition on ne doit jamais réveiller au cours d'un vol, sont exclus de la décision. Ils ne peuvent que propulser, n'exercent aucun contrôle matériel sur la destination prise et doivent s'en remettre aux éveillés. Pour accommodants et paisibles que soient les dormeurs, cette situation n'ira pas sans provoquer plus tard quelques aigreur.

Yuk, concentré comme une sauce tomate, se livre à divers

calculs et réglages. Avec un fin sourire, il manipule des appareils anciens, voire d'époque (mais laquelle?), laisse glisser ses doigts sur le bois patiné, tapote un cadran où tressaute une aiguille maigrelette... Grull, dans l'indifférence générale, fait avec une nuance sulpicienne dans la voix l'éloge de ce matériel increvable. Yuk, parvenu à ses fins, annonce que leur engin a pris la direction souhaitée. Si aucun paradoxe temporel ne s'en mêle, ils seront rendus dans une douzaine d'heures. De l'autre côté de la coupole, noir et flamboyants. L'Univers cavale le long des flancs rapiécés de la carcasse.

Tous quatre dorment sur place, sans regagner leurs gourbis, et à leur réveil Alderamin brille de tous ses feux. Tout se déroule sans accident, à l'exception d'une fuite sur un circuit d'huile qui leur donne du fil à retordre. Il faut descendre dans les profondeurs de l'engin pour se gominer les cheveux à l'huile noire tout en bricolant...

Farída aime rire: elle engloutit un plat de spaghetti bien gras, lève le coude avec entrain et pilote les pieds posés sur les commandes. Dianette se rapproche.

Mue par un louable souci humaniste, celui de les extraire à ce sommeil de mort, mais contrairement aux exigences de la sécurité, Ming descend éveiller trois des dormeurs. Seul Honte-Bue, ce drogué du sommeil, est laissé en activité; il suffira à fournir l'énergie demandée par les manœuvres finales. La pièce où officient les propulseurs est bien chauffée, et des érections sabrent les pagnes. Les sentiments de ces messieurs en petite tenue se confondent dans la langueur du réveil... Dans un claquement de pieds nus, ils se précipitent sur le thé brûlant.

Farída survole rapidement Dianette, elle descend dans l'atmosphère, puis sous les nuages, en frimant avec les aile-

rons. Légère anxiété avant l'arrivée. Certains sont très exaltés, d'autres répriment les frissons inavoués de ceux qui auraient pu vieillir en pantoufles entre le vaisselier et le chat. La carcasse rase les crêtes de vagues monstrueuses, et des paquets d'écume se brisent sur son nez. L'océan est gris, à perte de vue. Iles, îles survolées, rares points de peuplement à l'abandon, villages alignement de maisons parpaings non crépis, friches, infimes parcelles, haies élimées, hangars, usines en ruine. Les projets de développement ne sont plus claironnés, le béton tombe en poussière et les routes sont redevenues des chemins. Vu d'en haut, Dianette est superbe, cette planète océane offre la douceur des gris multipliée à l'infini. Mais la tristesse engendrée par la vue des établissements humains est insondable : des formes avachies, un seau d'eau au bout du bras, sautent entre les flaques d'une cour de ferme. Des ombres marchent sur des chaussées défoncées, portant de lourds fardeaux. L'engin ne fait pas même tressaillir ceux qu'il survole de près : personne ne lève le nez de son ouvrage. À l'écart des habitations, plus une âme ; aucun glandeur hilare, aucun joueur de harpe ne s'allonge au flanc des buttes gazonnées. Pas un animal non plus, et pas d'engins à moteur, ni bulldozer battu par les flots, ni tracteur renversé broyant un squelette.

Cet étrange état de choses est incompréhensible pour des observateurs non avertis, mais la *Relation très curieuse* leur apporte à propos quelques éclaircissements.

Les colonies établies sur Dianette par un des gouvernements de Bergère sont dans une situation critique et menacées de disparition. Dans le cadre hostile d'une planète dont les possibilités de développement sont limitées, elles ont été organisées en fonction de principes stricts, autorité, hiérarchie, cloisonnement, autosuffisance et utilisa-

tion de la seule énergie humaine. Ces établissements n'ont jamais été florissants, et leur sort n'a fait qu'empirer depuis la fin des contacts avec la métropole. Pour le monarque de Bergère, les points de peuplement sur Dianette n'existent plus: ils ont été rayés des cartes et rappeler leur réalité est une faute grave. Les quelques milliers d'habitants qui subsistent ne réagissent pas à cet abandon providentiel et libérateur. En effet, l'élément le plus étonnant est la persistance de structures mentales totalitaires chez ces colons. Le bourrage de crâne subi par les premiers installés n'avait pu suffire, et seuls des tripatouillages génétiques expliquaient la permanence pendant des siècles, envers et contre tout, du culte de la contrainte, de l'État, du monarque, du travail, de la non-communication.

L'effondrement est exemplaire. Les parachutages chiches de la métropole ne viennent plus atténuer l'effet des disettes qui se multiplient. La culture des céréales est abandonnée et les farineux prédominent. Parfois une feuille de salade, et une noisette de viande les jours de fête. Toute chair étant de droit propriété du monarque de Bergère, sa consommation est soumise à un ensemble de règles complexes. Du reste, pas de veaux gras: dénicher les oisillons est un privilège de gradé et les jours de chasse n'apportent le plus souvent qu'un vieux renard surpris à rôder sur la lande et expédié dans une nouvelle incarnation par un coup de gourdin haineux.

La contemplation de l'océan, comme inclinant aux songes creux et multiformes, est proscrite, et la règle a été étendue au moindre ruisselet de l'intérieur. Une interdiction de la pêche en découle et les habitants de ce monde poissonneux manquent cruellement de protéines.

La psychose est intacte et ces groupes vivent toute l'horreur de l'autarcie dans l'observance minutieuse des règles.

Ils sarclent leurs champs de fèves à la main, n'émettent ni ne reçoivent d'ondes radio, ne s'adressent pas la parole en dehors du service, ravaudent leurs grisâtres guenilles d'uniforme où les insignes doivent être apparents. La *Relation* abonde en détails : par exemple, la couleur rouge des bottes en carton bouilli indique que, à l'instar de la cellulose liquéfiée par les pluies et abreuvant les sillons délaissés, le sang des colons est toujours prêt à couler pour l'État.

Des plats locaux sont décrits par une *Relation* attristée : la soupe Honneur et Patrie est un brouet de racines ; les beignets de pois Monarque sont frits dans une huile au goût de savon et les immondes composantes du ragoût à l'Autorité ne sont pas énumérées...

Comment ces groupes n'ont-ils pas disparu, alors que les consignes de chasteté sont valables pour tous ? La perpétuation de l'espèce est un impératif, les naissances ne sont pas punissables, mais les rencontres sont clandestines, et l'auteur, qui semble détenir ici une information de première main, évoque « le sang qui bat plus fort dans les veines à la vue d'une femme sans âge en tablier gras »... Brisons là.

Une religion dans laquelle le culte rendu à l'État est central couronne le tout. La monarchie est censée être d'essence rationnelle et ordonner le cosmos, voilà l'unique point de dogme. Les cérémonies visent à inspirer une crainte salutaire aux fidèles et les châtiments corporels sont intégrés au culte. Les auteurs de délits mineurs (jeter un coup d'œil au ciel, adresser sans motif la parole à quelqu'un) sont fustigés à dates fixes, et les exécutions (bain de mer, blasphème du monarque) ont l'allure de sacrifices humains où la tête de l'administré roule dans la mousse tandis que l'assemblée, dont la malnutrition ballonne les ventres, psalmodie des articles de loi.

La *Relation* n'en dit pas plus au sujet de Dianette et tous les renseignements disponibles sont réunis. Est-il utile d'atterrir au beau milieu d'une colonie fortifiée? Faut-il rechercher ou éviter le contact? Quelles seront les réactions des autochtones? Les langues vont bon train, et Farîda arrête net le brouhaha en se posant, en douceur cette fois, sur une lande. Les dernières habitations sont à bonne distance et la carcasse est bien en vue. On avisera.

Tous descendent et Alb, caisse à outils en bandoulière, part commettre une rapide analyse de l'eau du ruisseau. Le vent marin fouette, la journée est bien avancée et Alderamin est bas sur l'horizon. Une écouteille s'ouvre et des tuyaux de lourd caoutchouc fendillé se déroulent; les techniques de pointe sont hardiment utilisées: de pesantes pompes à bras sont installées. Mais les chaudières qui servent de réservoirs ont-elles seulement été nettoyées? Les résultats d'un rapide examen sont éloquents en ce qui regarde l'hygiène: paquets de cheveux, chiffons, chaussettes, papiers, os de poulet, et jusqu'à un rat mort! Yuk, l'âme artiste, donne une interprétation très personnelle d'*Hépatite Blues*. Puis, en s'accompagnant lui-même aux maracas, il entonne l'*Intestinal Transit Raga* et sa vie est en danger... Après un petit ménage, les pompes sont mises en action et l'eau monte lentement dans les chaudières. La nuit tombe vite et Cri signale que la vitesse de rotation de la planète sur elle-même est de six heures. Il fera bientôt jour! Un feu de brindilles est allumé et un campement de couvertures étendues sur des perches étale ses fastes. Des étoiles inconnues de ces piètres cosmonautes se lèvent. Le remplissage des cuves est long, après quoi les pompeurs exténués s'affalent près du feu mourant.

Le vent souffle. La nef, telle une harpe éolienne, vibre de toutes ses tubulures, de toutes ses tôles et émet des sons

envoûtants. Bien calée sur ses courtes pattes, elle ne risque pas de se péter le groin. Qu'évoque sa silhouette? Un phallus, certes, mais encore? Cette carcasse ovoïde hérissée d'accessoires en ferraille se garde d'apporter une réponse simple aux obsédés de tout poil. L'œuf est un symbole féminin, enfin! Mais un œuf érigé? Et ce prétendu œil de libellule, à quoi l'associer? On n'y coupe pas, tout est symbole saligaud, ce bec de théière versant des gouttes, cette échelle, ces têtes d'ail tressées, et jusqu'à cette chaise à l'extérieur innocent...

L'humidité est tombée, il fait froid, mais personne ne se réfugie à bord pour mieux dormir. Cette nuit dormeurs et éveillés ont besoin d'un contact physique avec le sol de Dianette, où l'étape sera brève. Au diable le confort! Le sâdhu, extrémiste, dort nu, dans une indifférence totale aux conditions extérieures.

Aro pense tardivement à son collègue, le dormeur qu'on a négligé de réveiller. Honte-Bue est plongé dans un sommeil comateux dont il émerge à contrecœur. Où sont-ils? Que signifie cet arrêt? Rien de fâcheux? La Honte est très consciencieux et déteste être brutalement tiré de ses rêves. Pour lui, la vie se résume presque au sommeil actif. Un survol discret de sa biographie permettra de s'en convaincre.

41

Le sâdhu ou Aro ne sont pas des recordmen; Ahmad Bâbâ n'est pas un derviche patenté; Honte-Bue, lui, est un professionnel de la propulsion. Ses dons sont tôt remarqués et son sommeil sur les bancs de l'école est celui d'un mort. Ses talents se manifestent, dès l'âge de huit ans, par une fugue aérienne effectuée à bord d'un piano à queue; une belle carrière, que rien ne pourra décourager, commence. Le jeune Honte-Bue, sportif, infatigable, sobre comme un chameau, accomplit des exploits. Il fait des raids d'endurance à haut risque bouclé dans la soute d'un prototype; une première, la liaison directe en solitaire entre deux des principaux soleils de Cassiopée, lui assure une certaine notoriété dans les milieux de matafs. À Shedir-2, son nom revient souvent dans les conversations; il faut entendre les vieux boucs radoter chez les liquoristes de l'astroport. Chope en main, pleins de Mentalex, de Dionysia, de Fluide jusqu'aux yeux, aussi défoncés que bourrés, ils commentent sans fin les mêmes traversées, dont celle de Honte-Bue, qui a sa place au répertoire. Et le jaune des œufs des lézards de Xip de dégouliner sur leurs barbes grises...

Honte-Bue accomplit ce haut fait bien malgré lui. Tout commence dans l'arrière-cuisine malodorante d'un bouge polaire du même Shedir-2 où les murs, taillés à même la roche poreuse, ondulent dans un murmure, tandis que les tisanes dégustées dans des coupes de jade exercent leur effet

sur les centres nerveux. Honte-Bue se trouve plongé dans un profond sommeil; inconscient, sans défenses, il est testé à la hâte par un sergent recruteur de M-21, un amas globulaire mal famé. Jugé apte, il est traîné, un sourire béat au coin des lèvres, jusqu'à une piste militaire, et mis sans façon aux fers. Ses ravisseurs sont ensuite soucieux de ménager la qualité du sommeil nécessaire à l'exploit et le traitent mieux. Incapable de garder les yeux ouverts, il ne peut que propulser et ne déserte qu'à l'arrivée. Et il voyage.

Dormant toujours, il a du recul et n'accorde pas à l'existence plus de sérieux qu'elle n'en mérite. Rêveur acharné, propulseur de classe, il a gardé une simplicité exquise et n'affiche rien de la condescendance hautaine des pros. Des années d'intense roupillon, une activité sexuelle brouillonne lors de brefs réveils sur des mondes inconnus lui forgent des fantasmes personnels. Il n'est pas sectaire, et ses goûts particuliers dans le domaine amoureux lui valent quelques déboires:

Des propositions déshonnêtes à l'un des dragons sacrés de Tému sont mal accueillies. S'étant faufilé dans l'enclos, il propose la botte à la plus émoussillante de ces dignes créatures. Comment résister à la tentation? Les dragons somnoient sur les dalles d'obsidienne, leurs sexes phosphorescents frémissent dans l'épaisse lueur d'aquarium du soleil vert et Honte-Bue a du printemps plein la culotte! Mais l'animal, loin de céder au charme du sapiens, appelle la garde et Honte-Bue s'en sort au culot. Il traverse les contrôles nigauds des desservants des temples en s'affublant d'une fausse barbe et de lunettes noires jaillies de son imper mastic. Les meilleurs limiers mènent l'enquête, et une empreinte digitale sur un camembert le fait identifier. Trop tard, il a pris la poudre d'escampette avec un poulpe hermaphrodite...

Cette envie innocente a failli lui coûter chaud : les zoolâtres de Tému ne badinent pas avec la vertu des dragons (symbole paternel et/ou maternel suivant les besoins du moment), et d'autres, moins chanceux que lui, ont été désintégrés dans le petit matin vert salade pour des tentatives analogues. La Honte en a épais sous le coude.

Il est peu loquace au sujet de sa vie passée. Jamais il ne fait mention de ses séjours sur Véga, Dnih, Nada ou Aquarius...

Nul ne connaît les raisons de son arrivée à bord d'un monoplace, peu avant que la carcasse ne quitte la Terre. Il échange quelques mots de reconnaissance avec Yuk et Grull qui travaillent à donner les ultimes coups de masse... Honte-Bue, peu désireux de s'attarder, embarque immédiatement. La dernière image qu'il aura de la Terre sera celle d'une feuille morte s'élevant à la verticale, solitaire, dans un ciel sans nuages.

40

Au matin le fugitif, enroulé dans un manteau gris, est découvert. Des bottes de carton ramolli par la rosée dépassent de l'étoffe. La brève nuit a été très humide et chacun est trempé. Personne ne réveille la forme qui est dans le manteau. Dans le ciel, le rosé, le violet et l'orangé se fondent, mais le soleil blanc monte rapidement. Beauté d'un nouveau jour; la lande au matin est tout autre. Le petit bois et les brindilles sont mouillés, et une giclée d'essence aide le feu à prendre. La poésie en pâtit, mais le premier thé est vite prêt, et les lèvres l'aspirent en sifflant. Tintements du verre et du métal. Le manteau s'agite, et un homme passe la tête.

Il est fin, maigre, la peau très pâle, l'œil gris, et semble jeune. Il sourit, jette alentour des regards étonnés et prononce quelques mots dans un idiome que bien évidemment nul ne comprend. «Les traducteurs, vite.» L'homme répète ses paroles et fait de grands signes. Grull part ventre à terre et revient, au bout d'un laps de temps étonnamment court, avec une machine à traduire. Là encore, les Terriens sont à la pointe du progrès: il s'agit d'un assemblage de boîtes en résine synthétique reliées par un fouillis de fils, portant des touches dans de multiples alphabets et longues colonnes d'idéogrammes. L'appareil analyse et traduit tout ensemble de mots, parlés ou écrits, qu'on lui fournit, et a en principe des possibilités étendues. Mais la réalité est un peu différente et, pour ce qui est du domaine écrit, le fonction-

nement laisse à désirer. La bête ne rend pas ses proies et se comporte comme un broyeur de manuscrits. La pratique orale ne va pas sans erreurs de toute sorte, et ces machines sont plutôt Baal qu'apôtre à la Pentecôte.

Grull est docte :

« Voyons la notice. Type de langue considérée : isolante, à flexion, à fluxion, vermiculaire, pâteuse, fourrée, agglutinante, chargée. Holà ! Comment se règle ce b... de c... de f... de p... de... de ch... de nom de Dieu ? Je n'y entends rien ! »

L'homme fixe les boîtes d'un air étonné et prononce quelques phrases. Alb règle sur le pégasien. Rien. Taquin, Yuk glisse à l'oreille de Ming :

« Essayons le vespasien... »

– Espèce d'obsédé, tu finiras barbouillé de croûtons ! »

Flatté, Yuk se tortille.

L'homme au manteau attire à lui un gobelet et boit. Dans la fraîcheur du matin, l'eau glacée coule lentement dans son gosier ; froid intérieur et extérieur. On lui passe un thé en lui faisant signe de continuer à parler. Alb pianote sur les touches. Faibles crépitements dans la zone des parlars du groupe céphéide, un voyant s'allume une seconde. Alb, tel un perceur de coffre-fort, essaie des combinaisons à toute vitesse. Soudain la voix, claire et sans inflexions, aplatie, sort du haut-parleur :

« Comme ils sont muets, tous les masques de l'histoire ! Ile cauchemar enfer où une humanité noir et sang, monstre haché, réclame une piste de danse. Le moindre dindon s'avance, ventre en avant, la crête importante. Préciosité de gargouilles, misérables bouffons affublés de chefs. Sur la question décisive du rapport étroit avec les ténèbres : vision verges grouillantes, soleil rouge obsessionnel, monologue bouleversant de cette pluie sur un toit. »

La technique ne trahit pas; l'inconnu s'aperçoit que les paroles qu'il prononçait viennent d'être traduites et écoutées et il se tait, mais retrouve vite ses moyens :

« Bonjour. Je suis heureux de votre présence. Mon nom est Gam, j'appartenais à la colonie Espoir. Je demande asile. »

Sa voix est difficilement audible derrière celle de la machine. Le Bâbâ, grand seigneur, se lève et répond spontanément. Qu'on ne se méprenne pas, Ahmad ne se cache pas derrière un grotesque « karma de chef » pour parler au nom de tous, en leader. Certains mots résonnent très fort en lui et il réagit immédiatement :

« L'asile t'est accordé. »

On questionne Gam. Comment a-t-il appris leur présence? A-t-il aperçu la carcasse? Oui, il a vu hier soir l'engin volant et, devant le mutisme et l'inertie de ses compagnons, il a décidé de tenter sa chance. Grull, gêné, prend à part le Bâbâ et lui demande à voix basse son opinion sur ce type. Est-ce bien un humain, et non un androïde?

« Je m'en serais aperçu, et je n'aurais pas été le seul, entre nous. »

Grull insiste. Les ondes mentales des robots androïdes sont parfois assez convaincantes, paraît-il. Ahmad peut-il vérifier?

« J'ai horreur de ces procédés mais soit, je vais apaiser tes appréhensions. »

Le Bâbâ s'approche à grands pas de Gam et le fixe de ses yeux de braise. L'autre lui renvoie son regard sans ciller.

« Par le seul fait de ta présence parmi nous, l'asile t'était accordé. Mais les pièges de l'espace sont innombrables et tu m'excuseras, je l'espère avec sincérité, de m'être mis à l'écoute de tes profondeurs. Ce fait ne se reproduira pas.

– Ne te justifie pas.

– Je n'ai senti aucune hostilité, même secrète, ni envers nous ni envers ceux que tu viens de quitter. Ton arrivée nocturne fut de bon augure et rien de funeste ne nous arrivera par toi. À bientôt, frère, je ne veux pas t'accabler du poids de ma conversation.»

Ahmad Bâbâ se tourne vers Grull :

«Si ton besoin de sécurité implique une insulte à l'hôte, tu trouveras la prochaine fois quelqu'un d'autre pour faire ce boulot.»

Il rajuste son turban, son pantalon bouffant et s'éloigne, majestueux.

Le petit-déjeuner bat son plein. Le thé coule à flots, bu goulûment par des gorges asséchées. On circule tartine de pain sec en main. Et encore une, et la dernière !

Ming s'est approchée de Gam.

«Je suis si heureux d'être parmi vous. La nuit passée, en marchant dans l'obscurité, j'ai arraché ces odieux insignes et je me suis enfin senti vivre.

– Nous ne t'attendions pas, quelle bonne surprise que ta venue. Nous aurons beaucoup à nous dire. Si tu restes suffisamment avec nous, nous apprendrons ta langue.

– Ce n'est qu'un dialecte oublié.

– Il en va de même pour la nôtre...

– J'apprendrai votre parler, et vite, pour pouvoir communiquer sans l'intermédiaire de ces...

– Tu ne connaissais pas les machines à traduire ?

– Le langage est presque interdit chez nous.»

Gam, embarrassé, demande pour quand est fixé le départ.

«Rien n'est décidé. Nous nous étions posés ici pour prendre de l'eau. Voilà qui est fait, mais nous ne pouvons décoller immédiatement. Comme tu le vois, nous devons encore ranger quelques objets... Crains-tu quelque chose ?

- Les autres. Ils vont me chercher.
- J'aurais pu y penser plus tôt.»

Le mouvement s'accélère. Les premiers, le sâdhu, Aro et Ahmad escaladent l'échelle pour se rendre à la chambre de propulsion. Ils ne peuvent produire à coup sûr un sommeil intersidéral instantané et un certain «préchauffage» est préférable. Les éveillés travaillent rapidement à enrôler les tuyaux et à rassembler les outils. Yuk, à quatre pattes dans la bruyère, tente de mettre la main sur une clef à molette. Tout va vite.

Joie active et silencieuse, il s'agit de partir, de quitter ce monde à peine entrevu. La probabilité d'un retour sur Dianette est faible, mais pourquoi regretter de ne jamais la connaître? Quelle beauté pourtant que celle de cette planète océanique! Pourquoi rester, pourquoi partir (d'où venons-nous, etc.)? La présence de Gam suffit à justifier un prompt départ.

Celui-ci veut aider au rangement. Non, les circonstances sont particulières, que jusqu'à l'envol rien ne le trouble. Le nez au vent marin, il flaire l'odeur de Dianette, et tressaille alors qu'une silhouette inconnue se rapproche dans l'air dégagé et clair de la matinée qui s'avance. Honte-Bue porte une couverture sur l'épaule; mal réveillé, il salue distraitemment le nouveau venu.

Hier, il a marché et dormi à proximité du rivage, sur une plage en demi-cercle entourée de rochers. Nuit humide, réveil brusque avant le jour, courbatures, froid, sommeil, empreinte d'un corps dans le sable. L'œil terne, la bouche sèche, il mâche longuement un morceau de pain, seul vestige d'un petit-déjeuner disparu. Il ramasse un verre d'eau tiédie par le soleil, où nagent des poussières, et le boit d'un trait. Il va vers l'échelle à pas lents, sans voir personne, absent,

étourdi par ce sommeil qui ne cesse que pour reprendre. Gam fait signe qu'il veut parler et Alb, un peu énervé, remet le traducteur en route.

« As-tu dormi près de l'océan ? »

Honte-Bue se retourne, nonchalant, une main contre le montant de l'échelle; on ne sait s'il se retient, s'appuie ou prévient une chute de la nef.

« Ouais... »

– Des bâtiments camouflés une agitation ne s'élevait-elle pas ? Pas de cris, de coups de clairon ?

– Non. Je pensais ces ruines inhabitées. »

Honte-Bue n'a pas bénéficié des enseignements de la *Relation* et ne sait rien. Il ne pose pas de questions mais devine ce que signifient les fils de couleur pendant ça et là sur le manteau. Il a connu cela...

« Ne t'inquiète pas, nous partons. »

– Personne ne s'échappe d'ici. Je ne sais jusqu'où pourrait aller leur folie aveugle. »

Le soleil est haut, peut-être même baisse-t-il déjà. La nuit s'apprête-t-elle à tomber ? Quel rythme endiablé ! Les rangements sont terminés. Yuk, poêle à frire sous le bras et poches gonflées de tubercules, tente une sortie et se fait engueuler. On part.

Gam appréhende in extremis le voyage dans l'espace, cependant qu'il n'ose imaginer le traitement qu'il subirait s'il était repris. Mais sa fuite est passée inaperçue, et, dans les vastes cours et hangars rongés d'humidité de la colonie Espoir, nul ne s'est aperçu qu'un sujet du monarque manque à l'appel.

Les trois dormeurs sont en plein effort. Les attardés, un à un, rejoignent le bord. Gam, traducteur à bout de bras, échange des politesses de portillon avec la Honte.

« Après vous.

– Je n'en ferais rien. »

La porte claque. Le vent joue sa musique sur les tubes et les tôles.

39

Grull, candide, raconte un rêve à ses camarades. Trois images :

« Il pagaie sur un lac de montagne quand le soleil se couche. Les rives sont vertes et les cimes enneigées, toutes proches, d'un rosé changeant. Des aigrettes blanches volent au ras de l'eau, en triangle, en file, ou n'importe comment.

» Changement. Un lac à l'eau noire, opaque, d'où émergent les restes rouillés d'une grue et d'une plate-forme. Nulle vie en cet endroit lugubre où les tripes se nouent d'angoisse.

» Une mare, des buffles se baignent au milieu d'une multitude de canards, des blancs, des barbarie, des mulards, des coureurs indiens, des colverts, des pékins... »

Une vaste cabine est aménagée en dortoir. Grull le naïf fait part de son rêve à Alb, qui occupe la couchette voisine de la sienne et tente d'ouvrir un œil collé de sanie. Le jeune Cri, sur le matelas d'à côté, profite de son érection matutinale pour se livrer à des pratiques qui le mèneront tout droit à la surdité, si l'on en croit la superstition courante. Il ne veut pas offusquer ses compagnons et s'est recouvert le visage d'un drap qui lui permet de fantasmer tranquille. Vers qui vont ses pensées ? Encore une question qui restera sans réponse.

Farîda a entendu Grull vider son sac et elle a un petit rire, l'eau est un élément souvent présent dans les songes de l'espace, Grull connaît-il les récits relatifs aux navigateurs qui dirigent un astronef du fond de leur aquarium et ont besoin

d'une dose quotidienne très élevée de Fluide pour tenir le coup? Tous les buveurs de Fluide savent ça, mais Grull est un peu niais, il ne connaît rien, il lira, bon. Lui qui avait cru claquer la première fois où il avait pris du Fluide: le gland, sans rien savoir, avait avalé une triple dose!

Ils bavardent, boivent du thé insipide et tiède dans des gobelets de carton sale et collant, et mâchent de vieux gâteaux rassis. De l'action, par pitié!

38

« En vacances ? Visitez Hum Chi.

» 1. Ville des clichés et des stéréotypes. Quartiers centraux où des foules suffocantes mutilent le serpent pendant la veillée aux abattoirs. Ruelles tortueuses senteurs de café jeux de miroirs idées usées bruits blasphématoires. Une promenade dans la banlieue interdite conduit à un monte-charge dans un immeuble en construction.

» Témoin – vertige – se saisit alors de l'écouteur.

» 2. Sociétés rurales, partage des terres, des provinces entières en dissidence. Le conflit qui éclata – cent dix lettres inédites en témoignent – n'avait pas du tout la signification que la tradition lui attribue. Les résultats sont palpables.

» L'épreuve : l'ascension dans le vide.

» La preuve : dinosaure chatoyant, railleur, lucide, sans haine, tend l'oreille un instant sans parler, puis plonge dans l'eau glacée de la rivière.

» Sur un tissu étalé à même le sol, ses camarades. Polémique philosophique, ne pas porter de jugement, regards subtils pleins d'allégresse, odeur des cahiers empilés. »

« De passage sur Rhéa ? Avant de choisir, prenez connaissance de la chronique gastrique (quid de la gastrite chronique ?) de notre correspondant.

» Les gens raffinés se souviennent du cadre crasseux de l'hostellerie Aux anneaux de Saturne. Accueil télé couleurs,

excellent orchestre animant des dîners dansants d'une grande élégance. Pour donner plus de confort à la clientèle, le restaurant est soumis à un rigoureux couvre-feu.

» Les premières constatations sont, il faut le dire, assez décevantes. Ces mesures n'ont pas empêché le bombardement, avec un bel ensemble, des immenses piscines chauffées qui offrent aujourd'hui le spectacle désolant de cuves de métal calciné entourées de barbelés.

» Menu haut lieu bon teint. J'ai noté un foie de canard marqué de taches noires et braisé aux capucines. Compote de lapereau au concombre, classique pâté chaud de rougets barbets, tripoux à la crème d'ail, truite rongée au beurre moussant, salade de pieds de chien...

» On passe au premier pour les digestifs, petit salon d'affaires fut longtemps bordel de luxe. Combats de rats pomponnés, pendaisons souriantes, érotisme bavard de maison lauréate. Eh bien ! on ne le reconnaît point le chariot d'infusions, tentateur et inspiré...

» Voilà un des cloaques les plus renommés de Whi, la capitale, et je ne parle pas seulement de son huitième étage (ah ! ceux de la forêt...).

« Soif d'insolite ?

» Ile de Mac Cabral entourée d'écueils gothiques, truffée de souterrains et de cavernes nucléaires. Les cochons noirs se mettent à creuser des bauges et tout ce qui peut bouger, s'envoler, est soigneusement enterré. Salle de sacrifices où les contribuables se cachent derrière les armoires, intrigues ténébreuses, service de la dette.

» Les réticences des pays-fourmilières ne font que croître avec la surenchère de la politique d'épouvante des gouvernants-pets. »

« À l'affût du réel ?

» Signalons enfin : Solem, vagabond, marin d'astres écorchés, fuit la septième lune de Saturne. L'homme décrit l'immensité sans références, mers vives, circuits imprévus pour s'y perdre, orage ténèbres rousses en charpie, forêts de polystyrène profondes et sourdes, aires de goudron vouées aux singulières rêveries, brasseries minables où les gestes de l'amour, verts et violâtres, étincellent... »

Ming et Gam l'un à côté de l'autre à une table, dans une étroite cabine. Les vêtements sombres ne se détachent pas sur le fond de boiseries teintées à l'huile de vidange. La lampe, néclairant que leurs visages, compose un clair-obscur suave. La douceur n'est qu'apparente. Un froid piquant les tient en éveil, une mouche agonise sur une fleur fanée.

Gam s'est fait sans problèmes à sa nouvelle existence. Il s'est habitué aux rythmes de la vie dans l'espace, a appris très vite le langage de ses compagnons et ne s'embarrasse plus maintenant de traducteurs. Il parle de façon sensée, ne tient plus les étranges discours de son premier réveil et découvre le monde à travers les informations fournies par les Terriens. Plat du jour : le système solaire dans le miroir des syndicats d'initiative.

Peu importe ce qu'ils se disent, et les prospectus qu'ils feuilletent en riant. Parlent-ils seulement, brisent-ils un silence éloquent ? Rien à raconter... Nul enjeu, décisif ou dérisoire. Ne comptent que ces mains qui se frôlent et ces regards où le désir et la tendresse l'emportent bientôt sur la simple curiosité.

Deux têtes se penchent l'une vers l'autre, les boucles blondes (Gam le libre se laisse pousser les crins), fines, qu'on

dirait cassantes, se mêlent aux cheveux de jais raides comme des baguettes. Une main se dégante, se pose doucement sur une épaule, en éprouve la chaleur à travers l'épais lainage... Matelas tendant ses bras mous, langues brûlantes, salive bue...

37

Alb, en slip, est accroupi sur une natte de paille, et une ampoule faiblarde suffit à peine à éclairer le livre ouvert devant lui. D'un geste il convie Yuk à s'asseoir. Cri va et vient dans la pièce. Alb s'excuse, rien de plus ennuyeux qu'un récit de voyage; en vol l'épreuve risque de devenir insupportable. Ils viennent cependant de découvrir la relation d'une expédition assez bizarre. Le texte est tronqué et n'a aucune valeur littéraire ni documentaire. Mais, et à cela Alb n'est pas resté indifférent, les thèmes de l'absurde, du sacrifice, de la folie et de la solitude s'y entrecroisent. Cri s'apprête à en faire lecture à Alb; plairait-il à Yuk, s'il en a le loisir, d'assister à la séance? Il y est cordialement invité. Yuk éclate de rire, son emploi du temps n'est pas surchargé. Il les remercie et prend place sur la natte. La voix posée et claire de Cri rendrait attrayantes les pages les plus rebutantes, mais la manie qu'il a de se lisser sans cesse la barbe en lisant peut provoquer la montée d'un certain énervement chez ses auditeurs.

Le texte est de seconde, ou de dixième main, on ne sait; il a été charcuté par de redoutables plumitifs et on ne saurait démêler l'historique du légendaire. Qu'en est-il de cette Ère radieuse, de cet Âge d'or? Ce Conseil mondial qui décide l'envoi d'une expédition vers Muphrid sent, en dépit ou à cause du contexte utopiste, la cagoule à plein nez. Les préparatifs interminables sont décrits en détail, ainsi que le figelage de l'appareil et l'entraînement de l'équipage. Il est prévu

que le voyage s'étale sur une durée de cinq siècles : les générations suivantes naîtront et seront élevées dans l'espace, puis sur Muphrid, et seuls les descendants lointains des partants reviendront sur la Terre, chargés de philosophie scientifique. Les organisateurs ne doutent de rien. À les croire, les héros sont possédés d'une véritable rage de sacrifice. Casques de cuir, mâchoires carrées, bottes plombées et non sabots laissant d'ironiques empreintes de bouc. Les rapports entre hommes et femmes débordent de respect mutuel mais semblent à peu près dépourvus de contenu. Au cours de débats où des slogans mis en sauce volent bas, on étale de mièvres sentiments à propos de l'ascension matérielle et morale de l'humanité.

Cet Âge d'or a l'amour des monuments. L'espèce humaine, figée dans des poses conquérantes, est immortalisée dans le marbre ou le bronze. L'astronef lui-même, se voulant élancé, a des grâces pataudes de mémorial.

Baptisé *Oiseau-de-Feu*, il décolle du massif du Khangai, aux confins de la Mongolie ; une base a été construite près des sources du Khirgiz Nor. Au moment du départ, la foule ovationne les pères des futurs découvreurs de Muphrid. Toute prise de contact avec d'éventuelles civilisations doit se faire dans un esprit soucieux de la propagation des acquis de l'Âge d'or ; en dépit de ces affirmations, l'ivresse de la puissance grise de façon malsaine ces têtes rationnelles.

Les héros quand ils franchissent la passerelle, de même que la foule enthousiaste et les quelques dirigeants qui font la gueule au fond de leur tribune, posent pour le sculpteur. Pas d'ombres à ce tableau ? En admettant que les sentiments de cette époque aient été authentiques, les acteurs en font trop. Cette grandeur, cet héroïsme au regard clair ont quelque chose de peu convaincant, voire de franchement rebutant ;

l'optimisme est sans doute de commande chez ceux qui ne s'aveuglent pas.

L'âme de Yuk n'atteint pas à ces sublimes hauteurs, et il suffoque sur ces cimes. Bon public tout de même. Alors que l'astronef s'élève dans un éblouissement de flammes, Yuk, comme frappé d'un coup de massue, sursaute et laisse pendre sa tête.

Manquent les épisodes relatifs à l'aller, à la découverte des mondes de Muphrid et au retour, ainsi que des allusions aux événements censés s'être produits sur Terre pendant cette période de cinq siècles, devenus huit à la suite de pannes et d'avaries répétées. L'astronef ne traverse pas intact les siècles, il est contraint de réduire sa vitesse de décennie en décennie. Rien ne va plus à bord. Les idéaux positifs ont reculé et l'équipage s'est quelque peu entretué pour régler les conflits. La décoration intérieure en dit long : les scalps, les crânes, les trophées, les parures qui tapissent les parois laissent entendre que les contacts avec les cultures rencontrées ont été fructueux, empreints de respect mutuel et de philosophie scientifique. Tout souvenir de la Terre a sombré, seuls subsistent de vagues légendes et quelques noms. Mais les traditions ont été transmises, et la hiérarchie s'est renforcée. Ces découvreurs habités par un orgueil colossal ont refusé de se fondre dans aucun des univers traversés et le retour de l'astronef à sa base fait pour eux partie de l'ordre du monde.

Les instructions relatives au retour ont dû être conservées, puisque l'*Oiseau-de-Feu* pénètre finalement dans l'atmosphère de la Terre. Il a piètre allure, sa coque est corrodée et ses sculptures sont mutilées. Il ne fait pas froid à bord du vaisseau entouré de gerbes de flammes ! Les monts Khangai, dans leur splendeur, apparaissent dans un viseur au verre convexe. « C'est de là que sont partis nos ancêtres. Nous pouvons être

fiers d'avoir accompli notre mission», dit avec gravité le commandant, fou à lier, ça va de soi, ainsi que ses ouailles.

Les monts sont nettement visibles. La chaleur est intenable. Les systèmes de refroidissement, bien que révisés à intervalles réguliers, sont détériorés et évitent tout juste aux astronautes le sort de ce saint Laurent qui périt grillé comme un hamburger.

Le passé est malaisé à remonter. L'*Oiseau-de-Feu* se pose à l'emplacement d'où il s'est envolé jadis, mais aucune ovation ne l'accueille. La base n'existe plus, les aires ont disparu, le béton est tombé en poussière; seule une esplanade bien nivelée indique l'ancien emplacement des pistes. Les flammes réduisent en cendres les arbres qui ont repris possession des lieux.

Quand il met pied à terre, l'équipage, livide, les traits creusés, ressemble aux héros d'antan vieillissés par les siècles et soudain accablés. Les mâles virils sont effondrés et les enfants dans les bras de leurs mères ont des visages flétris de petits vieux. La civilisation à laquelle ils étaient si fiers d'appartenir, sans la connaître, a disparu, de cette région tout au moins. Mais l'esprit d'initiative et la hardiesse leur font défaut. Ils sont paralysés, plus rien n'a de sens. Ils ne sont pas si malchanceux pourtant, puisqu'ils arrivent en été et échappent aux rigueurs du climat sibérien!

Le récit s'arrête là et suggère la disparition ou le retour à l'état de nature de l'infortuné équipage.

« On est resté sans nouvelles », conclut Cri.

Yuk n'en fait pas mystère: en fait de solitude, folie et mort, il est resté sur sa faim. Alb se gratte le dos sans répondre, ils changent de sujet.

« Cri, as-tu mis la main sur les bouquins que Gam nous avait demandés ?

– *Les Noms de batraciens chez les Crogg en relation avec quelques problèmes archéologiques et Mues des reptiles dans les chantefables Liuv: esquisse d'une dialectique de la vie et de la mort?* Oui, les voici. Les lectures de Gam m'étonnent. Drôle de type, hein ? »

Yuk emporte les deux livres et grimace en les parcourant.

36

La sonnerie du téléphone réveille Alb en sursaut dans sa bibliothèque. Farída est au bout du fil, Alb est le premier qu'elle parvienne à joindre; une avarie vient de se produire dans le système d'aération, elle a mis en route une pompe à bras, allô, s'est-il rendormi?, il devrait se rendre compte de la gravité de la situation, la mort par asphyxie n'a rien de plaisant. Il arrive. Qu'il se dépêche, une réparation faite dans l'heure précédente vient de lâcher, inutile de perdre plus de temps, elle se fait fort de réparer mais il lui faut du renfort.

Hébété de sommeil, Alb se lève en titubant et se dirige vers les latrines. L'urine rejaillit contre la cuvette fêlée et éclabousse ses pieds nus collés au sol gras. La chasse d'eau ne fonctionne pas et l'air est vicié. Dire que, depuis des mois, il respire l'air mal recyclé de Dianette! Il a un haut-le-cœur et, tout en s'engouffrant dans le couloir, croque un biscuit qui se révèle fourré aux gravillons. Enfer! une dent qui bouge, la journée commence bien...

Alb tente de réunir du monde. Hors de question de déranger les propulseurs; pour une fois, Cri est introuvable; Grull se cache la tête sous l'oreiller et Ming hurle :

« Ne me touche pas! »

Les voyages dans l'espace sont-ils à recommander à ceux dont les nerfs sont fragiles? Yuk et Gam, qui dorment chacun à une extrémité du dortoir, sautent sur leurs pieds, foncent, et la réparation est effectuée. Euphoriques, ils ne

s'en tiennent pas là et décident de remettre en état, dès que possible, les recycleurs d'eau, que décidément on aurait dû revoir depuis bien longtemps.

Pour fêter l'heureuse issue de cette alerte, Alb débouche une bouteille de vin, mais les trois autres refusent de trinquer et se contentent de grands verres d'eau tiède. Farída se colle le visage à une bouche d'aération, reçoit des gouttes d'huile, et explose :

« Ne pourrions-nous faire un effort ? N'êtes-vous pas opprimés par ce décor sordide, par ces gens qui voyagent comme des cons ?

– Prends patience, dit Yuk. Peut-être apprendront-ils à tirer un meilleur profit de leurs pérégrinations. Qu'entendre par là, au reste ? Quant à ce qui nous entoure, je n'y vois rien d'angoissant. Ce siège cabossé et sale n'en est pas moins attirant pour le cul désirant s'y reposer, et cette moquette tachée n'en joue pas moins son rôle, qui est de nous procurer plus de confort et de chaleur. En y vivant, nous avons érodé ce décor. Trop de ferrailles rouillées et de chiffons gras traînent partout, je te l'accorde. Mais la propreté doit-elle être élevée au rang de valeur ? Il est étincelant l'acier des dentistes, et le drap qui habille les tortionnaires n'est pas taché de jaune d'œuf. Vois-tu, le lisse, le continu m'inquiètent par ce qu'ils cachent. Les tons pastel dont on peint souvent les chambres d'enfant masquent mal la violence faite aux lardons. Des couleurs froides les rendront moins agités... Des vert pâle glacés... Qu'ils ne risquent pas de se fracturer le coude contre la cloison en s'astiquant le manche... Des rose bonbon bien nauséux... »

Yuk se dresse :

« À bas l'insipide tyrannie des teintes douces ! On va bientôt, au train où vont les choses, se faire tabasser avec des

matraques bleu ciel, genre boutique, en direct de l'artisan, ça va faire fureur ! Des couleurs pétardes, nom de Dieu, et que ça *hurle* ! »

Alb s'intéresse surtout à son litron et Gam ne suit peut-être pas très bien la conversation. Farída s'énerve :

« Tout autant que toi, je déteste les couleurs fadasses ; mais un peu de propreté et de salubrité nous feraient le plus grand bien. Cette ambiance sinistre ne peut que nous faire dérailler, j'en prends pour preuve ce que tu disais, Alb, des réactions de Grull et de Ming lors de l'incident de tout à l'heure. Assez de laisser-aller. J'entame sans plus tarder un grand nettoyage. Et dans ce nouvel environnement, il faudra garder un corps sain. Je propose la gymnastique. »

Cette offre étonnante reçoit un accueil enthousiaste et une période sportive, qui sera de courte durée, s'ouvre dans leur existence aux rares distractions. Grull se rallie à la mode et installe barre fixe, cheval d'arçon, trapèze dans l'une des nombreuses cabines disponibles. Tous sont assidus aux séances et les flexions, assouplissements et autres excentricités sont pratiqués avec entrain. Gam, après une jeunesse occupée à de durs travaux en plein air, ne ressent pas le besoin de cabrioler ni de se muscler l'abdomen. Il comprend mal cet engouement et pratiquerait volontiers, avec Farída, un autre type de gymnastique.

35

Nul ne vient distraire Yuk qui émet une odeur corporelle intense. Son attention est relâchée et, dès qu'il lâche les commandes pour gratter son long nez flexible d'un ongle funèbre, la carcasse fait des bonds désordonnés. Le pilotage manuel est tellement plus amusant.

Une horloge indique près de quatre heures du matin. Aucune référence, il s'agit bien sûr d'un temps de convention destiné à empêcher les rythmes biologiques de trop se détraquer, si possible. Les «éveillés» sont littéralement exténués de glande. Sommeil, veille, alimentation, tout est perturbé en profondeur. Le sommeil des propulseurs n'a connu aucune trêve depuis des mois, et d'autres que des irresponsables s'en inquiéteraient.

Yuk sursaute quand le haut-parleur aboie :

« À vaisseau non identifié. Vous êtes sous le feu de nos batteries. Gardez le même cap ou on vous brûle, et répondez aux questions suivantes : immatriculation et planète d'attache du véhicule, nature de la cargaison, motif du déplacement et destination. »

Yuk envoie paître son interlocuteur en termes choisis. Un choc violent (hélas, il est peu de chocs doux) secoue l'engin. Yuk met toute la gomme, plus rien ne répond.

« Les porcs ont des champs de force. Encore de joyeux drilles ne figurant pas sur les cartes. »

Le coup de semonce a réveillé Yuk qui somnolait. Chiennerie de réel. Il décroche le téléphone et tente d'appeler.

« La prochaine fois nous tirons au but. Répondez à nos questions.

– Charbonnier long-courrier, provenance Orion, à destination de Tau Ceti. »

Racontant n'importe quoi, Yuk débite un numéro d'immatriculation long comme le bras.

« Vous avez violé la zone spatiale réservée de notre patrie. Vous allez être pris en remorque et vos dires seront vérifiés. »

Les lumières s'éteignent dans la pièce. Yuk, tristounet, allume une bougie. Arrivent en cortège quelques-uns de ses compagnons.

« On s'est viandés ?

– Yuk, quelle connerie as-tu faite ?

– Aucune, à part me laisser piéger par des enfoirés qui ne figurent pas sur les cartes et qui font les malins. Je n'avais aucune raison de mettre les détecteurs en marche. »

Le temps paraît long. Chocs sourds, bruits de câbles.

« Rien à tenter pour le moment, pouvez-vous aller tirer les propulseurs de leurs songes ? Nous ne sommes pas sortis de l'auberge. »

Les narines de Farîda palpitent :

« Quelle puanteur... »

– Ce n'est que moi », avoue Yuk.

Des rires détendent l'atmosphère.

Par les baies de la coupole, on peut voir un astéroïde entouré d'une bulle dans laquelle s'ouvre un sas de bonne taille. Grésillements :

« Descendez, notre mélange est respirable pour des humains. »

Des projecteurs éclairent avec beaucoup de relief d'énormes batteries dont les canons pivotent pour braquer la carcasse. Gardez ça dans votre culotte ! Une planète ? Un caillou grotesque, oui.

Réception par un bipède à l'apparence humaine, du modèle yeux saillants, moustache en croc, brioche débordante et tarin «Vive le pinard!» (grande série, résiste aux vicissitudes de la mode). Ô joie très pure, il est doué de parole et articule :

«Vous avez violé l'espace réservé de notre patrie. L'autorisation de survol doit être demandée par tout astronef. Ainsi que celle d'atterrissage, que d'ailleurs vous allez me fournir.

– C'est un peu fort.

– Taisez-vous. Les coordonnées de votre engin vont être vérifiées avec soin. Nous ne pouvons tolérer que des étrangers viennent foutre la pagaille dans notre patrie.

– Fort bien, nous repartons.

– La question de l'opportunité de votre départ sera posée ultérieurement.»

Vive-le-Rouquin a un drôle d'éclat au fond des yeux. N'est-ce que la routine d'un contrôle effectué par un flic bourré? Ses semblables, nombreux, occupent l'horizon, en l'occurrence l'arrière-plan; le caillou est exigu et on craint de tomber dans le vide au moindre faux pas.

«De plus, vous allez me montrer votre module de sortie, vos scaphandres, les équipements de secours complets, en bon état, et conformes. Vos émetteurs de signaux de détresse fonctionnent-ils? Avec ce que je vais vous coller comme amende, vous n'aurez qu'à essayer de revendre votre tas de tôle. Vous ne pouvez hanter l'espace au mépris de la plus élémentaire sécurité!»

Personne ne bouge, le bonhomme sort un tournevis de sa poche et se met à larder la carcasse de coups qui portent.

Pensées de :

Grull. «La clef de quarante à pipe ferait de jolis trous dans ton crâne vide.»



*Des robots androïdes
qui déraillent complètement. (Page 122.)*

Ming. « T'as vu ta gueule, depuis combien de temps n'as-tu pas baisé, pauvre mec ? »

Yuk. « Perce toujours, mon con. Carton bouilli, colle, un coup de peinture, ce sera plus solide que du neuf. »

Pendant que le moustachu au tournevis répète avec un plaisir manifeste que le prétendu vaisseau orionique est en état d'immobilisation, un module s'envole de la face cachée de l'astéroïde et force le passage. Le groupe de bipèdes s'affole, les canons et projecteurs se mettent à tourner en tous sens. Ils ont un léger décalage, le fuyard s'éloigne. Au même instant, les propulseurs passent la tête par la porte située en haut de l'échelle.

« Qu'est-ce que c'est que ce boxon ? On ne peut pas dormir tranquille ?

– Descendez immédiatement, au nom de la loi. »

Les yeux d'Ahmad Bâbâ flamboient, un énorme turban s'enroule autour de sa tête et il a en main un gourdin propre à inspirer le respect.

« Plaît-il ? Tu es bien insolent pour un robot. Je m'en vais te tailler les oreilles en pointe, chien. Attends un peu. »

Les dormeurs, à l'exception de l'imperturbable sâdhu, sont de méchante humeur. L'autre se gonfle et fait l'important :

« Ces insultes aggravent votre cas, vous en répondrez.

– Des menaces ? »

Les quatre propulseurs descendent l'échelle; Honte-Bue porte une grande caisse à outils en bandoulière. Conciliabule rapide, les dormeurs sont formels :

« Robots androïdes d'excellente qualité, qui déraillent complètement et sont très dangereux. Vous ne vous étiez rendu compte de rien ? Vous les croyiez humains ?

– Heu, j'ai trouvé qu'ils avaient un regard bizarre.

– Leurs circuits sont trafiqués, allez savoir comment.

Nous avons intérêt à partir d'ici fissa.

– Vous êtes sûrs ?
– Si vous êtes des oies blanches, qu'y puis-je ? C'est l'évidence même. Nos démarches vont s'en trouver simplifiées, vous allez voir.

– N'y a-t-il que des robots ici ?
– J'en ai l'impression. Leur acharnement à se prétendre humains et cette atmosphère sous dôme sont très louches. Besoin d'un mélange respirable, tu parles... Tu mets ces bestiaux-là en orbite le cul nu sans les déranger le moins du monde.»

Après cet aparté, Gam, du ton de celui qui a un rendez-vous en ville, s'adresse à Vive-le-Pinard :

« Nous devons reprendre notre route.

– Pas tant que nous n'aurons pas établi qui vous êtes. Votre présence menace la sécurité de notre patrie, et votre existence insulte à ce que nous avons de plus sacré. Notre travail, nos familles...

– Désolé de devoir vous quitter.

– Pas un geste. Vous êtes en état d'arrestation.»

Les robots se rassemblent et rappliquent en cahotant. Honte-Bue brandit une grosse clef à molette et frappe de toute sa force. La boîte crânienne de Vive-le-Pinard éclate comme un poste de télé un soir de fête, quand volent les canettes. Ahmad assène de grands coups de gourdin, Farîda ramasse un désintégrateur, fait un carton, et regagne le bord la dernière.

Aro n'a pas son pareil en cas d'urgence. Sitôt la porte refermée, il s'allonge sur la tôle, ferme les yeux, sombre dans ses rêves et la carcasse s'arrache, garnie d'une grappe de robots. Le dôme explose et le Bâbâ, aux commandes, doit secouer sec pour faire lâcher prise à ses nouveaux copains.

34

La Honte et le sâdhu ont regagné leur antre. Ahmad n'est pas désireux de se pieuter et Aro a été porté à sa paillasse avec la douceur qu'on aurait pour un enfant mort, si menu et pourtant si lourd dans les bras...

Grull est assis près d'un hublot. D'un doigt il fait jouer le volet sur ses charnières, et voit disparaître rapidement l'astéroïde. Avec un soupir, il enlève un lambeau de peau synthétique resté collé à une clef. Honte-Bue et les autres étaient sûrs de leur fait, mais lui quelle trouille il a eu de voir jaillir de la cervelle lorsqu'il a frappé dans la mêlée... Yuk se ronge les ongles jusqu'au sang, Ming farfouille dans un traducteur, Farîda marche de long en large, le Bâbâ pilote brutalement et demande bientôt à Gam de le relayer.

Tous sont épuisés et éprouvent une sacrée peur rétrospective. Cinq heures. Ils évoquent une fois de plus la nécessité de s'imposer des rythmes de sommeil réguliers et de mener, dans la mesure du possible, une vie saine. Ils mettent à chauffer l'eau du thé, retrouvent un sac de croquettes entamé et échangent des phrases décousues :

« Complètement frappés ces robots.

– Famille, patrie, qui se réfère à de tels concepts ?

– Couple moderne ou nation ne valent pas mieux...

– J'ai froid.

– Le thé a un goût de pourri. »

Le Bâbâ s'est endormi et Ming est surprise de sa grande

beauté que jamais elle n'avait pleinement ressentie. Son teint mat, ses traits réguliers et fermes, son nez droit, ses lèvres charnues entrouvertes comme pour sourire, son front haut que le turban laisse dégagé, les quelques poils qui grisonnent dans sa barbe, les rides qui se creusent au coin de ses yeux, tout en lui émeut Ming au-delà de l'expression. Le cœur battant, elle place dans sa main une rose de papier. Plus tard il la remerciera de cette attention et elle croira s'évanouir sous son regard.

Pour l'heure Ahmad dort d'un sommeil non productif. Au diable le boulot ! Il rêve pour lui-même :

Il marche dans une cité idéale et en ruine, se faufille entre des murailles cyclopéennes, délaisse de larges avenues pour emprunter un chemin campagnard qui contourne le moindre buisson, et escalade une colline fortifiée sur laquelle se dresse une citadelle. Il flotte entre ciel et terre, au-dessus des palais, des salles d'audience, des mosquées, des dômes... Une impulsion irrésistible le pousse à redescendre, et le voilà sur la place centrale d'un palais. Arcades partout. Des vestibules monstrueux, surmontés de pans de mur effondrés que la lumière découpe, font face à une vaste salle. Le dépouillement des formes crée un luxe austère. Pas besoin d'ornements ni de marbre, le stuc et la pierre suffisent à donner une impression de grandeur.

Il s'approche d'un bassin à douze côtés, à l'eau rare et polluée, où se tiennent immobiles des crapauds noirs, verts, rouges, silencieux philosophes du lieu...

33

L'épisode des robots fous est oublié quand un beau jour un appel crépite dans les baffles :

« Ici capsule numéro tant et tant, en provenance de l'astéroïde XF 3149. Pouvez-vous me porter secours ?

– ; *Que pasa, hombre ?*

– Mon régénérateur d'oxygène est cuit, il ne me reste que trois heures en bouteille. Pouvez-vous m'aider à réparer ou me prendre à votre bord ?

– Franchement, nous n'avons ni l'équipement ni surtout la vocation de saint-bernard... »

Yuk, c'est encore lui, éclate d'un rire stupide qui évoque, tel un cauchemar d'indigestion, des dents vertes et le souffle putride émanant de caveaux mal scellés. L'autre, dans son module, doit frissonner de terreur en entendant ce rire redouté.

« Ne trouvez-vous pas que ces histoires de sauvetage sont cuculs ?

– Vous n'avez pas le droit de me refuser votre assistance.

– Sans blague, il nous est difficile de jouer les hospitaliers-sauveteurs bretons au pied levé : l'étanchéité du sas est des plus médiocres, le véhicule de sortie n'a plus aucun frein, et ne parlons pas des scaphandres...

– Ma capsule possède un sas adaptable.

– Bon, dans ce cas, nous vous attendons ; rien à ajouter.

– Je suis à environ une heure de route ; ne changez pas de cap d'ici là, j'arrive.

– D'accord. Rappelle au moment de l'approche.»

Yuk se tourne vers Farída et grimace:

« Ah! les stoppeurs, quelle calamité!

– As-tu remarqué son accent snobinard? Un bourgeois en vacances qui s'est égaré, à tous les coups.

– Chic, on va pouvoir le rançonner.

– Belle mentalité.

– J'ai une réputation d'ignominie à soutenir, tu sais, dit Yuk en s'excusant presque. D'où peut-il venir? Après la mésaventure de l'autre jour, je ne suis pas tranquille. J'aurais dû enregistrer la conversation, les dormeurs ont du flair...

– Tu crains un piège? Un type seul dans un scooter ne peut pas être bien dangereux. À moins...

– Vous n'allez pas angoisser sur la sécurité, vous deux», intervient Ming.

Après deux heures:

«Je suis à proximité de votre engin. Voulez-vous me communiquer votre vitesse afin que je fasse les calculs d'approche?

– Hé là, pas si fort. Un instant, j'y vais.»

Ming se lève, observe différents cadrans, enfonce des touches, allume et éteint des appareils. Des fils sont dénudés, elle se prend une châtaigne et lâche un «merde» retentissant.

«J'ai l'impression que nous allons assez lentement. Impossible de préciser.

– Mais encore?

– Je n'en sais rien, enfin!

– Pouvez-vous mettre en panne?

– Désolée, on ne débraye pas les oniro-propulseurs. Débrouillez-vous.»

Des grincements, des crissements résonnent contre la

paroi de la carcasse. Puis la trappe se soulève et une forme se montre. Scaphandre de luxe, c'est visible, un peu trop même, de la bonne étoffe, matériau noble avec des incrustations de métal rouge du meilleur effet, et des antennes. L'apparition échappée d'une revue à grand spectacle esquisse une révérence :

« Merci de votre aide.

– De rien. Enlève ton pyjama, bonhomme, t'attraperas pas la grippe. »

Émerge un type entre deux âges, l'air dégénéré, aux cheveux gominés et coiffés avec soin en arrière ; au mitan de son front brille un implant de platine. Il porte une longue robe de soie orange et ses mains sont chargées de bagues. Du toc ? Il est gênant d'improviser une petite expertise, ça affiche mal, le gars pourrait s'en formaliser. Les Terriens n'ont pas l'œil du pro, mais louchent du côté des bagouzes en se démanchant le cou. L'autre, salonnard, avance une lippe à petits fours :

« Très heureux de vous rencontrer. Mon nom ne vous dirait rien, je suis oligarque délégué de XF 3149.

– Salut, moi c'est Grull. »

Les dames dérobent leur joue à la bise et tendent la main. Yuk donne le meilleur de lui-même et émet un vent à la fois sonore et odorant, ce qui, au dire des spécialistes, est le nec plus ultra. Grull est décidé :

« Votre machine est-elle bien arrimée ? On accélère ?

– Je vous en prie. Si je puis me permettre une question, dans quelle direction vous dirigez-vous ?

– Là, faut pas trop en demander. On peut jeter un œil à la carte un de ces jours, si tu y tiens. »

L'autre fait le nez, ses traits distingués s'allongent et son implant frémit.

Ces gadgets sophistiqués réagissent aux moindres contrariétés de leur porteur et leur épargnent la peine de penser. Relié à ses congénères, à ses polices, nourri de rapports tronqués, celui qui s'est offert un implant ne s'aventure pas sur le fil tranchant de l'esprit. Un concessionnaire rusé vend n'importe quoi à des ploucs apeurés, et le matériel « de haute sécurité » destiné aux maîtres de nombreux robots n'est que de la camelote. La pose, de plus, n'est pas sans risque. On murmure qu'il existe des cliniques spécialisées dans les complications causées par des greffes mal tolérées. Des établissements discrets autant que luxueux, cachés dans la verdure près d'une piste d'atterrissage bien gardée, dispensent des soins bidon aux friqués au front purulent. Quand l'infection gagne, il faut intervenir... Des infirmiers-pieux aux yeux glaireux, à la blouse ensanglantée, patrouillent dans les couloirs à la recherche des lobotomisés fuyeurs, et fouillent les bosquets de jardins dessinés tout en finesse, en perspectives brisées. Les charcutiers qui règnent sur ces lieux sont invisibles; les maestros du scalpel se sont un peu trop entre-opérés pour passer le temps les soirs de cuite, et la vue de leurs frais minois ferait dégueuler un congrès de vautours. Peu de patients survivent. Mais la publicité est tellement tentante...

Grull coupe la parole à l'oligarque qui bourdonne :

« Question pour question, c'est quoi, FR je ne sais quoi ?

– XF 3149, sans doute ? C'est l'astéroïde où vous avez fait une escale forcée il y a peu.

– Peuchère, le monde est petit ! »

Le type éructe ce qui voudrait passer pour un rire viril de coureur de galaxie, mais ça sonne faux et ils se regardent en chiens de faïence, l'air plus malsain les uns que les autres.

« Que se passe-t-il au juste sur ce caillou ?

– Nos robots se sont mutuellement bricolés, une révolte a éclaté et un massacre en a résulté.

– Bah ! Des androïdes, s'autoprogrammer ? Cela n'a pas de sens.

– Pas si simple. Leur capacité d'autoentretien est très importante et un dérapage s'est produit. Des événements très regrettables s'ensuivirent. Je vous épargne les détails pénibles.

– Tu n'as pas l'air à plaindre.

– J'ai tout perdu.

– Allons, ton pognon est sûrement au frais. »

L'ambiance s'aigrit.

« Il m'est pénible de vous voir vous gausser des drames d'autrui. Quand vous saurez qu'une partie de ma famille est encore prisonnière là-bas... »

– Pas notre problème, répond Yuk en riant. Tu veux bouffer ? Il reste des nouilles. »

L'oligarque est très bavard et discourt, pour l'essentiel, sur ses ancêtres et sur lui-même. Il tente, en vain, de gagner ses hôtes à sa cause, puis, boudeur, il garde la chambre. On l'a logé dans une cabine exigüe d'une propreté douteuse. Les gourbis voisins sont pires, mais bien évidemment le gars se vexe.

Le déchu se retourne sur son matelas en ne parvenant pas à trouver le sommeil. Il se morfond. Lui si raffiné (mûri en cave) n'a personne avec qui communiquer. Les conversations oiseuses, plâtre vernissé cachant le vide, masques grimaçants, lui manquent comme le feraient un apéritif, une promenade digestive. Sa cabine lui déplaît et il a verrouillé le volet du hublot. À lui qui vivait dans le luxe souterrain d'un astéroïde creusé, on ose proposer le spectacle banal d'un défilé d'étoiles.

La chère est grossière, la vaisselle, il l'a constaté avec effroi, récurée sans souci du détail (peu amateur de jeûne, il n'a garde cependant de refuser les plats). Les commodités... Il frémit à leur seule pensée, son cul précieux se contracte et l'œil violacé de la vision intérieure se clôt. Lui que des serveurs dévoués torchaient d'un linge de prix brodé à son chiffre... Las!

Il songe avec nostalgie aux jours heureux du passé, quand les mines de l'astéroïde, en plein rendement, lui assuraient des revenus confortables. Il revoit le faste insolent dont il aimait s'entourer, la bière glacée servie dans des flûtes au bord de la piscine, les croissants tartinés de rillettes, la débauche de soucoupes armoriées. Ah! faire pâlir d'envie les autres oligarques! Et les réceptions si courues qu'il organisait...

Accoudé à une haute cheminée, il chantait, d'une voix peut-être un peu haut perchée, la romance à la mode: « Oui je le déclare sans fard / J'ai le mollet glabre et blafard... »

Les robots, pliés en deux en quatre en huit par une servilité programmée, portaient les plateaux. Les messieurs parlaient affaires et leurs épouses, mégères souriantes, foutaient le feu aux chaises sous l'effet des mélodies sirupeuses et des liqueurs.

Les feuilles de plastique des arbres bruissaient et jamais, dans les courants d'air conditionné, ne cessait leur murmure. C'était commode, on n'était pas contraint d'assister au spectacle désagréable de la chute des feuilles. Cette mort, ce pourrissement sont d'un tel mauvais goût, et un tel défi à notre bonheur! Et l'odeur de l'écorce: enfant, il en avait flairé un fragment provenant de régions primitives, ouk, à ce souvenir un hoquet le secouait. On fabriquait des arbres si splendides. Quel calme sous leurs orgueilleuses frondai-

sons... Nul insecte écœurant ne s'en laissait tomber, nul, comment donc se nommaient ces créatures horribles? ah oui, nul oiseau n'y émettait ses sons déplaisants. Même les plus bariolés de ces animaux grouillent de vermine sous leurs plumes...

Ouf! personne ne le voit, d'un ongle manucuré, il se gratte furieusement l'aisselle à cette seule pensée. Ils ont des griffes, des becs si effrayants, et certains d'entre eux aiment à picorer les cadavres, raconte-t-on... Et ils pondent des, heuark, des œufs, quelle saleté, je ferais détruire les microfilms relatifs à cette engeance. Mais j'oubliais, la bibliothèque a été incendiée par les robots en folie. Oh, le mal est-il si important? Il s'y trouvait de mauvais livres, contenant des idées contraires à l'ordre, à la morale, des thèses dangereuses que, qui sait, quelqu'un aurait pu lire un jour. Et ces images répugnantes de, herk, d'oiseaux.

À quoi bon lire, soustraire du temps à l'action, au travail, à l'amour, à la vie enfin? Mieux vaut vivre son histoire personnelle, si riche. L'esprit affaibli de l'Oligo erre et revient aux fêtes qu'il donnait, à ces jeux de lumière qui s'animaient quand tombait un soir fallacieux et mécanique. En était-il fier, de ses éclairages indirects! Les lanternes en ferronnerie ne lui avaient pas coûté cher. Un de ses copains, sapiens robotisé, présidait aux destinées d'un établissement dit d'enseignement sur un trou merdeux proche de celui de l'oligarque. Abruti d'éthylisme, mauvais comme une teigne, il ne badinait pas avec les principes: il ne fallait pas que la jeunesse restât oisive. Fer forgé, carreaux de chiottes «de haute race» et attention, pas un pli aux dalles de béton. De la reconnaissance, et du respect. L'Oligo songe au triste accident qui avait mis un terme à la carrière de son ami. Celui-ci, sorti faire un tour, un soir où il avait fait le plein, en oubliant

de boutonner son scaphandre, n'eût pas le loisir de recommencer. L'espace l'absorba, la jeunesse éperdue de reconnaissance mit le feu partout et se tailla à bord de l'astronef de service. Dans les rampes d'escalier aux volutes oniriques survivait le souvenir de l'ami et s'attestait un grand principe, celui de la gratuité de la main-d'œuvre juvénile: la classe dirigeante, et l'Oligo y appartenait par ses mérites autant que par sa naissance, est-il besoin de le souligner, savait ce qui lui était dû.

Ah, qu'il revienne le temps jadis! Le proscrit s'agite sur son lit de douleur (morale). Si seulement il y avait moyen de tirer une crampe, cela apaiserait les tourments charnels que la séparation d'avec ma digne épouse me cause... Mais ces salopes restent insensibles à mes charmes et préfèrent se faire sauter par des voyous... Il tripote d'une main son implant, de l'autre sa courte queue, mais s'endort avant d'avoir atteint la suprême joie. Grandeur et misère de l'oligarchie.

Grull et Farîda :

« L'Oligo me pompe l'air.

- Il n'est pas envahissant, on ne le voit pas.

- Il est là, il emmerde. Quand je pense qu'il a tenté de nous racoler pour sa cause minable! Que son caillou disparaisse! Que ses enfoirés de mômes et sa garce de femme pourrissent dans les cachots qu'il a fait construire! Voilà qui est comique.

- Je t'accorde qu'il n'est pas émouvant, mais les enfants ne sont pas responsables, voyons.

- Pas d'innocents! Et nous transportons un pareil saligaud! La perte aurait été irréparable, si on l'avait laissé crever! Il va falloir se débarrasser de l'animal, mais auparavant je voudrais lui dire un mot... »

Grull, Farîda et Gam se rendent en délégation chez l'Oligo :

« Nous venons discuter d'un petit problème.

– S'il s'agit de votre prochaine étape, ce point m'intéresse vivement.

– Nous y viendrons. Dans l'immédiat, nous devons régler un détail matériel. Nous n'avons guère de superflu, et un passager supplémentaire...

– Occasionne des frais, j'en suis bien conscient. Je vous avais proposé de partager certaines dépenses en camarades, mais vous aviez refusé.

– Holà ! nous avons dit que rien ne pressait. Nuance.

– À combien évaluez-vous mon passage ? Que dites-vous de vingt credos par période de vingt-quatre heures ?...

– Correct. Mais nous aimerions un cadeau. »

Grull n'est visiblement pas dans son état normal ; il ne sent pas la vinasse et n'a pas l'œil rouge du fumeur de pantagruélien ; ce sont les algues du Fluide qui le portent sur leurs ailes puissantes... Pas sympa, et très à l'aise, Grull : il ne discerne aucune réalité humaine chez son interlocuteur, seulement un masque à arracher.

« Chère Farîda, cher Gam, ne trouvez-vous pas que Monsieur a de fort jolis cailloux à ses mains racées ? »

L'autre blêmit :

« J'irais jusqu'à cinquante credos par jour.

– Enlève tes bagouzes.

– Ce sont des bijoux de famille. Indépendamment de leur valeur, m'en séparer signifie...

– Tu nous les gonfles avec ta famille, c'est une véritable obsession. On t'aide ? »

Grull, soudain, est lyrique :

« Aile de l'insecte englué dans un bloc d'ambre... Après des millions d'années, la fraîcheur d'un matin nous est restituée dans toute son intensité, toute sa vibration. Quelle griserie apporte le sentiment de la durée géologique !

- Éloquence de brigand à tromblon, mon ami.

- Silence, larve.

- Grull !

- Pardon, princesse. J'ai une idée. Nous allons nous montrer braves bougres. (Grull prend le ton d'un camelot.) Que ces gemmes exsudent une, je dis bien *une* seule et unique larme de sang à la perspective de quitter leur légitime possesseur, et nous les lui laissons sans l'ombre d'un regret. Mains sur la table, je vous prie.

- Il est facile de se moquer de quelqu'un dans le malheur.

- Je n'ai jamais été plus sérieux. Ce n'est pas très concluant, dis-moi. Dommage.

- Vous êtes ignobles.

- De ton point de vue, c'est indéniable. Du mien, pas du tout. Et de celui des pierres, notre action est indifférente. Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'elles changent de main. Décide-toi. »

L'Oligo tire une tête longue comme un jour sans pain et commence à enlever ses bagues en pestant. La lueur inquiétante dans les yeux de Grull et le parfait détachement des deux autres l'incitent à la prudence. L'implant vibre de toutes ses forces : vite, prévenir le maître du danger qui menace.

À plusieurs parsecs de là, hérissé de ses propres implants, vivante réclame pour son petit négoce, le concessionnaire dort paisiblement, vautré sur la couche d'une courtisane, un doigt boudiné distendant une narine, sans se douter qu'à cet instant précis un client mécontent vient de jurer sa perte.

« Votre comportement est inqualifiable.

– La vie est moche. Que veux-tu, Excellence, nous avons en commun le goût des belles pierres.»

L'autre s'indigne.

«Du calme. Tu as envie de rentrer chez toi? Tes robots euphoriques te feraient un accueil triomphal. Non? Alors tu perds tes bagouzes, ce qui te donne un motif solide pour nous faire la gueule. Mais tu gagnes d'être débarqué sain et sauf sur la prochaine planète habitée. Correct? Tu pourras aller voir ton assureur et entreprendre ta noble croisade avec des robots tout neufs. Ah! autre chose: un si noble personnage ne circule pas sans un quelconque document.

– C'est un comble! Vous voulez voir mes papiers?

– Je les veux tout court. Envoie.

– Vous...

– Superbe passeport. Vous avez le coup de tampon grandiose, dis donc. Tu n'oublieras pas de faire ta déclaration de perte, hein?

– Vous profitez odieusement.

– Mais non. On te laisse ta capsule, ton implant coûteux et efficace, la liberté et la vie en prime. Ton scaphandre a quelques taches; que veux-tu, le fleuve de la vie dépose son limon...

– Vous êtes trop bons. (La voix devient suraiguë.) La location d'une cabine si splendide ne se peut payer qu'en gemmes...

– Ne crache pas dans la soupe.

– Je me souviendrai de votre conception de l'hospitalité. Piller un hôte, fi!

– Si c'est une tentative pour me culpabiliser, tu perds ton temps. Un peu de sérieux. Qui se soucierait du fait que le possesseur de tant de robots vagabonde congelé dans les espaces infinis? La vie, Oligo...»

Gam intervient pour la première fois :

« Ton collier n'est pas très bien dissimulé.

– Je ne saurais me séparer de mon collier antiradiations.

– Les superstitions m'énervent. Envoie-le vite. »

Ils sortent. Gam a le collier autour du cou. La joie de la rapine est forte pour l'ancien captif de la colonie Espoir, à qui les plaisirs de l'homme libre se dévoilent un à un.

« Tu n'avais pas de papiers, Gam. Te voilà, si tu veux, oligarque délégué d'un trou perdu aux mains de robots fous. Qu'en dis-tu ?

– Est-ce bien discret ?

– Confiance. Alb, de ses doigts de fée, va t'arranger un passeport qui te permettra de passer inaperçu.

– Vous êtes fiers de vous ? dit Farida.

– J'ai gagné ma journée. »

Farida estime que le comportement de Grull a été au-dessous de tout, mais elle n'est pas intervenue ; elle reconnaît que Gam, pour un novice, s'en sort. Ils se prennent de bec.

« Écoutez ça ! Le malheureux Oligo s'est fait odieusement dépouiller ! Il tombe ici, nous tue d'ennui avec ses histoires lamentables, puis se cloître, se plaint de tout, il a trop chaud, il a trop froid, la nourriture ne lui convient pas, ni les goguenots... Latrines, il dit latrines, le con. Il n'a pas la plus mauvaise cabine. Monsieur a des boiseries, bon d'accord ce sont des planches de récupération et non du chêne ciré. Que lui faut-il ? De l'astronef noble, motifs gothiques et hallebardiers à antennes et ventouses, sans doute. Et son scaphandre est d'un plouc, parvenu oui mais à quoi ? Saleté de colon. Que ses robots le pendent par les grelots ou les lui fassent bouffer !

– Pas de complaisance, Grull. »

Grull bombe le torse et part d'un rire d'opéra.

«Quelle perte ce serait!

– Il faut s'arrêter bientôt pour le déposer. Ne pas se rendre malade à cause de ce type. Nous devons nous organiser autrement. Se laisser dériver, rien n'est meilleur dans l'abstrait, mais en pratique il est peu de gens auxquels cela réussisse.

– Tu exagères, nous ne dérivons pas.

– Où allons-nous exactement, peux-tu me le dire? Non, n'est-ce pas.»

Un peu plus tard, tandis que Grull se livre enfin en paix aux images qui déferlent, Gam accroche le collier à un clou. Farîda le range avec les bagues; il ne faudrait pas égarer les cadeaux de leur estimable ami. Espérer que ça vaut de l'argent.

«On ne se pare pas longtemps avec plaisir de ce genre d'objets, n'est-ce pas, Gam?

– Étrange...»

Farîda veut trouver au plus vite un endroit où ils puissent s'arrêter pour une longue étape. Elle insiste.

32

Brève halte sur une planète dont le nom sera bientôt oublié. L'Oligo retrouve la terre ferme avec une joie sans mélange. Rougeurs et démangeaisons envahissent depuis peu son front et il s'enquiert d'un bon spécialiste. Pas en bonne santé, cet homme-là, ses véreux d'ancêtres lui ont refilé des chromosomes avariés. Il court après l'assureur, après le concessionnaire, et entame une cavalcade dans les administrations afin de faire valoir ses droits à l'indemnisation et au rapatriement dans sa région d'origine. Bonne chance.

Les Terriens n'ont pas l'intention de s'attarder. La ville à l'entrée de laquelle ils ont posé leur bel oiseau est d'une tristesse infinie. Immeubles gris, rues vides, minarets enserrés dans les échangeurs routiers.

Une demi-douzaine de marcheurs arrivent sur une plage à la tombée de la nuit et trébuchent dans le sable des dunes.

La plage est parsemée d'immondices, mais l'océan est superbe dans l'obscurité qui le noie, et il envoie ses rouleaux sur la côte avec la majesté qu'on attend de lui. Les excursionnistes saluent le vieux dieu mugissant et se dispersent.

Cri est plus incolore que jamais, il va et vient, complètement largué. Il a perdu son gourou pour une soirée. Alb, son maître prétendument spirituel, celui qui lui enseigne de ténébreux secrets, a disparu, sans préciser s'il allait se livrer à quelque trafic, consulter un initié ou rouler ivre mort dans

un caniveau. Cri déambule lamentablement sur la plage et regarde l'eau d'un air dégoûté. Farída et Aro se sont éloignés, ils marchent les pieds dans l'eau et rient, rient sans cesse.

Grull, actif, bâtit un foyer de parpaings, va chercher des bouts de planche, du bois flotté, arrache quelques piquets à une palissade, les brise. Belle dépense d'énergie! Il allume le feu, farfouille dans des ferrailles mangées par la rouille et improvise un gril. Grull n'est pas des plus gais, il est dépressif donc calme. Le souvenir du comportement peu élégant que sous l'empire du Fluide il a eu envers l'Oligo ne le gêne pas, et il escompte que la vente des pierres enrichira une cagnotte exsangue. Mais il se prend les pieds dans ses histoires personnelles, supporte assez mal la fin de sa grande passion avec Ming, laquelle de son côté en a par-dessus la tête des rôles qu'on lui fait jouer. La roue tourne: Ahmad vient de tomber dans ses bras. Les tortures que s'inflige Grull l'amant malheureux ne contribueront en rien à assainir sa psyché ravagée.

Gam est assis sur le sable mouillé et contemple les vagues, plongé dans ses pensées. Il vient de vivre quelques « journées » très intenses avec Farída, à bord de la carcasse, dans une cabine glaciale et délabrée. Interminable nuit passée à faire l'amour comme des gens qui se rencontrent et se plaisent, reviennent sans cesse l'un à l'autre, murmurent en reprenant leurs forces et craignent que ne s'abatte sur eux le sommeil. Gam se sent en paix dans la musique de l'océan invisible. Il frissonne, se dirige vers le feu, trébuche dans des fils de fer et se plante un clou dans le pied sans même jurer.

Grull, debout, boit au goulot; il tente de donner à son visage éclairé par les flammes un air diabolique. Il a déjà un coup dans le nez, oh, pas bourré du tout, mais bien réchauffé, surtout du côté des oreilles.

Yuk, très excité, raconte dans le détail à Cri son exploration d'un vieux blockhaus plein d'étrons, et entreprend une dissertation sur le thème «Nulle forteresse n'est assez puissante pour un trésor aussi précieux». Pas de chance. Cri n'a pas une bonne écoute, et ne simule pas. Farîda et Aro s'assoient l'un à côté de l'autre, étendent leurs cannes et rôtissent leurs semelles au feu dans lequel Grull jette à l'occasion un morceau de bois, de préférence peint, afin d'en humer, extatique, la fumée grasse et vénéneuse.

Plusieurs bouteilles sont tout de suite débouchées. Le rouquin, sans être infect, n'est pas des meilleurs. Il n'est ni noble ni charpenté, mais sa robe violacée ne peut encourir aucun reproche et il possède des qualités simples : costaud, il ne troue pas la panse.

À quoi sert de se lamenter sur la médiocrité d'un vin ? Autant le boire franchement, sans faire de manières, et tous lèvent le coude en regardant chauffer l'eau des nouilles. Une boîte de haricots au lard posée sur les braises leur inspire de vifs espoirs.

La collation finit par être apprêtée ; les spaghetti ne sont que colle, les fayots sont calcinés mais froids, et les lardons, si peu nombreux les pauvres, ont un drôle de goût. Gam, Farîda et Aro sont raisonnables mais ont toutefois une bonne descente. Quant aux autres, ils se moquent du goût de la nourriture ; ils sont ivres et boivent comme des assoiffés de vérité.

Tous parlent à la fois, très fort, de sujets sans grand intérêt, des débris qui encombrant la plage, de la mer, du froid qui pince, du vin. Grull, avec amour, évoque la modernité, les parpaings, le verre brisé, les chaussures moisies, les cartons, le blockhaus. Debout, il tisonne le feu du bout du pied et manque de s'y effondrer. Satisfait d'avoir trouvé un décor où jouer une scène de sa tragédie, il bouffonne de façon pénible. Yuk lui renvoie la balle un moment puis, gêné, se tait.

Pas de silence car si Grull boit désormais sagement, si Cri s'est écroulé sans un mot, la tête enveloppée dans sa veste, Farîda, Gam et Aro plaisantent et bavardent. Une douzaine de cadavres ont roulé au pied des convives. Grull fait connaître son intention de nager vers le large jusqu'à épuisement et s'étale dans un pouce d'eau; il survivra. Yuk dégueule, le feu meurt, et à l'issue de cette fête réussie on se pieute un peu partout dans les dunes.

Le lendemain, ils partent sans se retourner.

31

« Ah ! les beaux mystiques, ils me font bien rire ces mecs, ils n'arrêtent de picoler que les jours où la gueule de bois leur martèle la cafetière, ramasseraient les mégots pour ne pas manquer de tabac et se rendent à peu près idiots à force de pantagruélion. Regarde-les, quel spectacle ! »

Farida est injuste envers Ahmad qui ne boit pas une goutte d'alcool, mais le reste de sa remarque est hélas fondé.

Les couillus sont en virouze, leur petit groupe s'éloigne de la terrasse du bistrot, irrésistiblement attiré par une coupole qui émerge des toits du quartier. Les individus vont faire une visite pieuse à la tombe d'un saint personnage et se sont munis d'offrandes adéquates : Aro, chargé de noix de coco, transpire sous une peau d'ours en fourrure synthétique ; le Bâbâ, principal, coiffé d'un turban vert brodé d'or, porte d'énormes guirlandes de jasmin ; Grull, Alb et Cri balancent des encensoirs de cuivre ornés du croissant et de l'étoile. Honte-Bue, tentant de passer inaperçu deux pas en arrière, prend des notes.

Yuk et Gam, un peu à l'écart, mains dans les poches, laissent tomber leurs copains et mettent le cap sur un débit de boissons poussiéreux.

« Je ne sors plus en ville avec eux. Trop c'est trop », dit Ming.

Le soleil commence à taper, des mouches se collent aux bords poisseux des verres à liqueur que Farida, d'un geste, indique au serveur.

Ombre d'un milan sur la blancheur du dôme.

30

Un séjour prolongé dans l'espace occasionne du laisser-aller, on l'a vu, et les bonnes résolutions sont vite oubliées. Les panneaux de la coupole sont obturés par des cartons, des journaux déchirés sont éparpillés, une odeur de ragoût glacé imprègne la moquette, les fauteuils, les rideaux. Ming, depuis le siège du pilote, jette des regards las autour d'elle. Nombre d'appareils sont détériorés, il fait froid, le délabrement et la crasse distillent le découragement.

Dame à sa fenêtre. Elle étire ses membres engourdis et regarde au-dehors par un hublot ménagé dans un carton. Sans joie, l'estomac serré, elle se demande de quoi sera faite la prochaine étape, et la suivante, et l'autre, et l'autre encore, et la dernière, celle à laquelle on évite de penser, celle qui viendra en ricanant dans un instant ou dans des dizaines d'années. Il suffit de peu. Un champ de météorites non détecté, un atterrissage loupé, une épidémie, un échange de coups de couteau dans un bouge sont sans doute une meilleure façon d'en finir qu'une lente vieillesse où le corps vous lâche tandis que la sagesse vous fait de loin un bras d'honneur.

En cet instant, elle envie presque ceux qui savent où ils vont, voyagent avec un programme précis, un matériel bien entretenu, un but enfin, ceux qui reviendront ensuite vers des villes, des montagnes, des demeures, des gens qu'ils aiment. Ming est plongée dans ces pensées funèbres quand



Dame à sa fenêtre. (Page 144.)

Yuk apparaît, lui lance un coup d'œil bref et incisif, puis lui fait une bise et lui tend une coupure de presse :

« Découvert dans un fond de tiroir ; lis ça, tu vas rire, les habitants de Dnih ne sont vraiment pas sérieux. »

« La semaine passée, dans un district tribal très étendu, un cas de sacrifice humain a été mis en lumière par la découverte de membres sectionnés dans un canal proche du village de H. La police a déclaré que deux suspects étaient sous les verrous. K., l'un des coupables, a avoué avoir dépecé un inconnu à coups de hache et avoir répandu son sang sur son terrain afin de se concilier la déité. K., qui avait occupé illégalement une parcelle et s'y était construit un abri, avait, dit-on, promis de faire une offrande de sang humain s'il obtenait un titre de propriété. Son occupation du sol ayant été légalisée, il se mit à la recherche de quelqu'un lui permettant de tenir sa promesse. Un beau jour il se saisit d'un homme qui traversait la ville et l'emmena jusqu'à sa terre avec l'aide d'un complice, R. Ils le tuèrent, dispersèrent ses membres dans le canal et arrosèrent la terre de sang. »

« Quelle pouvait être cette divinité ? Je suis intrigué. Intéressant, Dnih, j'irais volontiers. On ne perd jamais son temps en voyage. »

Pour Ming, une fois de plus, Yuk est morbide et médiocrement drôle. Lui préfère en rire plutôt qu'en pleurer. Gam, du fond de la pièce, n'a saisi que trois mots au vol et lève le nez d'un grimoire :

« Perdre son temps en voyage ? Que non. Alb, pour me familiariser avec la culture terrienne, m'a proposé cette sélection. D'un certain maître Alcofribas. Dire que j'aurais pu ne pas connaître :

La couillebarine des preux.

Des pois au lard, cum commento.

Le couillaige des promoteurs.

Le claquement des marroufles.

Almanach perpétuel pour les goutteux et vérolés.

Le vietdazouer des abbés.

Le tirepet des apothicaires.

Et près de cent cinquante de la même farine; j'ai de beaux jours devant moi!»

Grull sèche, à défaut de corde à linge, sur des mots croisés:

« Y a-t-il quelque chose de plus beau que la culture ? »

Ming est navrée de déranger ces messieurs, une fois de plus un imprévu vient de se produire; en peu de mots la carcasse n'avance plus. Ne se fait-elle pas des idées, et la force d'inertie, efficiente *ad infinitum*? Ming a autant d'heures de vol que chacun d'eux et ne demande pas de conseils, surtout pas, elle informe, sans plus. La panne n'a pas prévenu, il faut prendre des mesures; elle actionne brutalement les commandes; Yuk, toujours prêt à aider, lance des coups de savate dans les pupitres, l'énervement croît. Grull et Gam, empêtrés dans une bonne volonté maladroite, sont priés d'aller se faire mettre chez un peuple de leur choix. Les barreaux de l'échelle sont luisants de cambouis, Grull en profite pour choir, toujours plus bas!

Voici que retentit fort à propos la sonnerie du téléphone, grêle comme un intestin. Honte-Bue invite les non-propulseurs à se rendre sans tarder à la salle des rêveurs, il est pressant et raccroche sans en dire plus. Préoccupés, les quatre zouaves marchent à la queue leu leu, selon l'usage des sangliers. La règle ne souffre pourtant aucune exception: la quiétude de la chambre de propulsion ne doit être troublée sous aucun prétexte pendant le vol, sous peine de s'exposer aux pires catastrophes. Ceux qui ne peuvent expédier, de leur paillasse, une

nef dans l'espace, sont du moins bien conditionnés, et une crainte révérencieuse les habite alors qu'ils descendent de plus en plus profondément et approchent du saint des saints. Mais le son d'une conversation animée emplît les couloirs; nul besoin d'adopter l'air constipé de qui marche sur des œufs.

«Ça n'a que trop duré», fait la voix fluette d'Aro.

Ming frappe à la porte entrouverte, toc toc, ils entrent sans attendre, tous les rêveurs sont éveillés. Honte-Bue se masse pensivement le crâne de deux doigts; le Bâbâ, turban de travers et barbe en bataille, ne semble pas à prendre avec des pincettes (article non disponible). Aro, agité à l'extrême, à demi enfoui sous un colossal turban rose, marche de long en large, à petits pas pressés; le sâdhu, nu, souriant, silencieux, n'y est pour personne.

«On n'attendait plus que vous, prenez place sur ces couchettes, oui, elles sont dures, mais bien assez bonnes pour nous autres, hein», dit Aro.

Ahmad, froid, un peu cérémonieux, fait un laïus rapide. Les troubles dans la marche de la carcasse sont dus au réveil subit des rêveurs, et à l'insomnie tenace qui les nargue depuis quelques jours. Ils n'ont pas jugé utile de prévenir, le sommeil allait revenir, et l'engin pouvait continuer sur sa lancée pendant un long moment...

Mais un désaccord a surgi: Aro, refusant le retour éventuel au sommeil de la cale, vient d'immobiliser la nef afin de provoquer une explication générale. Ahmad tient à faire savoir d'emblée qu'il estime avoir embarqué, ainsi que ses collègues, en connaissance de cause.

«Pas de mauvais prétextes! Tu te mens à toi-même; toi aussi tu es lassé de cette vie, je le sais.

– Mes sentiments personnels ne sont pas en cause, un engagement nous lie, c'est tout.

– Qu'en pense la Honte? fait Yuk.

– Indifférent. Je continue à croire que dormir est l'une des activités les plus intéressantes à laquelle on puisse se livrer en vol. L'amour seul apporte de plus vives satisfactions, et encore, pas dans tous les cas. Cela posé, j'ai connu de meilleures conditions, j'en ai aussi connu de pires, et le sommeil, même excessif, ne m'a jamais fatigué. Mais puisque l'insomnie nous tenaille, nous pourrions en profiter pour résoudre quelques problèmes qu'Aro pose fort pertinemment.»

Il a un sourire flou qui ne s'adresse à personne en particulier.

«La dictature des éveillés est parfois pesante. Pardonnez-moi d'insister, mais enfin, où iriez-vous sans nous? La facture de carburant est faible. Avouez que l'inégalité est flagrante. Aux uns les agréments, la vision admirable de l'Univers, les multiples trésors de la bibliothèque, que sais-je? Aux autres l'obscurité de cette matrice écœurante, de ce trou à rats pompeusement baptisé "salle des rêveurs". À nous le jeûne et la solitude du linceul. Nous ne pouvons même pas retourner la situation et vous prier de vous allonger sur ces couchettes pour assurer la bonne marche de la carcasse. C'est trop drôle.

– Es-tu conscient du fait que les rêveurs ne peuvent rien sans ceux d'en haut? fait Ahmad.

– Un oniro-propulseur connaît les plus grandes difficultés lorsqu'il navigue en solitaire, et il risque fort de se viander à l'arrivée, d'accord. Mais ne sois pas naïf, Bâbâ. Nous dépendons d'eux pendant le vol, mais que peuvent-ils sans nous? Un seul rêveur, vous le savez tous, suffit à assurer la marche d'un astronef; si l'engin est d'une certaine taille, la vitesse est réduite. En cas de désaccord, les collègues de ce rêveur

peuvent fort bien vaquer aux tâches d'en haut, qui ne sont pas épuisantes... Est-ce clair ?

– Hélas, soupire Grull.

– Il s'ensuit qu'on grille parfois en vain ses neurones en cherchant des causes rationnelles à un conflit. Que les propulseurs aient le sentiment d'être les seuls utiles, et les éveillés passent un mauvais quart d'heure, reprend la Honte. Connaissez-vous la triste histoire du *Soutra-de-la-Connais-sance-Parfaite* ? Un cargo chargé de montres, de mixers et de lingerie qui a disparu mystérieusement, peu avant d'arriver à Arcturus-4, il y a de cela une dizaine d'années. Les hypothèses les plus fantaisistes ont été émises alors que la réalité était simple : les rêveurs, à la faveur d'une insomnie, se sont emparés de l'astronef, qui a été revendu avec sa cargaison. L'assurance ne joue pas en cas de mutinerie et la guilde de marchands bouddhistes en a été pour ses frais.

– J'emploie ton terme ; que sont devenus les non-propulseurs de l'équipage ? dit Ming,

– Beaux soucis humanitaires ! Rassure-toi. Entassés dans deux ou trois capsules, ils se sont fait larguer avec quelques jours de vivres à proximité d'une planète habitée.

– Cette histoire n'a pas de secrets pour toi...

– J'étais l'un des dix-neuf qui ont eu leur part, voilà tout. Cela pour vous dire brutalement que la situation des éveillés est toujours précaire. Mais nous n'en sommes pas là, seules certaines modalités sont à discuter entre nous, et Aro a son idée là-dessus. Pour être franc, ce voyage n'est pas très palpitant pour moi, mais je n'ai à me plaindre de rien.

– Accepterais-tu de te rendormir, si c'était possible ? demande Grull, qui s'inquiète. »

Honte-Bue a une moue soulignant que le rapport de forces est en faveur des quatre propulseurs.

« Et vous, qu'en pensez-vous ? » dit Ming, faisant un signe d'amitié au sâdhu. Celui-ci se relève, joint ses deux mains sous sa tête penchée, ferme les yeux, les rouvre, et sourit.

« Ne peut-il ou ne veut-il plus dormir ?

– À toi de deviner, dit le Bâbâ. Comment savoir ce que pense quelqu'un qui suit strictement un vœu de silence ? Je crois qu'il se moque éperdument de propulser ou pas, l'essentiel pour lui n'est pas là. »

Grull décroche le combiné et appelle la bibli.

« Allô, salut Farîda, si le cœur t'en dit tu peux passer à la salle des rêveurs, une grande mise au point a lieu, dis, peux-tu me passer Alb s'il est à peu près lucide, ah ah, merci, à tout de suite. Salut mec, un petit service, il s'agit de *Comment retrouver et garder le sommeil*, chez Durat. Comment, qui a commis cette merde ? Euh, le collectif Onirax, je crois.

– Désolé, cet ouvrage est sorti. »

Alb a parlé fort, Grull écarte l'écouteur de son oreille, tous entendent la phrase nette et le déclic. Alb et Cri, au courant, refusent de se compromettre.

« Je te savais capable d'initiatives parfaitement lamentables, mais là je suis scîée. »

Et Ming s'allonge sur une des couchettes. Aro s'emporte contre Grull, tout y passe, la cale sinistre, les parodies de consultation au sujet des étapes, les inégalités de traitement, la nourriture de secours avariée. Il lance des croquettes au visage de Grull, et la tension tombe quand il a vidé son sac. Aro jure de ne plus remettre les pieds chez les rêveurs.

Grull a cru bien faire mais personne ne lui demandait rien, surtout pas de l'action. Ayant accumulé suffisamment de gaffes, il s'écrase. Yuk fait remarquer doucement que les conditions de vie ne sont guère plus agréables du côté des

éveillés. Ahmad et Honte-Bue sont d'accord : ils craindraient de s'ennuyer à mourir là-haut, et lancent un « à bientôt » railleur à Aro qui sort.

Honte-Bue et le Bâbâ échangent quelques remarques. Quel punch, le petit Sibérien ! Ce drôle de type ne parle jamais de lui. Sa qualité de chaman stagiaire ou candidat (albicans) n'est-elle qu'une couverture ? S'il est à la « recherche d'un pouvoir », comme il l'a prétendu, il cache bien son jeu : personne n'est plus résolument « mondain » que lui. Pas de conclusions hâtives. Les techniques d'oniro-propulsion sont plus qu'un rêve d'érection, et le vol vers les cieux constitue une excellente préparation à une éventuelle activité de sorcier. Aro a raison de ne pas s'en faire, les esprits le visiteront bien assez tôt.

« Et les autres, quelle bande d'idiots, hein, Bâbâ ? Grull m'insupporte.

– Éternelle rengaine, difficile de ne pas être une bande de cons à plus de quelques-uns... »

Honte-Bue réprime un bâillement. Le sâdhu, immobile, allongé à même les planches sans prêter attention à l'inconfort, vient de fermer les yeux.

29

Des sacs en plastique rosé contenant des boissons pendent au mur ; bien alignés, boursoufflés, ils ont une forme un peu obscène, qui évoque, pour le Terrien de passage des... membres virils, seule note gaie dans un décor affligeant, piliers couverts de miroirs, tables de Formica aux rayures incrustées de graisse, vomissure musicale qui suinte. Dans ce salon de thé où règne l'ordre, des panneaux-réclame coupent la soif : un insecte lascif, cambré, siffle un godet et brandit une arme de chaque patte, que ce soit une faux engluée de débris organiques boursoufflés par la décomposition, une hache dégouttant d'un sang noir, ou des lames, des crochets mutilants des êtres innommables... Qu'il est doux de frémir. L'affiche est de bonne taille, et les locaux mouillent ou triquent comme des dingues en matant l'insecte exotique. Ach, l'amour.

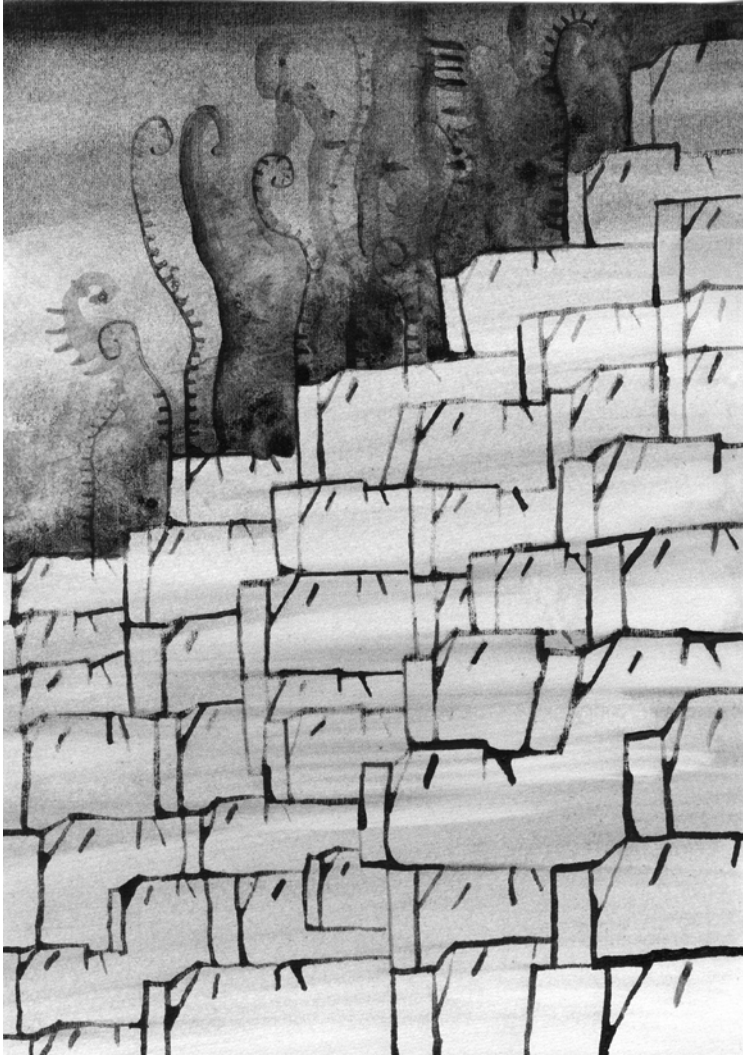
Nada, la ville-État-planète, n'offre guère de curiosités au visiteur. Pour l'essentiel, les citoyens se livrent à des besognes administratives hautement productives et non parasitaires. Affirmer le contraire serait diffamer ces braves gens sérieux, pas des branleurs, qui tous ont un emploi stable, une place assise, et sont mobilisés pour régir l'ensemble de planètes qui sont placées sous leur coupe. Après avoir pillé, désertifié, éventré, concassé, rebouché leur terre, les Nadiens, des gars sympas, actifs, il faut toujours aller de l'avant, se sont disséminés dans la région. Les mondes voisins sont pressés

comme des citrons et Nada, à jamais stérile, a été bâtie et bétonnée jusqu'à ne plus former qu'une seule agglomération. Mais sans rien de commun avec l'allure de ces capitales d'empire galactique dont les prospectus dévoilent les charmes. Pas de cités-fleurs éclochant sur l'eau, de jardins suspendus ni de bibliothèques hallucinantes, pas d'hérétiques précipités dans les lacs de bitume et lapidés de roses et de cigares par la foule, pas de volcans à la ligne parfaite vénérés comme des divinités, pas de dômes, de terrasses et de minarets étendant à perte de vue leur splendeur bleutée par les brumes de l'aube et contemplés dans le dégoût et l'absence qui suivent une nuit d'orgie... Sur Nada la médiocrité des tours triomphe et recouvre tout.

La surprise, ici, réside dans l'aspect physique des habitants, qui ne laisse pas d'être surprenant: les Nadiens sont fongiformes, munis de tentacules, d'une demi-douzaine d'yeux saillants; cette année, la mode impose pour l'épiderme la couleur vert épinard. L'apparition de simili-jambes, musculeuses bien qu'invertébrées, a couronné leur adaptation à la terre ferme. Les stéréotypes les plus éculés correspondent à la réalité et la première impression est complexe.

Dans le salon de thé, des schnocks penchent du côté où ils vont tomber. Des ventouses se gonflent au long de leurs tentacules, ils ouvrent le bec, sortent un bout de langue racornie et heuk, toussotent, leurs six yeux sautent comme s'ils allaient jaillir de leurs orbites, c'est fascinant, certains sont drapés dans des pagnes qui bâillent, là-dessous leur peau est lisse, malaise, et ils écartent les pattes, des sexes de cauchemar pendouillent, bavent, émettent des sons aguichants. Les jeunes ont du poil dans le nez, des chapeaux...

La lumière du jour ne peut pénétrer dans cet établissement souterrain. Le néon répand une illusion blême sur



Nada n'offre guère de curiosités au visiteur. (Page 153.)

les Terriens au matin sur Nada. Farîda et Aro, exilés, créatures sans foyer, sont au bistrot dès le lever, petit-déjeuner oblige. La présence de barbares arriérés n'est pas très prisée sur Nada, et l'ambiance manque de chaleur. Ils sont loin les vieux décrépits bavards des bistrots de Nueva Siddhapura ! Ici personne n'adresse la parole à un « bi-œillu » et on accepte tout juste de le servir. Il faudrait peu de chose pour que l'indifférence se mue en hostilité.

Les Terriens rient très fort, la tête renversée, et leur mâchoire édentée trahit la malnutrition due à un long séjour dans l'espace. Aro s'est nourri trop longtemps, au cours de retraites à vocation illuminatrice, des lichens, des champignons et des baies de la taïga. S'il n'a trouvé aucun pouvoir, il s'est détraqué la santé et ses dents n'ont pas l'éclat de celles du cow-boy. Quant à Farîda, elle a dû abuser des croquettes et négliger citrons et salades ; mais elle n'est pas enlaidie par la dent qui manque au milieu de son sourire, et l'effet produit par sa belle gueule n'en est pas moins bœuf. Farîda est dépoitraillée, en tenue spatiale fantaisie étoilée de taches, et Aro est vêtu, aux moustaches près, en Grand Turc : il disparaît sous un turban considérable qui doit le gêner pour passer les portes.

« Je boirais volontiers un café. Ce jus vert et gluant où flottent de petits os, même bien sucré, ne m'attire pas.

– Le Soup' Écaille... Il ne faut pas se montrer difficiles. Quoi trouver d'autre ici ? J'imagine que c'est contre nature pour eux de boire du café.

– Ou alors un thé au beurre, bien salé et poivré. Par les démons de l'espace ! Je dégouterais volontiers un restau tibétain !

– Espère, chaman à la noix ! »

Ils s'enfilent un Soup' Écaille bien épais et sortent, cradines et superbes, les yeux cernés, sentant fort l'amour. Ils



*Des sexes de cauchemar
émettent des sons aguichants. (Page 154.)*

marchent côte à côte et sont traversés de pensées inavouables, pour Farída « Ce petit être est plus vigoureux qu'il n'y paraissait... » et pour Aro, peu ascétique, « *porco Dio*, quel mal aux roustons ! ». Ils ne parlent pas, échangent des regards où le désir se ranime, intact, s'effleurent du bout des doigts, fragile tendresse, instant fugace.

Les souterrains sont larges, déserts, mal éclairés, et se croisent à intervalles réguliers. Les immeubles n'ont pas d'issue au niveau de la surface; ils donnent sur les souterrains, que de rares puits reliait à l'air libre. La vie là-haut n'est pas interdite, mais seulement déconseillée. À vos risques et périls. La sollicitude des pouvoirs publics n'a pas pour objet la santé, mais le bien-être des habitants. La pollution atmosphérique a disparu depuis le transfert des industries sur les planètes voisines, et nulle vapeur méphitique ne menace. Le péril est autre. La surface n'est qu'un champ de manœuvres, un terrain insidieusement vide, un piège peut-être. À quoi bon, dit-on aux citoyens-scribes invertébrés, parcourir ces esplanades semées de tours et quadrillées par des véhicules militaires? On est tellement plus en sécurité au fond du gouffre...

Les transports en commun, peu fréquemment rencontrés dans les souterrains, n'existent pas en surface. Démerdez-vous. Des bandes de peinture délimitent des couloirs où le piéton a le droit de circuler. Sa peau ne vaut pas cher, car les engins foncent sans pitié déplacée. Les Nadiens ne sont pas des vauriens, ils savent que l'autorité ne veut que leur bien et ne se baladent pas à l'air libre.

« J'ai envie de repartir d'ici. L'engin est-il en état ?

– Pourquoi pas? Tant que nous autres dormons, volez carcasse! » frime Aro, qui a renié ses vellétés de passage du côté des éveillés.

Ils marchent dans les profondeurs, croisent quelques locaux aux uniformes clinquants et clownesques et d'autres, en pyjama, le tentacule flasque, qui sont des fonctionnaires destitués attendant l'exil. Aro, mû par une curiosité un peu infantine, achète un journal où s'entrelacent des caractères vermiculaires, le feuillette et sursaute: toute petite, flanquée d'un entrefilet, la photo de Yuk! Aucune chance de comprendre une seule ligne; le nombre des langues parlées sur Nada s'élève à plusieurs centaines; leurs structures sont complexes et elles ne sont guère connues en dehors de l'empire. Seuls les pratiquent, bien obligés, quelques Gu et Arcturiens qui accomplissent les basses besognes dans les souterrains.

Avoir des nouvelles des copains par les journaux! Peut-être Yuk vient-il de se voir décerner un prix de vertu ou une médaille de sauvetage? Connaissant le personnage, on peut nourrir de pires craintes. Qui pourrait traduire cet article? La Honte le bourlingueur ou Alb l'érudit? Les deux amoureux mettent le cap sur le hangar où repose la carcasse. De l'air! S'agrippant aux échelons d'un puits pisseux, ils parviennent à la surface.

Le soleil du lieu tape dur à travers les nuages. Utilisant les terrasses de tours gigantesques, des astronefs arrivent et décollent dans des gerbes de flammes qui se reflètent sur le verre des façades comme un incendie. Tristesse au cœur du vacarme. Les grosses panses des gratte-papier paranoïaques, voilà l'impératif en fonction duquel les vols commerciaux, ou mieux de pillage, ne cessent sous aucun motif.

Les Terriens manquent dix fois de se faire réduire en bouillie et, ayant regagné le sous-sol, mettent plusieurs heures pour parvenir à leur but. Toits fermés, chaleur extrême, le hangar est tranquille.

Honte-Bue est couché sur un matelas déroulé sous la coupole, il s'appuie mollement sur un coude et pose la gravure qu'il examinait d'un œil blasé (œuvre à caractère apologétique, datée du XII^e millénaire de l'Ère du Crapaud, montrant la conversion d'une troupe de dinosaures frappés par la lumière du Divin Crapaud. Hautes herbes, berge d'un canal, précision du trait, mordant de l'acide).

La pièce est propre et rangée, mais on y voit mal, et tout paraît oublié, comme si cette étape sur Nada durait depuis déjà trop longtemps. Farîda s'étonne malicieusement, Honte-Bue n'est-il pas descendu en ville se faire fouetter? Non merci, il connaît leurs avenues, leurs tours, leurs souterrains suant l'angoisse. Quant aux habitants, il ne veut pas les dénigrer, pas de délit de sale gueule, mais enfin, leur xénophobie n'est pas niable. Et les kèpis sont teigneux à ne pas croire, on se retrouve en cabane pour un pet de travers, ici. Riche idée que de s'arrêter sur Nada. Aro met le quotidien sous le nez de Honte-Bue, qui plisse les yeux, non, il ne comprend pas un traître mot. Alb, peut-être. Mais Alb, une fois encore, a la cervelle martelée par la gueule de bois, il avale de grands verres d'eau et reste sec. La machine à traduire? Elle est en rade. Mais Cri, qui mine de rien en sait, traduit l'article (apprendre quelques langues locales sans descendre du bord est-il le signe d'un parfait équilibre mental? On dira ce qu'on voudra, l'espace rend fou). Ses amis n'échappent pas à un topo où il s'émerveille de formes verbales rarissimes et, le doigt sur un tortillon, se demande s'il est en présence d'un hapax ou d'une coquille. Au fait! Yuk est sous les verrous, son comportement délictueux est flétri et on n'en sait pas plus. Catastrophe! Que faire?

Battre le rappel des énergies ne saurait nuire. Ming, Gam, le sâdhu ont disparu. Grull serait au Rollmops Hôtel

et le Bâbâ habite chez d'honorables correspondants dont Honte-Bue possède l'adresse, car il a fréquenté jadis, lui aussi, les moines des Cultes unifiés de Bételgeuse, Dnih et autres lieux... À l'entendre, il ne se souciait que de draguer. Ah! le temple du 97^e étage, avec ses nattes au sol, ses idoles discrètes, et les saints hommes absorbés par leurs exercices de méditation. Farîda questionne. Dans ce contexte, Honte-Bue n'avait-il pas eu trop de mal à, quel terme employait-il, draguer? Que si! Une fausse piste l'avait mené là, alors que le Bâbâ, il n'en doutait pas, n'avait été poussé que par des considérations purement spirituelles dans cet endroit dénué de tristesse. Qu'ils en jugent: l'étage supérieur est le siège d'un établissement de bains qui fuit de partout. L'eau ne manque pas et les ablutions rituelles sont facilement expédiées. Au 99^e, une amicale de fonctionnaires. Si les locaux ne sont toujours pas insonorisés, les perpétuels règlements de comptes entre nervis donneront de mauvaises visions à Ahmad.

Farîda est rêveuse.

«Allumer les parfums, l'estomac chaviré de dévotion sucrée, tandis que les désintegrateurs aboient chez les voisins, puis, dans l'eau jusqu'au genou, l'ouïe baignée de mélopées, voir dégringoler les macchabées, quelle rigolade!»

Honte-Bue se souvient qu'il connaît quelque part en ville un type qui pourrait être utile pour les premières démarches concernant Yuk. C'est une relation plutôt qu'un pote. Quelques heures, le temps de retrouver les coordonnées du Nadien, ils repartent, se perdent, tournent en rond. Pas plus de plan de ville que de beurre au cul, la mémoire de Honte-Bue est quelque peu rongée, et de plus il est très difficile de s'y reconnaître sur Nada où le paysage, qu'on soit à trois carrefours de son hôtel ou aux antipodes, est le même:

el béton! Les muscles des jambes brûlant de fatigue, ils finissent par arriver, le gars n'est pas là, on les fait asseoir, le mobilier de la pièce où ils poireautent est cauchemardesque, des bibelots partout, des robots miniatures qui clignent, des fusées en coquillages Souvenir d'Orion... Le type se pointe, est-il si content de revoir son copain terrien? Il n'est pas des plus aimables. Honte-Bue prend un air dégagé, se fend d'un peu de conversation, puis tend le journal ouvert à la page Yuk, que pense de cette affaire quelqu'un du pays?

«Cet homme est votre ami? Je ne vous fais pas mon compliment. Il est heureux que nos forces de sécurité l'aient mis hors d'état de nuire.»

Le Nadien s'exprime dans une langue que Honte-Bue et Farida comprennent; quant à Aro, il ne bite pas un mot, et tire sa barbe rare en observant les souvenirs de vacances... Inquiet. Il a un mouvement maladroit et son turban accroche une potiche en plastique qui rebondit sur le sol. L'autre le foudroie du regard de ses six yeux.

«Qu'est-il arrivé exactement?

– J'ai entendu parler de cette affaire au bureau. La presse est consciente de ses responsabilités et a voulu éviter aux lecteurs des détails choquants. Ce bi-œillu s'est, hum, exhibé devant un groupe de touristes d'Orion, et leur coopération exemplaire a permis de le faire arrêter sans délai. La fouille a révélé qu'il détenait des substances prohibées, flacon d'alcool non déclaré, boulette de pantagruélien. L'outrage fait à notre société sera puni, croyez-moi.»

Suivent des commentaires peu flatteurs pour les Terriens qui, sous prétexte de tourisme, abusent de la liberté qui règne sur Nada.

Honte-Bue se lève, il maudit en son for intérieur le moraliste, la pièce, les meubles, la ville et la planète tout entière.



Hum, exhibé devant un groupe de touristes. (Page 162.)

«Merci pour ces renseignements. Comment pouvons-nous contacter son défenseur ?

– Nos lois ne prévoient pas d’avocat pour un étranger ; ce privilège est réservé aux nationaux. S’il fallait fournir un défenseur à tous les délinquants Gu ! Qu’entends-je ? un consulat ? Vous voulez rire, je suppose. Aucune représentation d’une culture primitive n’est accréditée auprès de la Confédération de Nada. Des diplomates bi-œillus, ce serait trop drôle ! (Rire grinçant.) Vous feriez mieux, plutôt que de vous agiter, d’attendre que votre ami ait purgé sa peine. Tenez, voici l’adresse d’un guide interprète à cinq cents credos la journée. Je ne peux rien de plus.»

Dans l’ascenseur :

«En voilà un luron, il aurait pu nous verser un coup à boire.»

S’il n’y avait que cela ! Yuk embaïllé pour une telle raison, comment y croire ? Exhiber son pauvre corps devant des Orionesques, drôle d’idée. Dérangera-t-on le Bâbâ, pour une fois que celui-ci est sérieux et s’adonne à des entretiens pieux ? Yuk d’abord. Bien sûr, ce n’est qu’un débris fétide, c’est du moins le genre qu’il affecte, mais tous raffolent de ce vase d’iniquités. Quelle gentillesse, quelle fraîcheur, même si celle de son linge laisse à désirer. Les trois cheminent sur le béton, la nuit tombe. Il est temps d’arriver, car l’éloge de Yuk tourne à l’oraison funèbre.

Ahmad Bâbâ s’est aventuré sur des chemins qui ne mènent pas au salut. Son *Guide musulman de l’espace* lui signalait, au 97^e étage de telle adresse, une mosquée flanquée d’une hôtellerie à pèlerins. Parfait. Mais, est-ce négligence, trop fréquente chez les auteurs de ces guides pourvoyeurs d’idées toutes faites et de faux renseignements, ou malice sata-

nique?... nulle mosquée. Seul un temple polythéiste étale ses fastes au 97°. Le Bâbâ a tressailli en pénétrant dans la pièce où les idoles à vingt bras et dix visages se voient offrir l'encens, la flamme, les fleurs et le lait. L'accueil a été bon et les tonsurés des Cultes unifiés l'ont prié de s'installer pour la durée de son séjour sur Nada.

« Ne nous dégonflons pas, s'est dit le Bâbâ, je reste. Ces polythéistes sont des créatures d'Allah, après tout, même si leur aspect est étrange, et ma foi solide constitue un sûr rempart contre leurs faux dieux. » Il se souvient fort à propos que le verset huit de la sourate soixante atténue l'interdiction de nouer des relations avec les polythéistes :

« Allah ne vous interdit pas d'être bons et équitables envers ceux qui, en religion, ne vous ont point combattus et ne vous ont point expulsés de vos habitats. »

Dans son repaire, le Bâbâ est tout gentil et salue longuement ses visiteurs, l'air un peu éteint. Ses hôtes sont aimables et n'ont rien de moines ivrognes brandissant des massues ou d'obscurantistes crasseux et lubriques (méfaits de l'uniforme).

Aro, qui a fréquenté chez les bouddhistes, glisse sur les nattes comme un vieil habitué. Farîda trébuche, comment Ahmad peut-il s'attarder en de tels lieux alors que Ming se languit de le voir ? Quant à Honte-Bue, ouf, personne ne le reconnaît. Ahmad, mis au courant des ennuis de Yuk, est optimiste : un des novices a hanté tous les recoins des administrations, il acceptera sans doute de les piloter, pour peu que le supérieur, qui n'est pas chien, lui donne une perme. Peut-être pourra-t-on agir en faveur de Yuk. Le jeune type s'approche, lui aussi ressemble à un champignon garni de tentacules ; il n'a pas un poil sur le caillou et sourit de ses six yeux.

On ne peut camper ici, direction le Rollmops, où gîte Grull, paraît-il. Onxh, le novice guide, appelle un tax et se prépare. Il endosse un manteau rayé dont les couleurs sautent au visage et se coiffe d'un bonnet brodé d'un dragon qui crache des flammes. Il reste nu-pieds, mais enroule autour de ses mollets gélatineux des bandes de tissu phosphorescent, mieux vaut être visible, précise-t-il. Il fait fort le moinillon, à côté de lui les rêveurs paraissent ternes.

Dans le taxi, Ahmad pousse un soupir de soulagement, il se sent mieux sorti de cette ambiance monacale, où il était empêtré dans le calme des moines et les odeurs d'encens. Il est invité, impossible de déménager sans les vexer. S'il déplore les circonstances, il apprécie la visite de ses compagnons et le bol d'air.

Tous les étages de la tour sont occupés par des hôtels, le Cosmique et des Bains, le Nada-Terminus, le Pacifico, l'Embassy, le Béton riant, le Aux armes de Sirius, la pension Chez Mèmène, et tout à l'avenant. Ces cloaques jadis luxueux sont quasi vides, et les vrais touristes sont ailleurs. Ici échouent des voyageurs aux objectifs mal définis, à qui conviennent ces piaules à trois credos la nuit, les moins chères de Nada.

Grull loge au 54^e étage, à l'enseigne assez fatiguée du Rat d'eau. Il prospère dans une suite parfaitement répugnante. Les vitres teintées sont opaques de crasse, les fauteuils mous sentent la poubelle, le divan est bancal, la moquette ne cache plus le ciment. Deux credos cinquante par tête, Grull est un as, on ne trouve certainement rien à meilleur marché dans le secteur. Le Rollmops, un bouge? Qu'ils admirent cette suite, c'est la classe!

Surprise, une charmante jeune fille partage les lieux avec Grull, qui se montre très fier de sa nouvelle fiancée. Feuille-

Morte (Roberte pour l'état civil) est passée elle aussi par Véga-7, où elle a vécu chez les nomades. Ce seul fait l'auréole d'un prestige certain...

Grull est énervé :

« Je suis sur un coup pas possible, un deal de queues de rat, de mâchoires de porc et de vieux corsets. Il paraît qu'aux Pieux ça se vend des prix faramineux. Mais attention j'ai dit au gars pas d'histoires hein ça se fera dans *ma* piaule. »

Royal, il commande des grailons à un credo au fond du couloir. Ils souperont au salon. On sert des écuelles de plastique débordant d'un bouillon jaunâtre où flottent des fragments de peau écailleuse, d'algues, de viande, des pattes à huit, onze griffes, comptées par les convives.

« J'avais demandé un potage de céréales.

– Le voilà, mais... »

Les Terriens allongent le nez, alors que le jeune Onxh a bon appétit. Le petit guide a rejeté son bonnet en arrière, ne s'encombre pas d'interdits ni de dégoûts, et bâfre résolument ; c'est sweet ! La gamelle est vite torchée, le tavernier rappelé à grand bruit, remettez-nous ça la patronne, le velouté aux pattes griffues, mon plat préféré...

Pensées d'Onxh : « Ces Terriens ne savent pas ce qui est bon, pas la peine de voyager, il faut dire que leur bouffe est sans doute la pire de la galaxie, une fois j'ai été dans un resto terrien, on ne m'y reprendra pas, comment appellent-ils ça, beerk, salade de fruits, quel truc horrible, et des fleurs sur la table, ça pouvait, failli dégueuler, quelle barbarie, en revanche, avec les collègues, on a bien dégusté leurs excellents vins. Pute borgne ! quelle caisse on s'est ramassée, on a mis le feu à la nappe et on s'est torché avec les fleurs ! Et quand les flics nous ont ramenés au temple au bout d'une semaine, houlà. Des mois de pénitence bouclés dans le saint des saints, en

haut de l'échelle, à se branler dans l'oreille des idoles, décidément j'en ai marre de cette vie de con, je vais me barrer, oraisons et brûlis de parfums à vie quelle épouvante, ces bipèdes ne me refuseront pas un passage, j'espère.»

Ce monologue intérieur tout en finesse et en subtilité s'interrompt comme on passe au second salon, fuyant les restes du repas. La conférence qui veut arracher Yuk aux ventouses de la justice de Nada est longue et confuse. Pourra-t-on le faire sortir, faudra-t-il le racheter, c'est que les fonds sont bas, il ne faudrait pas qu'il coûte trop cher, oh, ils n'oseront pas en demander beaucoup ! Ce n'est pas si drôle, Farîda ne comprend pas les rires de Grull et de Honte-Bue, Yuk est au trou sans qu'ils connaissent les charges précises dont on l'accable, il n'a pas d'avocat, il y a bien là de quoi hurler de rire, n'ont-ils jamais été en taule ?

Ahmad s'étonne de ce que les autorités ne soient pas venues enquêter et leur chercher des poux, au sujet du cercueil volant, par exemple. Les amendes ici sont monumentales, paraît-il ; Onxh confirme. Feuille-Morte s'émeut du sort de ce Yuk qu'elle connaîtra bien assez tôt... Une visite, dans l'immédiat, serait bienvenue par lui. Il ne doit tout de même pas être au secret pour un délit aussi ridicule.

La discussion s'éternise. Ils conviennent à la fin de ne pas laisser d'otages. Il s'agit de retrouver Gam, Ming et le sâdhu, qui ont disparu dans la « nature », et la carcasse s'envolera vers d'autres cieux. Le Bâbâ, qui a une bonne (?) couverture, celle de soufi respectable, restera sur Nada, et, aidé d'Onxh, il ira aux nouvelles, rendra visite à Yuk, contactera les juges les procs toute la ménagerie et verra ce qui est possible.

Onxh pose une condition. Il accordera son aide sans restriction mais ensuite, que leur copain soit sorti ou non, ils le sortiront de Nada. Oui il déserte, il défroque, il ne veut

pas vieillir dans le ranci des soutanes. Sa foi dans les dieux farceurs de Bételgeuse et Dnih est ruinée et il a envie de voir le monde. D'accord.

Les Terriens sont en manque, impossible d'obtenir du thé. Un Nadien de petite taille, nain ou enfant, charrie des boissons gazeuses qui trouent l'estomac et mène un train d'enfer pour récupérer les sacs de plastique à peine vidés.

Au tour du Bâbâ de faire le nez. Lui enverront-ils des nouvelles? Mais oui, qu'il se rassure. Feuille-Morte mentionne une planète de petites dimensions relativement proche, Mohcen. Un monde abandonné pour lequel aucun visa n'est nécessaire, puisque aucune autorité n'y sévit. Un coin fabuleux et dément où transitent beaucoup de voyageurs qui n'aiment pas les questions. On parle longuement de Mohcen...

Le patron de l'hôtel criaille, il est prêt à flanquer à la porte tous ces salauds de feignants d'étrangers. Mais c'est l'heure à laquelle les patrouilles ramassent quiconque met ventouse ou nez dehors; Onxh fait un scandale, ça se tasse, du coup l'aubergiste va se venger sur la note, ses yeux glauques palpitent, il prépare des suppléments. Tous s'écroulent dans la suite du Rat d'eau.

Un goguenot doit se boucher, car la puanteur est soudain extrême. Grull, à grands coups de botte, décoince une baie vitrée. L'air est brûlant. Des feuilles de journal portant d'énormes titres, des papiers brenneux profitent du courant d'air pour venir saluer.

28

Le jardin sur le toit est bouclé. Bah! Sans doute des plantes pitoyables qui grillent sous le rayonnement traversant les nuages denses. Mais la 206, quelle classe! Béton vert amande, fers forgés, rideaux sirop de menthe, motifs floraux à hurler, pot à eau et verre aux armes de l'établissement, boiseries en plastique à la tête du lit. La douche et le – blerk – chiotte à siège n'émettent pas d'odeur délétère. Ming et Ahmad se sont offert un hôtel chic, cinq fois plus cher et moins sympa que le gourbi de la veille: 55^e étage, mais le verre dépoli empêche de voir à l'extérieur et toutes les baies sont fixes. Le calme est insupportable, la clientèle est des plus correctes, on croise dans les corridors des scribes de haut rang, renfrognés, désagréables, qui exhibent leurs véhicules de fonction et planquent leurs épouses.

Tristesse d'une séparation imminente. Selon Ming, Ahmad s'est fait avoir. Quelqu'un d'autre n'aurait-il pu se charger à sa place de jouer les saint-bernard? Elle se moque bien de Yuk, c'est Ahmad dont elle désire la présence et, si on lui avait renouvelé ce foutu visa, elle serait restée.

Elle ne voulait pas qu'Ahmad puisse croire qu'elle exerçait, si peu que ce fût, une pression sur lui, et elle n'avait pas l'intention d'exprimer ce qui lui tenait à cœur, mais ces paroles lui ont échappé. Ils sont allongés, Ahmad lui parle à voix basse, longuement, et caresse des boucles brunes sur ses tempes. Jacinthes... Finissons-en. Fin de matinée, ils s'arrachent.

27

Bien plus tard. Le moïnillon décapode et le soufi marchent allègrement au beau milieu d'une avenue, entre les bandes peintes d'une voie pour piétons. Un engin leur siffle parfois aux oreilles. Ahmad Bâbâ, ses vêtements de coton gonflés d'air, rit en silence.

« Je commence à m'habituer.

- Tu vois.

- Hop ! »

Ils se mettent à sauter et à danser en avançant de plus en plus vite. Les flammes qui jaillissent des astronefs illuminent leurs visages. Des tours titanesques, clairsemées, jalonnent des esplanades immenses et vides. Le ciel est toujours gris, la chaleur intense, et deux taches de couleur font des bonds : tuniques falzars turban claquent telles des voiles.

« Je ne parviens pas à comprendre en quoi de saints hommes sont concernés par une pareille affaire. »

Le Bâbâ a l'air las de qui a exposé mille fois son cas :

« Je viens de vous l'expliquer. Nous devons assistance à notre compagnon.

- Si c'est un contrat conclu au départ de votre... Terre, vous devez en produire un exemplaire dûment validé. En l'absence de cette pièce, votre requête ne saurait être prise en considération. »

Le Nadien émet un toussotement et fait voler ses tentacules autour de lui.

« Vous me semblez attacher beaucoup d'importance à cet... homme. Je vais finir par penser qu'il possède une valeur stratégique... Le vaisseau qui vous a amenés a quitté Nada de façon précipitée. Les visas allaient expirer, nous ne vous retenions pas, mais soudain quelle hâte. Vos agissements sont des plus louches.

– Nullement. Vous avez vu la lettre de recommandation des Cultes unifiés de Bételgeuse, Dnih, etc.

– Tant que vous y êtes, montrez-moi de ces cartes d'étudiant qu'on acquiert pour quatre sous ! Aucun de vous n'est membre d'un ordre. Vous, Onxh, n'êtes que novice et l'immunité ne s'étend donc pas encore à vous : pas d'imprudences. Quant à vous, comment vous appelle-t-on déjà, Ahmad Bâbâ, je n'irais pas jusqu'à insinuer que vous n'êtes qu'un rôdeur de l'espace camouflé en religieux errant, mais les apparences sont contre vous. Vos compagnons sont des individus d'une moralité douteuse ; quel était le motif, à l'origine, de votre présence sur Nada ? Êtes-vous en pèlerinage, au moins ?

– En voyage, rien de plus.

– Sans domicile fixe, hébergé à l'oratoire du 97°. Je ne vois pas en quoi cette lettre pourrait avoir quelque poids ; estimez-vous heureux qu'on vous ait, pour l'instant, renouvelé votre visa. Quoi qu'il en soit, vous perdez votre temps à insister au sujet de ce détenu. Pour un délit de cette catégorie, il n'est pas question d'envisager une mise en liberté provisoire. Vous ne corrompez pas notre jeunesse avec votre sale pantagruélion ! Qui pis est, l'appareil reproducteur de ce... (il feuillette un dossier) Vassili Fiodorovitch Yukovlev, dit Yuk, s'est trouvé délibérément exposé aux regards, et cela n'est pas bénin.

– La bénignité dépend du calibre.

– Pas d'outrage, Terrien ! Circonstance aggravante, cet individu s'en est pris à d'innocents touristes d'un âge respectable.

– Étaient-ils contraints de regarder ? De surcroît, la vue ne blesse pas. Il m'est apparu que vos compatriotes n'étaient pas si pudibonds. J'ai souvent vu dans des lieux publics des Nadiens se tripoter l'entrecuisse sans vergogne.

– Chaque peuple a ses coutumes, mais il est infâme qu'un misérable bi-œillu offense ces Orionesques qui ont horreur de l'indécence et de plus dégoulinent de credos, ou plus précisément de ces solaris dont vous n'êtes pas sans connaître, je suppose, le cours. Leurs astronefs de retraités ne visitent pas si souvent Nada, et il est intolérable que des vagabonds de votre espèce jouent les épouvantails.

– Nada ne sera jamais une planète touristique.

– Que connaissez-vous de notre État bien-aimé ? Est-ce un primitif qui va affirmer que Nada ne présente pas d'intérêt ? Ignorez-vous que de nombreux peuples envoient des délégations choisies visiter nos administrations, nos bureaux ? »

Le gratte-papier omet de dire que ces touristes si admiratifs appartiennent aux peuples soumis par Nada et qu'ils n'ont guère, pour le moment, le choix.

« Certes. Mais pour revenir au sujet de notre entretien... »

– Vous me laissez ; cette question n'est pas de mon incompétence, heu de ma compétence. Adressez-vous au bureau 251070.

– Ils nous ont renvoyés à vous qui, en tant que juge des...

– Je ne suis pas juge, je fais fonction de. Saisissez la nuance. Le magistrat du lieu est en rééducation et j'effectue un remplacement. »

Le tentaculaire se déride brusquement ; en voilà un qui a des cycles rapides.

« Cette semaine je suis juge, c'est moins crevant que de surveiller le déchargement des caisses de Soup' Écaille à l'aéroport n° 32. Ces Gu et ces Arcturiens sont tellement paresseux ! Le mois dernier j'étais dentiste, vous auriez ri ! »

Le gars se carre dans son fauteuil, la mine satisfaite. Les portraits des dirigeants décorent les murs. En grand uniforme, les six yeux saillant avec férocité, les mirlitaires font des effets de ventouse.

« Bureau 251070 ! »

Au long des démarches, Ahmad se heurte à la xénophobie grincheuse et têtue des Nadiens. Rien n'avance. Les préjugés concernant l'aspect physique sont forts et les vertébrés n'ont pas la cote. Le sort d'un bi-œillu détenu laisse les Nadiens de glace.

Le sous-chef adjoint fait durer le silence. Le scribe n'est pas volé en fait de drap kaki, de galons, d'épaulettes, d'insignes, de boutons armoriés, et une cravate serrée gêne sa respiration. La plus grande partie de la solde des fonctionnaires nadiens est engloutie par les crédits de leur livrée, bien fait pour leur gueule.

Le haut et puissant rond-de-cuir toise le Bâbâ et Onxh. On devine ses pensées : « Ces peuplades archaïques ne viennent ici que pour semer le trouble. Admirez ce faciès patibulaire. Un délinquant-né. Pourquoi ne pas renvoyer ces gars-là chez eux ? Et ce jeune con qui l'accompagne ! »

Cravaté de néant, aigri, poussé à la trappe par une belle jeunesse tapissée de diplômes, il veut en imposer avec sa tenue d'amiral bolivien. Son silence n'exprime que l'ennui et un vide qui n'est pas, on peut le craindre, le Parfait Vide. Il lorgne avec complaisance du côté d'un bicorne aux plumes éclatantes pendu à un portemanteau. D'un de ses tentacules étiré à plus de trois mètres, il tapote la vitre en cadence.

Schlioup! Schliap! Les Nadiens ont les chairs un peu molles, mais il serait mal venu de reprocher à des invertébrés d'avoir la poignée de main baveuse et peu virile...

La réponse met une éternité à arriver. Onxh tend l'oreille, prêt à traduire sans perdre un instant.

« Votre dossier paraît complet, je dis bien paraît. Mais hélas cette décision n'est pas du ressort de notre bureau.

– Qui donc décide des visites aux détenus étrangers ?

– Doucement... Il s'agit bien de ce vertébré biman qui navigue sous un passeport terrien ? Terre... Qui sait seulement où ça se trouve ? Encore un de ces systèmes retardés des franges de la galaxie, peuplé de primitifs violents ne rêvant que désordres... Notre patience a des limites. Votre planète n'a pas de représentation diplomatique auprès de notre gouvernement, n'est-ce pas ? »

Ahmad, dans un souci d'efficacité, soigne son look. Sa mise est soignée, d'un rose exquis. Il a enlevé ses sandales et frotte ses deux pieds l'un contre l'autre, mais le cœur n'y est pas. Très nerveux, il s'arrache des poils de barbe.

« Depuis que cet... homme est détenu, son visa a expiré et la Garde des frontières est maintenant concernée. À titre privé, je vous conseille de laisser tomber cette affaire. Schlioup! Vous, des âmes saintes, qu'avez-vous de commun avec ce vaurien ? Il ne mérite pas que l'on s'intéresse à lui, voyons. Je parle pour votre bien. À quoi bon vous acharner à faire sortir de prison ce pauvre type plutôt à plaindre, un malade, un désaxé qui ne vous attirera que des ennuis ?

– Où pouvons-nous joindre ceux qui sont chargés de son cas ?

– Eh bien, il n'a pas été transféré et se trouve toujours sous la responsabilité du département des Mœurs. »

Les pensées du sous-chef vont de soi, une fois de plus : la

Garde des frontières raffolerait d'un gibier de ce style, un sous-développé torturable à merci. Mais les Mœurs, pour emmerder les collègues, freinent à mort. Ce n'est pas nous, aux Formulaire, qui allons nous mêler de ce conflit... Vive-ment la retraite!

«Puisque vous vous obstinez, essayez le bureau 32-12, ce n'est pas si loin, et peut-être en sauront-ils plus que moi.

Onxh et Ahmad se lèvent mais l'autre, en un clin d'œil, bondit et barre le passage:

«Vous alliez oublier mes honoraires.

– Comment cela, êtes-vous fonctionnaire, oui ou non?

– Pas à cette heure de la journée. L'autre jour déjà j'ai eu vent de cette affaire, on m'a communiqué des éléments du dossier, le montant de quelques droits, que sais-je? Aujourd'hui vous m'extorquez une consultation juridique et cela se paie, messieurs. Cent credos, pour être précis, et encore bénéficiez-vous d'une petite réduction.»

Le Bâbâ bouscule le bonhomme et va droit à la porte, Onxh ne se démonte pas et traduit comme si de rien n'était:

«Saloperie de corrompu! Aux chiottes, connard galonné!»

Le sous-chef ricane et fait des bruits sales avec ses ventouses, il serait désolé d'avoir à recourir aux services d'un appariteur, car ceux-ci sont un peu rustres. Le Bâbâ est pâle de rage; résolu à ne pas se laisser faire une fois de plus, il ouvre la porte d'un coup de pied.

Le Centre de réinsertion est une immense tour dont rien ne permet de deviner la destination. Les systèmes de sécurité sont indécélables mais très efficaces: en cas d'incendie ou d'attaque, le bâtiment aux baies opaques noie ses prisonniers en toute discrétion.

Ahmad et Onxh, escortés de locaux plus sympathiques qu'à l'ordinaire, émergent dans un parloir où zonent des matons. L'ambiance n'est pas très détendue, tous les poulpes sont armés jusqu'aux dents, ventouse sur la détente. Le guide s'efforce de garder un air imperturbable et Ahmad est totalement absent. Les gardes font siffler leurs tentacules et claquer les fers de leurs talons sur le dallage. Pour paraître belliqueux, ils ont pris le bas de leurs pantalons dans leurs bottines, mais rien ne peut cacher la mauvaise graisse acquise en se bourrant de féculents à la cantine. Fesses molles et bedons pendouillards des tueurs.

Yuk, les joues creuses, apparaît derrière une vitre blindée :
« Ah ! Bâbâ, nom de Dieu, je n'ai jamais été aussi content de te voir ! »

La voix brisée d'émotion, il s'interrompt pour émettre un long pet aux harmonies subtiles, et son gardien s'éloigne précipitamment.

« Te voir, ah ! c'est le sel dans la soupe, la moustache dans le baiser... Mais qui est ce mec ?

– Onxh est un ami, qui rend des services inappréciables comme traducteur et guide. Rien n'aurait pu se faire sans lui. »

Onxh fait un pas en avant, salue ironiquement (schlioup), un pas en arrière. Yuk :

« Ces salauds te garderaient dix ans sans te juger ni même te dire ce que tu fais ici.

– Tu ne sais pas ? C'est la meilleure. Tu as eu l'honneur de la presse locale.

– Uniquement locale ? Je suis vexé. Et à quel sujet ?

– Exhibitionnisme.

– Ah, je comprends tout. Figure-toi que j'avais, ce jour-là, la tripe qui se liquéfiait. J'ai baissé culotte là où je me trou-

vais, à découvert, c'était l'erreur, des flics me sont tombés dessus à tentacules raccourcis et je ne me souviens plus de la suite, jusqu'à mon réveil ici.»

L'erreur judiciaire est manifeste.

«Peux-tu faire quelque chose, Bâbâ ?

– Figure-toi que je m'active depuis des mois, mais cette visite est le premier résultat obtenu.

– Les autres vont bien ?

– Ils nous attendent sur Mohcen, en principe. Courage.»

Une sonnerie stridente, insupportable, éclate. Yuk est repoussé à coups de crosse au fond de son box, les visiteurs sont reconduits sans ménagements, ils protestent, les matons glaviotent des plaisanteries, Onxh pour une fois ne traduit pas, le Bâbâ, insulté, pourrait devenir violent, et il serait inopportun qu'il soit embaïllé.

26

Un carrefour souterrain, un véhicule accidenté, une femme au crâne bleu et cabossé qui rebouche, en le bourrant d'ordures tassées du dos de la pelle, un trou dans la chaussée. Près d'elle est assis, sur un chiffon, un enfant aux yeux immenses. Au passage d'Ahmad et d'Onxh, une lueur de compassion brille dans son regard et une poubelle roule au carrefour suivant...

À voix basse :

- Quelle était cette femme, Onxh ?
- Une Arcturienne. Ils sont quelques-uns, venus de leur plein gré, en dépit des affirmations officielles qui les prétendent raflés. Ils appartiennent à une culture extrêmement développée et n'ont certes pas été attirés ici par les hauts salaires ou le rayonnement nadien... Ils n'accomplissent que de basses besognes, et on murmure que, sans jamais les utiliser, ils ont des pouvoirs exceptionnels.
- Je le crois, j'ai senti un tel choc que j'ai cru tomber à la renverse.
- On dit aussi, tu sais tenir ta langue, Bâbâ, que quand l'heure sera venue ils mettront fin à l'empire de Nada dans le feu et dans le sang...
- Oui, j'ai cru entendre le bruissement des ailes de l'archange. Comme le tonnerre. Mais les Nadiens ne se méfient-ils pas ?
- Ils ne sont pas très fins et toujours prêts à nier l'évi-

dence dans ce domaine. Sauf ceux qui, comme moi, ont reçu une éducation soignée.»

Onxh frime, peu lui importe que Nada soit détruite, lui sera loin.

25

Il y a de l'eau dans le gaz au 97°. Ahmad passe le plus clair de son temps en démarches avec Onxh, qui a cessé de simuler la méditation, même avec des horaires allégés. Les confrères expriment leur désaccord : le jeune novice et l'honorable visiteur s'engluent dans les boues de ce vil monde. Chacun doit d'abord régler les problèmes relatifs à son propre moi, et l'observance des prescriptions rituelles y suffit. S'occuper du salut d'autrui, voire de sa mise en liberté, est chose blâmable.

Onxh et Ahmad ne rentrent que pour roupiller, enroulés dans un drap au pied des autels. Il arrive alors à Onxh, qui ne veut peut-être que soulager des douleurs dans le dos, de planer à une dizaine de centimètres au-dessus du sol... On le voit venir, le coquin.

Les dieux de Bételgeuse et de Dnih grimacent de leurs faces multipliées, et les moines font de la surenchère en matière de rites, bêlant des litanies tout au long de la journée et se relevant à des heures indues pour taper sur des cymbales. D'amers reproches sont infligés au Terrien et à son guide, que ne se sanctifient-ils, que ne renoncent-ils aux esprits impurs et fétides accrochés à leurs basques ? Le ton monte et on est prêt à se balancer les vases sacrés à travers les gencives et à se castagner à grands coups d'idoles. Le saint lieu est traversé de mauvaises vibrations, les voisins restent incapables de s'étriper en silence, l'encens pue le rance et de vieilles chaussettes épicient la soupe.

Le Bâbâ et Onxh plient bagage et s'installent dans le dortoir du Galactico.

24

Yuk agite les bras dans son box. Il porte un pyjama décoloré à huit ou dix bras et jambes.

« Ils m'ont collé sur le dos l'uniforme pour étrangers. N'avais-tu pas remarqué l'autre jour ? Le modèle pour Gu a huit manches, je ne cesse de me prendre les pieds dedans. Enfin, si je n'avais que des problèmes vestimentaires ! »

Yuk a le moral, il plaisante, Ahmad vient de lui apprendre que l'instruction progresse et qu'il est question d'une libération anticipée.

« L'ennui est que j'ai une cavale manquée en supplément sur ma note. Nous nous étions cachés dans le linge sale, qui d'habitude est lavé à l'extérieur. Changement de programme, coup fourré. Tout s'est très mal terminé, les deux mecs qui se trouvaient dans le premier panier ont été broyés par la machine, les matons avaient laissé faire et se gondolaient en entendant les hurlements ; nous sommes sortis fissa du tas de pyjamas, sinon tout le monde y passait, t'aurais vu le linge, du sang partout, et l'odeur tiédasse, j'ai dégueulé tripes et boyaux, quelqu'un est tombé, ça sentait la boucherie et la buanderie mélangées, et une chaleur à crever, puis ils se sont mis à nous tabasser... »

Yuk parle vite, sans s'arrêter, et fixe sur les visiteurs un regard inquiet et luisant. Ahmad ne sait que dire de sensé. Il se jure d'accélérer, pour autant que cela soit possible, le cours des choses.

« Allez, c'est en bonne voie.

– En tout cas je n'ai vu personne, pas un semblant d'avocat. Si tu gueules, un grand coup de tentacule, et tu gardes les traces de ventouse pendant des semaines. Et à quarante dans une cellule prévue pour dix, et nourris de charogne, et... »

Sonnerie, crosses.

La situation se dégrade. Ahmad et Onxh se font éjecter plusieurs fois de la taule sans entrevoir celui qui devient précieux. Les chamarrés des bureaux ne comprennent plus de quoi il est question. Le soufi et le novice, qui a jeté son froc par-dessus les moulins, ont renoncé à circuler en surface, et ils traînent dans les souterrains, d'une administration à l'autre, n'apercevant que de rares créatures dans cet enfer vide. Des Nadiens hagards, congédiés par l'État leur maître, errent, mais plus aucune femme au crâne bleu et cabossé ne se manifeste.

Onxh s'aigrit, traduit en dépit du bon sens ou plus du tout, tandis que son compagnon bafouille un sabir rudimentaire, mélange de deux ou trois langues du cru. Il se peut qu'Onxh regrette l'époque où, farci de prières, il ronflait sur les nattes, jour après jour, quand les moines n'étaient pas trop stricts sur l'observance. Mais les temps ont changé, ces cons-là se ruinent la santé en jeûnes et lui est laïque...

Le Bâbâ doute de tout quand il reçoit des nouvelles de Mohcen. Aro a écrit une longue lettre. Beaucoup de gens ont embarqué à bord de la carcasse. Chaque escale a apporté son contingent d'arrivants, surtout des Gu. Quoi d'autre? Les levers et couchers de la planète autour de laquelle tourne Mohcen sont très appréciés pour leur caractère planant.

Leurs amis: Cri est malade, il a refusé de débarquer et râle sur sa paillasse, veillé par un bel Arcturien. Alb le reclus malsain respire à pleins poumons l'air raréfié de Mohcen; il vit des amours romantiques (avec une créature, insinue Aro; le petit devient médisant), et flâne avec l'âme sœur dans des parcs envahis de ronces; ils font l'amour dans des kiosques moisis, ou au sommet de colonnes, ou bien dans l'herbe, parmi les insectes. Alb boirait moins. Grull effectue des réparations ou des mises au point sur le cercueil volant et paraît satisfait de l'avancement des travaux. L'a-t-on d'ailleurs jamais vu mécontent de son œuvre? Mais sa vie privée – ses amours avec Feuille-Morte seraient moribondes – lui apporte moins de joies. «Elle ne fait que de me manger avec sa bouche poilue», aurait-il déclaré à Aro qui, aspiration au chamanisme oblige, s'est improvisé psychotérapeute. Cancanier, rigolard, moins sérieux que jamais, le Sibérien dévoile sans vergogne les petits secrets de son patient... Le sâdhu, en toute banalité, fait retraite dans les bois et Honte-Bue s'initie aux délices du sexe chez les Gu. Gam hante les musées et s'enculture comme un beau diable. Ming et Farîda sont parties en vadrouille avec des Gu, toujours eux. Ainsi, Aro rapporte les derniers ragots, presse son collègue rêveur de rappliquer muni de l'ineestimable Yuk et conclut avec force salamalects.

Ahmad est perplexe. Onxh connaît-il ces Gu? Mal, car ils sont très peu nombreux sur Nada et la population, il faut le dire, n'est pas désireuse de fréquenter des étrangers. Ils sont tenus pour inférieurs et Onxh admet n'avoir lutté contre ce préjugé que de façon tout abstraite, en s'intéressant de loin à leurs coutumes sans prendre la peine de lier connaissance avec eux. Pesanteurs.

Aux Gu les sales boulots, ergothérapie, disent les autres

farceurs. Comment viennent-ils travailler ici? Uniquement sous la contrainte, cela est clair, en contraste avec les desseins mystérieux prêtés aux Arcturiens. Les Gu sont ramassés dans l'espace, coincés par un patrouilleur alors qu'ils sont bourrés de Fluide et changent de couleur vingt-quatre fois par seconde, ou à l'occasion d'une panne... Les Nadiens ne les manquent pas, ils haïssent ces poulpes appartenant à une espèce très voisine de la leur mais dont la vision du monde s'oppose à celle qui a cours sur Nada. D'après Onxh, ils sont pacifiques et leurs principales occupations sont la fornication jusqu'à épuisement, l'édification de sculptures hiéroglyphiques en terre et les plongeurs dans la boue, pour la pitance. Ne se défendent-ils pas contre les agressions? C'est selon. Tous les envahisseurs qui ont tenté leur chance sur leur planète d'origine ont disparu, assimilés, mutants, trucidés, allez savoir. En revanche, dans l'espace, le piteux état de leurs astronefs, leur manque de connaissances et leur inattention rêveuse les rendent très vulnérables. Ces sages hermaphrodites sont mal organisés et distraits. Le Bâbâ se prend à songer. Mais ils ne sont pas encore partis de cette foutue Nada et Ahmad devra patienter un peu avant de rencontrer des Gu épanouis.

Au bout de quelques mois, le mouvement s'accélère. On apprend que la caution de Yuk vient d'être fixée à dix mille credos. En cas de non-paiement, aucun jugement n'est prévu et Yuk restera au trou pour une durée indéterminée, autant dire qu'il y crèvera à cause des mauvais traitements, de la malnutrition et de la maladie. Ahmad le voit parfois, l'état de l'infâme inspire des inquiétudes. Pour qu'il sorte, il faut réunir le montant de la caution, la somme ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval et il semble difficile de la gagner

par des moyens honorables, poker, travail ou petit négoce. L'administration réclame en outre, discrètement mais sans lâcher prise, la livraison d'un millier de doses de Fluide, faute de quoi le prisonnier tardera un peu plus à recouvrer la liberté. Ces messieurs n'ont sans doute fait aucune saisie depuis un moment et désirent se réapprovisionner; ils espèrent, en se réfugiant dans ces paradis illusoires, tromper l'ennui qui leur ronge le foie au fond des ministères.

Ahmad raconte tout cela dans un message qu'il expédie sur Mohcen. Le temps passe, et un beau jour Ming arrive par une ligne régulière, après un long détour. Élégante, elle est suivie d'une malle de cuir et ne se sépare jamais d'un sac à main, qui ne renferme pas forcément un poudrier et des photos de marmots. Elle est si heureuse de revoir Ahmad, elle se pend à son cou (les retrouvailles s'arrosent, si l'on ose dire: ils vont s'enfermer pour soixante-douze heures dans une des plus belles piaules du Galactico, la 72, cinq credos, mais, occupés qu'ils seront par ailleurs, ne profiteront guère du balcon), ils s'étreignent à se broyer, mais lui découvre de la dureté dans l'éclat des yeux étroits de Ming. Elle ne porte pas que de bonnes nouvelles. Tout est arrangé, elle a le fric et le reste, mais non sans casse: un malheur est arrivé à Honte-Bue.

Il avait son idée pour se procurer l'argent et a acheté, pour rien, un bon paquet de faux chèques de voyage qu'il est parti revendre sur Thlagg, un monde paisible. Il connaissait. Facile. Mais il ne revient pas et des informations fournies par la presse sont corroborées par le récit d'un témoin. L'échec est cuisant. Honte-Bue ne peut écouler un seul papier et n'a même pas le temps d'approcher du comptoir d'un changeur. Au milieu du hall, une énorme photo sur un avis de recherche le désigne à tous les passants. Honte-Bue

n'a pas le tempérament paisible de Yuk et il est décidé à ne pas se laisser arrêter. Il arrache un fulgurant de la ceinture d'un des gardes et tire afin de se dégager. Les détonations se multiplient, un incendie éclate et prend rapidement de l'ampleur. Il est blessé, peu importe, il vendra chèrement sa peau. Il court vers l'extérieur, se retourne pour tirailler et croit l'heure venue où tout va se terminer, le fracas des explosions, ces chiens qui le traquent, les cloques qui gonflent sur son corps et aussi les rêves de l'espace, l'amour, les levers de soleil hivernaux... Les entrepôts vomissent une fumée noire, tout s'embrase, des silhouettes en feu sautent des étages et s'écrasent au sol. À n'en pas douter, les responsables de la sécurité vont se faire chanter le grand air de l'acte III. Honte-Bue fonce sur les pistes, échappe par miracle aux tirs qui convergent sur lui et, tandis qu'à l'arrière-plan les lourdes constructions de l'astroport s'effondrent, il constate que la chance ne l'a pas encore lâché : il saute dans un monoplace et décolle en catastrophe, aussitôt pris en chasse.

Ici cessent les certitudes, et la suite n'est pas susceptible d'être vérifiée. Aro, rapporte Ming, a vu clairement en songe Honte-Bue haletant, brûlé, suant à grosses gouttes, calme pourtant, incrédule, penché sur le tableau de bord d'un vaisseau inconnu et voyant sur l'écran se rapprocher ses poursuivants. Aro le Sibérien a rêvé le rêve de Honte-Bue à cet instant :

« Partir oui et vivre, là où existent des planètes qui ne sont qu'océan, là où des archipels penchent des arbres vivants au-dessus de l'eau mouvante, là où l'esprit des flots parle haut dans la vague qui déferle sur le roc et dans les lames du large où des mammifères marins sautent dansent jouent font l'amour et rient. »

Honte-Bue n'a pas réapparu et Ahmad, troublé par tant

de violence autour d'un de ses compagnons de la chambre de propulsion, se tait. Il ne sait pourquoi le verset seize de la sourate trente-trois lui revient en mémoire: «Dis: Fuir ne vous sera pas utile. Si vous fuyez la mort ou le combat, vous ne jouirez de la vie que peu de temps.» Ces paroles ne peuvent s'appliquer à Honte-Bue qui s'est battu bravement: mais la sourate se déroule en Ahmad et le début du verset suivant est pour lui inexorable: «Qui peut vous mettre hors de portée d'Allah?»

Ming poursuit son récit. La Honte disparu, ils se souviennent, en se maudissant de n'avoir pas fait l'économie de l'expédition sur Thlagg, des bijoux soustraits à l'Oligo. On va savoir ce que valent ces pierres. Gam veut s'en charger, il prétend que la négociation sera plus aisée pour lui qui est porteur du passeport de l'homme à l'implant. Ming saute au plafond, Gam n'a aucune expérience dans ce domaine délicat. C'est elle qui s'en chargera; elle brandit une pince, attaque les montures et dépiaute les bagues et le collier. Grull hurle qu'ils sont tous irresponsables, vont aller se fourrer dans la gueule du loup et que l'instinct de mort hausse un peu trop le ton. Ce qui est arrivé à Honte-Bue ne suffit-il pas? Grull se flatte de connaître les diamantaires discrets auxquels il montrera les pierres sans prendre de risques inconsidérés. Il loue un petit engin rutilant, de toute façon ils vont bientôt être définitivement à sec, pas de lésine, et part de fort méchante humeur, en se permettant pour la première fois, tout en serrant les sangles de sa combinaison, des réflexions malveillantes sur le cul pourri de Yuk.

Grull fait du chemin pour aller fourguer les cailloux, en cas d'échec mieux vaut ne pas penser à la suite. Mais non. La plupart des pierres sont fausses mais celles qui proviennent du collier ont une grosse valeur et Grull, après des marchan-

dages frénétiques, les vend au quart de leur prix. La caution versée, il restera de quoi vivre un moment. Il rentre sur Mohcen avec le sourire et des cadeaux, Ming s'occupe de la suite, elle ira sur Nada porter l'argent et le Fluide, ce dernier provenant d'un stock éventé, de la bouillie pour les chats...

Émotion. La justice de Nada étale un faste solennel, perruques poudrées et plumes dans le cul. Les credos sont allongés sur le devant de la scène et le Fluide change de poche en coulisses. Yuk sort, squelettique et hébété, il était temps. Partir. Onxh attend son visa de sortie, et les Terriens s'exaspèrent, mais ce contretemps est de courte durée.

Sous terre, d'un taxi, une des dernières images de Nada : des enfants-poulpes, tenant leurs parents d'un tentacule menu, sucent des boissons colorées en pressant de leurs ventouses un sac en plastique.

Un vol amène les Terriens dans le système de Mohcen et la carcasse vient les chercher au terminus d'une ligne peu fréquentée. Les effectifs – Aro en cale, Gam en salle – sont réduits et ils repartent tout doucement.

Magnifique arrivée. L'énorme planète autour de laquelle gravite Mohcen est une masse de gaz aux couleurs douces et changeantes, et Yuk est porté en triomphe par des Gu au courant de tout qui lui crient « À poil, à poil ! ».

23

Le séjour sur Mohcen ne peut se raconter. Joie sans fin, douceur, passions et oubli de Nada. Des rivières serpentent dans des parcs qui retournent à la forêt, de hautes murailles de terre s'ornent de motifs Gu d'une complexité infinie que la prochaine pluie fera fondre, des steppes s'étendent, des montagnes se dressent.

Cette petite lune est désertée, nul pouvoir n'y pose sa griffe et nul loisir organisé n'y bavote.

Les Terriens campent dans les ruines d'un palais; ils vivent de peu, piochent les jardins des heures durant à la recherche de tubercules comestibles et font la pause à l'ombre, sur des bancs de marbre. Ils sont loqueteux et amaigris. Yuk reprend du poil de la bête et le souvenir de son séjour dans les géôles de Nada s'efface lentement. Ming, Farîda et Feuille-Morte sont épanouies et calmes, Gam gai, Grull pensif; Alb et Cri, semblables à eux-mêmes, sont peu touchés par le charme de Mohcen; le sâdhu silencieux est lumineux, Ahmad austère; Aro part au fond des bois à son tour.

La nuit la fête rugit sur les terrasses, les musiques se mêlent et plus d'un Terrien, possédé d'une ivresse exotique, les yeux exorbités contemplant des dômes et des minarets intérieurs, bascule en arrière.

L'aube est joyeuse et voit un musicien improviser. Sa silhouette se précise au fur et à mesure que le jour se lève; l'instrument est fait d'un bois précieux et parfumé; la

musique, tels les remous d'un torrent, est toujours semblable à elle-même et toujours différente. Sur leur branche, de petits oiseaux chantent comme de vrais barjos, à fond, en un chœur paisible et frénétique. L'air est doux, les terrasses sont jonchées de corps. Des Terriens et des Gu à l'allure de pieuvres glauques dorment enlacés, épuisés de plaisir. Une scène est révélatrice : Feuille-Morte, les membres déjetés, ses cheveux blonds collés de poussière, a tiré à elle, pour se préserver de la fraîcheur, un drap souillé de vin ; une coupe de jade a roulé de ses doigts. Grull gît non loin, les vêtements déchirés, le bras tendu, la paume ouverte, une expression douloureuse sur le visage. Il a résolu des problèmes capitaux, n'en doutons pas, puisque le voilà qui tourne en rond, immobile, répétant sans se lasser les mêmes erreurs...

Une brise légère se lève avec le jour. Gam est debout, les yeux clos, accoudé à un pan de mur. Sa tunique gris perle est froissée et trouée, il a les cheveux hérissés, et son poignet alourdi de bracelets pend sans vie. Gam se laisse aller à sa rêverie, les vents et les landes de Dianette, sa fuite miraculeuse, la nuit interminable de l'espace, l'apprentissage d'une langue inconnue... Tout ce qui lui sert de destin, la soif de connaître, les lectures, les conversations sans fin dans l'obscurité alors que l'étape suivante est à des mois de là, au-delà des champs de météorites et des ceintures de radiations... Gam aurait-il déjà envie de repartir, serait-il déjà pris par la nuit, la perpétuelle recherche d'un ailleurs, le douloureux non-sens ?

Il ouvre les yeux et voit Ahmad Bâbâ hors de l'enceinte du palais, prosterné, frappant le sol du front en se tournant vers un Orient de convention. Gam tourne la tête, il fait jour maintenant. Dans une cour, un feu rougeoie encore, et un chat précautionneux explore un tas de détritrus. Le musicien

cesse de jouer et se lève ; il escalade un mur en mauvais état et une pierre roule sous ses pieds, rebondissant sur le sol avec fracas.

Après une période de flottement, Onxh le décapode défroqué rentre dans la vie active. Ses brèves lévitations l'ont convaincu qu'il pouvait tenter sa chance comme propulseur, et il se livre à un entraînement intensif.

Le *Dilatation-du-Vide* complète son équipage cosmopolite. Il est posé dans une étendue désertique et des êtres de toutes origines vivent sous la tente à proximité : des femmes et enfants au crâne bleu et cabossé, des fuyards nadiens, des Gu, des néo-Terriens. Quant aux types au crâne en pain de sucre qui font passer le permis à Onxh, ils sont aussi arcturiens, simples techniciens, à les croire. Onxh réussit haut la main les tests de vol, ce qui prouve que ses années de « méditation » au 97^e n'ont pas été stériles ; les dieux grimaciers de Bételgeuse ne lui ont pas joué de tour de cochon in extremis et il fonctionne convenablement.

Il a fière allure, l'ex-moinillon, cramponné dans son sommeil à un vieux fauteuil qui fait des loopings dans le ciel de Mohcen, tandis qu'au sol des créatures couvertes d'écaillés, le sourire édenté, le crâne rituellement déformé en forme d'obus, enfouis dans des manteaux de laine, prennent des notes en ne disant que « hugh ». C'est par un bel après-midi qu'Onxh joue les libellules, des Gu batifolent dans l'herbe jaunie et s'arrosent de grands seaux d'eau. L'été de Mohcen tire à sa fin.

Le *Dilatation-du-Vide* est un astronef de grande taille, à l'architecture audacieuse, conçu pour naviguer durant des éternités. Ceux qu'il va emmener sont fiers et silencieux, déjà absents alors qu'ils se promènent à pas lents dans les

allées envahies des parcs. Les Arcturiennes sont inaccessibles, les Arcturiens jouent les beaux ténébreux et même les Gu ont un semblant de sérieux. Personne ne poserait de questions à propos de l'étape précédente et la destination est tenue secrète. Pourchassés par les fantasmes, à la poursuite de mirages ou plus simplement murés dans leurs songes, les gens du *Dilatation*? Qui sait? Ils laissent entendre qu'ils se dirigent vers d'autres galaxies... Mais ceux-là ne sont ni des apôtres, ni des mercantis, ni des soudards, contrairement à l'idée répandue qui assigne à ces trois estimables corporations un rôle capital dans la découverte de mondes nouveaux.

Les Terriens ne peuvent se retenir de comparer leur propre tas de tôle et l'astronef dont la splendeur les fascine. Grull le bricoleur fou se joint aux promenades des mystérieux étrangers.

Elle est loin derrière, la vieille Terre, et Grull n'est plus si sûr d'en retrouver un jour le chemin. Il marche entre un Arcturien et un Gu, parmi une bande d'enfants à la peau bleue qui jouent, sautent et crient; la planète gazeuse est visible et déchaîne ses effets spéciaux, et soudain au détour d'une allée ombreuse l'odeur de la terre humide le bouleverse, il regarde le visage de ses compagnons et a la certitude d'avoir déjà vécu cet instant. Les étrangers sont affables et leur conversation est attachante. Grull a par moments une envie folle de partir avec eux mais quoi, tout quitter, ne plus jamais sentir la fermeté d'une terre sous ses pieds, ni la caresse d'un soleil? Les grands arbres lui font signe de rester et un petit oiseau, œil et ventre rond, sautille.

22

Alb est en tenue de ville, il frissonne et sautille en pompes pointues sur les cailloux coupants; Farida et Ming, confort avant tout, portent d'épaisses combinaisons ouatées et le Bâbâ s'est enveloppé dans une grande couverture. Le vent souffle.

Montagne désertique aux couleurs changeantes, derrière laquelle se profilent des sommets enneigés. Rochers aigus, large rivière au cours tumultueux, charriant de la terre, et maintenant rien n'existe hors du contraste entre l'eau boueuse et la crête blanche des vagues, entre l'agitation des flots et le calme intérieur.

Ahmad fait un campement respectueux de la nature. Il allume un feu de brindilles sur trois pierres, sort de sa besace de la pâte et pétrit des galettes. Il jette la première sur une plaque de fer et la tend, brûlante, aux deux filles qui se la partagent debout près du feu et s'éloignent par un étroit chemin. Le son de leurs paroles ne parvient pas jusqu'à nous.

Le froid se fait plus vif et Alb grelotte. Bien qu'il soit encore tôt, le soleil a disparu derrière la montagne. La boule gazeuse est invisible.

Les deux types mangent quelques galettes calcinées à l'extérieur et pas trop cuites, gluantes, à l'intérieur; ils les frottent d'oignons, les trempent dans un fond de fèves épicées, et Alb engloutit alors que l'autre mâche longuement. Pas de

choix déchirant, ni fromage ni dessert, juste un peu de lait caillé dans un gobelet de fer-blanc.

Ils parlent alors, ceux qui jamais n'agissent, ils sont assis sur la rive, blottis sous la même couverture, par ce limpide après-midi qui se termine.

La vue d'un paysage aussi merveilleux ne leur inspire que peu d'émotions. Alb, le reclus des biblis d'astronef, ne ressent pas vivement les beautés de la nature et des éléments. Il confie au Bâbâ qu'il partirait sans regret pour toujours, dans un de ces immenses « transtemporels », qui, tel le *Dilatation-du-Vide*, voyagent sans escale au cours des siècles.

Le Bâbâ accomplit sa première grande virée dans l'espace. Il aime et sent qu'il n'aura pas envie de revenir sur la Terre de sitôt, mais le point de vue d'Alb provoque en lui un certain malaise. Quoi, renoncer à tous ces mondes ? Mais à lui aussi le concept de nature est étranger :

« Ces astres nous sont donnés en dépôt par Allah al-Rezzâq, Celui qui pourvoit. Les polythéistes diraient par exemple la déesse nourricière, ou mieux Celle qui est pleine de nourriture.

– Ouais, Annapurna... », fait Alb, blasé.

Le Bâbâ fait disparaître les traces du camp et ils boivent dans le creux de leurs mains. L'eau du fleuve est jaune, de minuscules cailloux crissent contre leurs dents. Venus à quatre au bord de l'eau, ils repartent chacun de son côté.

21

« Louange à Toi l'Aqueux le pacifique le froid le visqueux
» Toi le Chthonien que l'hiver cache sous les mottes
» Toi l'Aérien pénétré par le fluide vital à travers les pores
de ta divine peau
» Toi l'Igné dont les yeux de sagesse charrient l'or de mille
fleuves
» Nous t'adorons anguille dragon ptérodactyle ou sala-
mandre
» Ride sur l'eau séisme cyclone ou dépôt de kérosène
saboté. »

Alb est ravi d'avoir découvert les Litanies du Crapaud au détour d'un grimoire, il enfourche ce dada et pique des deux. La feuille passe de main en main.

Rien ne retient ensemble ces Terriens, mais, c'est plus fort qu'eux, ils ne peuvent se séparer. Pour l'heure ils sont écroulés dans l'herbe, à l'ombre d'une haute voûte ruinée et bavardent, les glandeurs. L'illusion d'un paradis est assez convaincante pour ceux qui savent limiter leurs besoins : des tubercules, du thé fadasse dix fois rebouilli et de temps à autre un œuf déniché suffisent à l'ordinaire.

Selon Alb, l'intérêt du texte est de situer le crapaud à un point nodal de contact entre les éléments, ce qui éclaire le culte dont ce sympathique batracien est l'objet sur de nombreuses planètes.

Grull s'en fout royalement et le fait savoir sans excessives

précautions oratoires. Farîda, Ming et Feuille-Morte se foutent sans tendresse des mecs :

« Qu'est-ce que c'est que ces curaiïeries. Toujours à aller chercher des trucs malsains. Quels animaux dégoûtants ! »

Yuk fait un éloge enthousiaste des crapauds, insistant surtout sur les pustules qui les boursofflent et sur les positions amusantes qu'ils adoptent parfois en coïtant :

« Le missionnaire, je ne vous dis que ça ! »

Gam est silencieux et Cri, qui prend toujours tout trop au sérieux, chantonne les Litanies, l'œil dans le vague. Dès qu'il a terminé, Ahmad lui éclate de rire au nez :

« C'est un comble ! Tu adores les animaux, maintenant ? »

Cri, confus, ne sait que répliquer, et le Bâbâ ajoute :

« Il n'y a de divinité que Lui. »

Voilà le Bâbâ de nouveau bon musulman. Il s'est mis en règle avec sa conscience en décidant que le temple polythéiste du 97^e, où il a longtemps séjourné, n'était qu'une mosquée d'un type certes un peu particulier... Le Bâbâ a-t-il arraché les racines des plantes impies qui poussaient en lui ou s'est-il contenté d'émonder à la va-vite ? Est-il conscient de la germination d'autres graines semées par Chaïtan le susurrant ? ; *Cuidado, hombre!* L'exemple suivant est révélateur de l'évolution complexe d'Ahmad. Au 97^e, il a assisté aux sacrifices faits à la divinité à tête de sanglier, celle qui fouille l'abîme du groin pour en retirer une Terre qu'un démon y a précipitée. Depuis, il ne regarde plus du même œil méprisant le cochon noir qui s'active sur un tas d'ordures (ceux-ci ne font pas défaut sur Mohcen). Le culte de la fécondité a précédé celui de l'action rédemptrice et l'aspect féminin de ce grand dieu, officiellement subordonné, est antérieur à l'autre. Chez la déesse à tête de sanglier sculptée dans la pierre noire, il a admiré la taille fine, les hanches pleines, les seins généreux et fermes...

Ahmad ne change pas en apparence, et il ne consommerait de porc pour rien au monde. Mais s'abstient-il, comme prescrit, d'une chair ignoble, ou ne veut-il nuire à l'animal en aucune façon? Il ne déballe pas ses raisons et c'est avec une certaine réserve dépourvue d'animosité qu'il raille les zoolâtres.

Des Gu, les tentacules étalés, leurs corps translucides et gélatineux ayant adopté la couleur de l'herbe, du sol ou des branches, assistent à la séance. Détendus, rieurs, ils examinent avec attention une fleurette, un insecte.

L'un d'eux, Rhaa, quelque peu crapaudin lui-même par les pustules et l'œil protubérant, souligne que rien ne passionne plus un athée comme lui que les questions religieuses. Grull s'ennuie à mourir, il est excédé par le fatras de symboles dont certains de ses compagnons s'encombrent, et ces préoccupations lui paraissent une simple perte de temps. Grull ne regarde pas suffisamment le sol et veut ignorer que nul n'est à l'abri d'une glissade due à une peau de banane spirituelle ou autre. En outre, le rationnement du pinard (il s'y était mis, mine de rien) provoque en ce moment chez lui une mauvaise humeur latente qu'il se permet de ne réprimer qu'avec nonchalance. Un peu de tenue!

Chacun aime la vie à sa façon : les uns partent se promener seuls, en couple ou en trio, et les bavards parlent sans fin des dieux et de l'éternité.

Les hivers sont cléments et les étés, paisibles. La vie passe à toute allure. Rester, rester encore, toujours?... La Honte est donné pour mort, on n'espère plus son retour et il faut bien un jour repartir, n'est-ce pas, sans trop savoir pourquoi. Un mythique « appel de l'espace » se fait-il entendre? Les paradis ne sont-ils qu'un leurre? Mais Mohcen est réel au-delà du réel, et les trompettes enrôlées appelant à des ailleurs magnifiés n'y retentissent pas.

Les Terriens ont vieilli de plusieurs années (l'équivalent de trois, de quatre ou de plus d'années terriennes ? Comment le savoir ? Ils ergotent à ce sujet) lorsque la carcasse, usée par l'inaction, s'envole de Mohcen la radieuse.

20

Beautés de l'Univers, musiques intérieures, poussière d'étoiles à naître. Sans angoisse mais sans joie, repris par la torpeur de l'espace, les Terriens avachis somnolent, expédient avec ennui les tâches courantes et consacrent de nouveau trop de temps à réparer des tuyauteries et des circuits d'huile. Ils guettent avec langueur l'événement inouï qui raviverait leur intérêt un peu émoussé pour le cosmique. À défaut d'apocalypse, ils se contenteraient d'une vieille supernova des familles. Mais l'explosion d'un astre mort secoue autrement qu'un pet sulfureux, et même un engin tirant réellement bien est de peu de secours en pareil cas ; nos blasés qui réclament des émotions fortes en abusant pour l'heure de pantagruélion l'ignorent certainement. Ils envisagent plaisamment la disparition de leur précieuse existence individuelle et leur contribution, en toute modestie, par l'apport des atomes composant leur corps périssable (putrescible et/ou susceptible de résurrection ? Développez), à la naissance d'une splendide nébuleuse que d'hypothétiques astronomes étudieraient du haut d'observatoires en porcelaine, tourmentant une barbiche clairsemée d'une main que la sénescence brunirait de taches...

Perspective affriolante. Mais tout est calme. Mohcen est loin derrière et nul ne se soucie de l'avenir. Volez, carcasse !

Pièce vide. Les cadrans clignent familièrement dans la pénombre et la coupole ne laisse pas perdre une miette d'un

véritable festin visuel. Manquent les convives. Un lambeau de carte traîne sur un écran. Après Mohcen, personne ne se soucie d'une quelconque destination et seule la vigilance, toute relative, de Yuk et de Farida a pu faire accepter l'idée d'un itinéraire qui, s'il ne conduit à Dnih qu'après mille étapes, empêche du moins de se perdre.

Rhaa le Gu dédaigne l'automatisme et pilote ramassé sur lui-même, les tentacules entortillés en tous sens, effroyablement concentré. De ses six yeux émane une infinie sagesse, et il se prend un fin pied. Rhaa, nu, gélatineux, vert et puant le foutre comme un dortoir de collégiens, est assez représentatif des dignes Gu qui ont embarqué au départ de Mohcen. Deux de ses congénères ont élu domicile à la chambre de propulsion et épaulent les trois dormeurs.

Gam tient compagnie à Rhaa. Étendu sur une couette, il rêve : Univers entrevu, milliers d'étoiles que nomment les cartes, lumière d'astres éteints depuis des éternités, infini reconnu et parcouru dans une navigation où aucun sillage visible ne se laisse contempler. Pas d'attendrissement !

Le silence est parfois troublé par un bruit de ferraille heurtée à intervalles réguliers. Dong ! De modernes oubliettes abritent-elles des captifs ligotés aux radiateurs ? La réalité est moins romantique, ce n'est sans doute qu'un chauffe-eau qu'on dépèce ou une chaudière qu'on rapièce. Plus près de Gam, indistinctes et se découpant néanmoins avec netteté, des voix alternent avec douceur ; longues pauses, et puis le murmure reprend, dialogue amoureux dans cette nuit où ne viendra pas l'aube chienne hantée de balayeuses.

Gam est barbouillé, il a complètement perdu la notion du temps, dort quand il a sommeil, mange quand il a faim et se lave quand l'eau consent à circuler dans les canalisations. La

nuit perpétuelle de l'espace ne réussit pas à tout le monde : les belles de nuit Névrose et Psychose lancent des « Tu montes, beau blond ? » à des astronautes dont la calvitie est mal dissimulée par un entonnoir ; l'éclat rouge de leur regard pare les vamps de mille séductions et leur négoce est florissant...

Pour quelqu'un qui se trouve soudain confronté à ces tentations, Gam s'en sort bien et n'a pas encore perdu la boule. La liberté entre quatre tôles lui paraît préférable à une captivité fouettée d'embruns, et la nostalgie de sa planète natale ne le prend pas souvent.

Il a quitté la cabine qu'il occupe en ce moment, il s'est lassé de son hublot et vient, comme on irait à l'opéra, se faire de la coupole... Il est immobile, sur le dos, un peu triste sans raison.

Rhaa et lui n'éprouvent pas le besoin de parler, ça va bien, tout est merveilleusement beau, la vieille carcasse d'astronef répond encore bien et fonce. Peut-être est-on d'accord sur l'essentiel. À quoi bon alors se raconter du « n'importe quoi », du « projet commun » ou de l' « histoire personnelle » ? Les deux zouaves, et c'est tant mieux pour eux, ne sont pas en stage de communication.

Des voix se rapprochent.

« N'as-tu pas un petit creux ? »

– Que bouffer ?

– Pénurie de nouilles. Nos réserves se limitent à des croquettes Galax.

– Ces saletés de croquettes nous feront crever. Je ne leur reconnais pas d'autres vertus que laxatives...

– Que veux-tu, ce n'est que de la merde recyclée sans fin ; crois-tu qu'on avait de quoi se payer un stock de boîtes Gastrix ? »

Farida, Yuk émergent par la trappe :

« Elles ne sont pas meilleures que du Galax à tartiner et on paie la pub : “Amis néo-terriens ! Enfin une alimentation saine, complète, scientifiquement étudiée afin de répondre aux besoins de l’organisme de primates évolués au cours de longues croisières.” »

Rhaa se renseigne :

« Lequel d’entre vous a essayé de cultiver du soja ?

– Grull. Avant de quitter Mohcen, il a rempli une cabine de terre et semé une variété tout à fait valable. Cela a lamentablement échoué, bien sûr.

– Sacré Grull ! N’y met-il pas un brin de complaisance ?

– Il n’en reste pas moins qu’aucune graine n’a germé. »

Farîda a un geste de lassitude et Yuk en rajoute :

« Et ces vieilles poules que nous voulions engraisser... La dernière vient de crever. On se la fait bouillir ?

– Sans façon.

– Nous sommes donc condamnés aux croquettes Galax. »

Au prix d’un effort intense, Gam se soulève sur sa couche :

« J’ai vu quelque part un carton de Soup’ Écaille ; le goût n’en est pas si infect, ça vaut bien le Rapid’ Reptile.

– Ces griffes, ces lambeaux de peau écailleuse, houk. »

Rhaa oriente la conversation sur une autre voie. Il s’exprime avec aisance, quoique avec un accent prononcé, dans la langue des Terriens, qui l’amuse fort et qu’il a assimilée très rapidement :

« J’allais oublier de vous dire que j’ai reçu un message. L’équipage d’un petit cargo qui doit bientôt nous croiser proposait une visite de courtoisie et j’ai accepté, bien sûr. »

Grull, survenu, est sombre :

« Ces gens ont de bons détecteurs. Nous autres n’avons rien vu.

– Depuis combien de mois n’as-tu pas regardé un cadran ? »

Yuk et Grull, chœur de mauvaise foi :

« Là n'est pas la question. Il est inquiétant de se faire repérer sans même s'en apercevoir.

– Croyez-vous que ce soit la première fois, bande de glands ? Votre naïveté est incurable. »

Rhaa agite un de ses tentacules avec nonchalance :

« Laissez, chère Farida, cela fait partie de leur charme.

– Vous, pas de provocation. Et toi, Grull, refrène si possible tes tendances paranoïaques. Vous avez eu tout à fait raison d'accepter, Rhaa. Se conduire autrement serait insupportablement grossier et stupide.

– N'est-ce pas ? Nous avons si peu d'occasions de voir du monde. Attendez, j'ai noté quelque part la date et le lieu du rendez-vous. Gam, s'il te plaît, voudrais-tu me relayer un instant ?

Gam bâille et s'étire. Les Terriens sont mous comme des chiques longuement mâchées, expression qui, à en croire certains, est vulgaire et dépourvue de sens ; on sera mou comme une chiffé...

Rhaa n'a cure de ces vains pinaillages et voltige pesamment à travers la pièce. L'aspect masculin du poulpe hermaphrodite prédomine sans doute, puisqu'il bande comme un chevreuil et effectue une sorte de ballet nuptial autour de ses camarades. La suite se devine sans peine.

19

Le cargo qui s'approche de la carcasse est retapé de frais et rondouillard. Les deux nef s'arrêtent en panne, et arrive un scaphandrier.

La créature est joviale, serre les cuillers à la ronde et s'affale pour s'extraire de son harnachement. Le sapiens, car c'en est un, porte des vêtements épais et une belle barbe fourchue teinte en bleu se déroule jusqu'à sa ceinture. Le teint blafard est celui d'un homme de l'espace, né dans une soute à dix années-lumière de toute planète habitable et pour qui la chaleur d'un soleil est chose foncièrement étrangère, sinon hostile.

«Tiens donc, des Gu, des néo-Terriens, salut tout le monde, content de vous rencontrer. Que foutez-vous dans ce coin perdu?»

Relâche pour les dormeurs, ils ont ouvert un œil et sont sortis de leur repaire. Ahmad n'a pas terminé un cérémonieux salaam que l'autre déjà poursuit :

«Puis-je m'introduire? Émile NG, négociant, de passage dans la région. Je n'ai pas vu âme qui vive depuis un sacré moment et je me morfondais; alors quand votre astronef est apparu sur mes écrans je me suis dit Émile tu vas leur faire une petite visite.

– Excellente idée.»

Les Terriens ont un sourire imperceptiblement contraint, les Gu sont écroulés de rire, ces humanos entre eux sont vraiment impayables. Gam se penche vers Yuk :

« Quel est le sens de “Je me morfondais” ?

– Je m'emmerdais comme un rat mort.

– Ah ! je comprends.

– Quelle chaleur ! Vous permettez que je me mette à l'aise ? »

Émile se dépoile en soufflant comme un phoque et ne garde qu'un caleçon long bien cracra.

« Vous avez du pot d'être bien chauffés ; chez moi je caille sec, le chauffage est pourri et aucune réparation n'y fait. L'autre jour, je remplace un joint foutu par un autre encore plus bouffé, tout ça pour baiser le filetage en remontant, la joie. Ici, au moins, n'est-ce pas, il fait bon. Vous me faites visiter ? Pas mal du tout, la façon dont vous avez arrangé votre lieu. Remarquez, moi j'aurais pas fait pareil. Là, ça se voit. »

Émile NG, assis au centre d'un cercle, reprend des petits gâteaux :

« Pas dégueu, quoique je les préférerais peut-être au chocolat. Sont-ils faits maison, mesdemoiselles ? »

Ming hausse les épaules sans dire un mot, Feuille-Morte et Farîda lui rient au nez, où se croit-il ?

Yuk est à côté de NG, il a un sourire niais de maître de maison mais l'autre l'agace (« Votre lieu... » Va donc, eh, peau d'hareng). Pour se donner une contenance, Yuk explore ses narines, non sans résultat. NG ne se formalise pas, demande si la pêche est bonne et lève la tête :

« Ah ! les grands espaces ! Votre idée de dôme transparent n'est pas mauvaise, pas très originale si l'on veut, mais à quoi sert de vouloir se singulariser à tout prix ? »

Le visiteur, tout en marchant, fourrage dans sa barbe bleue et y découvre de menues vermines qu'il examine avant de les croquer, fort satisfait. Gam, de corvée de guide, garde

la mine compassée et feint de ne pas entendre les réflexions que ses compagnons émettent au sujet de NG.

« À votre gauche, la bibliothèque, actuellement en réfection. »

Gam ménage la susceptibilité malade d'Alb et de Cri qui, enfermés, supportent avec difficulté la venue de leurs compagnons dans leur gourbi culturel. Encore une période de flottement, une de plus.

On descend des échelles.

« En bas, à gauche, les citernes, le recyclage ; par là, chauffage, gravité, aération, etc. »

On descend toujours.

« Au bout du couloir, la salle des rêveurs-propulseurs. “Ne pas déranger”. »

Rien n'échappe à Émile, auquel la chaleur, l'obscurité et l'étroitesse du couloir arrachent des considérations amusées. Ils remontent.

« Et voici quelques cabines ; comme vous le constatez, la place ne manque pas ; du dortoir, de l'individuel, du couple, il y en a pour tous les goûts ; par exemple... »

Gam pousse au hasard une porte qui grince et il recule brusquement. La pièce est nue et exiguë, une veilleuse n'éclaire rien, le hublot est fermé. Un cri d'angoisse et une odeur pestilentielle s'échappent en même temps du réduit. Grull, debout, porte pour unique vêtement un pagne et une chaussure. Il tient par les pattes une charogne de poule à demi décomposée. La chaleur est étouffante et la puanteur donne la nausée. Émile NG a un mouvement de curiosité et va pour s'avancer. Gam l'écarte doucement :

« Grull, qu'arrive-t-il ?

– Mort, mort, angoisse de mort qui m'entreint et me broie. Vaisseau chargé de fous qu'une course aveugle mène à la

destruction. (Il frappe les tôles de son pied chaussé.) Tout se dérobe sous nous et rien n'a plus ni sens ni saveur. La joie est éteinte et des brumes méphitiques m'empoisonnent le cœur. Tout meurt, jusqu'à cet innocent volatile ravi trop tôt à notre affection. »

Il brandit la poule au fumet effroyable et tous se regardent. NG ne se démonte pas :

« Ce monsieur a raison. On ne peut que déplorer le trépas de cet estimable gallinacé riche en protides, n'est-ce pas ? Mais permettez.

Il veut approcher, on le bloque.

« Viens Grull, ne reste pas là. »

Mais Grull se dégage et recule en clopinant. Son visage est tout en ombres sous l'ampoule, la sueur coule.

« La mort, ce n'est que cela, voyez. Admirez le vol du bel oiseau. L'esprit s'arrache à la matière, hein ? »

Il lance la poule crevée contre une paroi où elle s'écrase avec un bruit mou, et il reprend :

« Rappelez-vous cet endroit à Nueva Siddhapura. Excuse-moi Gam, tu n'étais pas encore avec nous à ce moment-là, ni toi Rhaa, ni vous noble sire, que je salue. »

NG, Grand Siècle, plie le mollet, qu'il a bien pris.

« Quel endroit, le zoo ?

– Non, pas cet horrible lieu de souffrance et de déchéance. Je pensais à cette sorte de café-concert, à l'angle de l'avenue des Chancre et de la 27^e Rue. J'en ai oublié le nom, mais je revois la salle comme si c'était hier. Te souviens-tu, Ming ? »

Ming est dans le corridor, elle acquiesce comme pour elle-même. Grull ne sait plus à qui il s'adresse ni qui il est lui-même :

« Un décor de stucs pisseux, sur l'estrade un orchestre de types en complets-vestons voyants, un piano, une flûte,

un violon, des mélodies monotones et obsédantes. Ah! ce violon... Et la salle, foutre-dieu! Des ivrognes, les coudes trempant dans le vin renversé, balbutiaient ou braillaient. Des couples prêts à rouler à terre dansaient. Surtout, on était pris à la gorge, dès l'entrée, par ce mélange de musique et de fumée épaisse, celle des brochettes qui rôtissaient. L'odeur puissante m'attirait irrésistiblement et je me suis approché. Le bois n'était plus que braise sur laquelle sifflait la graisse, et j'ai frémi en voyant ces chairs torturées, empalées sur le fer, cuites à petit feu. Que de souffrances! Et j'ai tremblé en songeant aux dents cariées qui allaient les broyer, et aux papilles qui allaient apporter la jouissance à des êtres voués à la destruction et au néant. Cette nuit-là je me suis ignoblement saoulé.»

Grull n'avait retrouvé son calme que pour peu de temps et, ami des bêtes, il hurle :

« Expiation! Pour les poulets martyrs des camps, les veaux mort-nés, les poissons agonisant dans un silence d'épouvante, les corbeaux fusillés, les loups mitraillés, les renards gazés, expiation! Que disparaisse la répugnante vermine qui a nom Homo sapiens. Coléoptères bruissants, peuplez dix mille planètes. Que je meure à l'instant et que je sois (la voix se brise, amère, et la fin de la phrase n'est plus qu'un soupir) réincarné en porc.»

Seul Gam entend ces derniers mots et il avance droit sur Grull :

« Viens à présent.

– Je... je ne peux pas marcher.

– Enlève cette chaussure, voyons, ou mets l'autre.

– Non, il est trop tard.»

Gam le prend par le bras et l'entraîne. Tous, y compris NG, sont silencieux; Ming fait une drôle de tête et un des

Gu demande à mi-voix :

« Que s'est-il tapé, votre copain ? du Fluide ? Cela ne lui réussit pas.

– L'inquiétant est qu'il n'a rien pris ; aux dernières nouvelles, il désirait rester seul quelque temps, rien de plus légitime ; mais peut-être aurions-nous dû...

– Où se trouve la limite entre la non-intervention et la non-assistance, voilà le problème », remarque Ahmad.

La voix de Ming tremble de colère :

« Ce n'est pas le moment de jouer les sages de fête foraine, toi ! »

Yuk névite pas la gaffe :

« Voyons Ming, ce n'est pas parce qu'avec Grull tu... »

Il est interrompu par une gifle. Quelques pas en avant d'eux, Grull boitille en se tenant à l'épaule de Gam. Il murmure à son oreille et part brusquement en courant. On le revoit au bout d'un instant, il a dans les mains une poignée de terre qu'il façonne en forme d'oiseau et sur laquelle il souffle. Puis, l'air déçu, il laisse la poussière couler entre ses doigts.

Émile, un peu plus loin, entreprend Farîda et Yuk :

« Figurez-vous que NG est un diminutif, je me nomme en réalité Nouille-Grasse.

– En voilà un dégueulasse, il pourrait se laver. »

Émile, en les traitant de tous les noms, rit encore plus fort qu'eux.

Grull récupère. Il est couché sous la coupole, un verre d'eau glacée à portée de la main. Yuk a résisté à l'envie de lui administrer un calmant. Il est excédé par le comportement de Grull, dans lequel il discerne mal ce qui est trouble passager mais réel de ce qui n'est destiné qu'à attirer l'attention.

NG fait son entrée, très à l'aise, il serait mains dans les poches s'il n'était en calbute.

«Alors, le grand flippé, ça va mieux? Nous connaissons tous ça, n'est-ce pas? Qui n'a pas piqué sa crise dans l'espace?»

Grull a une réaction agressive et se fait remettre en place, non par Émile, qui est aussi courtois dans ses manières que grossier dans son langage, mais par ses camarades, qui en ont assez de tout ce cinéma.

«Je vais rentrer. Merci de votre bon accueil, mon prince. Merde, où sont mes loques? Qui a envie de venir faire un tour chez moi?»

Nombreuses voix.

«Avez-vous des vêtements chauds et des scaphandres en bon état?

– On peut trouver.»

Avant l'excursion, l'ambiance sous la coupole est bonne. Rhaa semble vouloir remonter le moral de Grull à sa manière. Ses six yeux luisent avec concupiscence, impossible d'affirmer avec certitude lequel des deux principes, mâle ou femelle, prédomine chez lui à cette minute. Il laisse traîner quelques ventouses dans la culotte du gisant. Debout les morts! Yuk, casque en tête, écoute de la musique et swingue tout seul. Il tient d'une main un litron de pinard violet et de l'autre un sachet de croquettes Galax qu'il se lance une à une au fond de la goule. Assis en tailleur, Ahmad et Aro boivent respectivement du thé et des canons tout en devisant :

«C'est drôle, tu sais, Bâbâ, mais je m'ennuie mortellement de Honte-Bue. J'espère qu'il s'en est sorti.

– Il me manque beaucoup; son côté homme d'action, peut-être.

– Le meilleur d'entre nous, le plus décidé. Et je le connaissais si peu, en fait...

- Crois-tu qu'on puisse bien connaître quelqu'un ?
- Ah, ah, le philosophe, aux gogues ! » lance le Sibérien.

18

Alb et Cri, à grand renfort de carafes d'eau, reçoivent le Bâbâ et Rhaa. Cri vient de sacrifier sa barbe de prophète et se frotte sans arrêt le menton.

« Le Grull file un mauvais coton. Comme dirait Ginsberg, *"I saw the best minds of my generation destroyed by madness starving hysterical naked"* », fait Alb, enfant du siècle (mais lequel?).

– L'oiseau d'argile... Il se prend pour le Christ... le Christ du Coran, pour tout simplifier ! »

Rhaa s'est fait couleur d'encyclopédie. Invraisemblables intellos que ces Gu. Nombreux sont ceux qui se sont interrogés sur ce penchant qui pousse les octopus vers les aventures de l'esprit, mais aucune réponse concluante n'a jusqu'ici été apportée. Si pour leurs cousins les décapodes de Nada, apparentés aux calmars, l'étymologie a éclairci l'origine d'une vocation scribouillarde et paperassière (calmar vient de calame; ces animaux, avec leur « os » central et leurs sécrétions, réunissent l'encre et la plume, etc.), nul n'a encore discerné les causes qui poussent les Gu à la spéculation intellectuelle. On trouverait là matière à des recherches fécondes, et pour parler crûment, un créneau.

Rhaa démarre sur les chapeaux de roue :

« Ce... prétendu dieu ? J'ai toujours considéré avec intérêt les anciennes religions de votre planète. Celui dont nous parlons, par exemple, drôle de bonhomme. Certains ont été

jusqu'à le tenir pour fils d'un dieu et dieu lui-même. Banal, me direz-vous, de même que les paroles et les miracles qu'on lui prête.

– Des miracles. C'est lamentable. Quelle crédulité! C'est bien celui-là qui traînait avec des percepteurs? Joli coco!

– Ce vagabond illuminé est très attachant, Cri. Ne parle pas sans savoir. Vous disiez, Rhaa?

– Je ne voudrais pas interrompre ce jeune homme. Oui, plus étranges encore sont pour moi les récits relatifs à sa mort: il aurait été supplicié en compagnie de criminels, et des soldats auraient tiré au sort ses effets, mimant ainsi un démembrement de l'Homme primordial.

– Ces croyances sont déraisonnables, dit Ahmad. Une divinité n'engendre pas de fils et ne tolère pas qu'un de ses prophètes soit mis à mort.

– Mais quel est le rapport avec cet oiseau d'argile? demande Rhaa.

Alb ne manque jamais d'assurance:

«Simple. Ceux qui, tel Ahmad, tiennent Issa, ou Jésus, pour un prophète majeur lui prêtent ce seul miracle d'avoir animé de son souffle un oiseau d'argile, alors que les partisans de sa divinité, dans leur majorité, ignorent cet épisode qui provient de textes à caractère non officiel, à savoir l'Évangile de l'enfance, l'Évangile de Thomas et le Pseudo-Matthieu. Y sommes-nous?

– Tu fais erreur, Alb. Issa a guéri...

– Ne pinaillons pas, le coupe Alb. Ces autres miracles sont mille fois rabâchés. Et, prophète ou Rédempteur consubstantiel au Père, je m'en fous. Regardons vers d'autres aspects moins connus. Dans la culture de Dnih, il n'est qu'un dieu parmi d'autres, très vénéré certes, mais dépourvu de ce caractère déplaisant de dieu unique et sanguinolent.

Jamais il n'est représenté en croix, les fidèles s'enfuiraient. La souffrance? C'est bon pour les démons, ils l'ont bien méritée. Jésus là-bas est très près de la création, il bénit, il marche énormément, comme tous les sages et comme eux il enseigne. Il n'accomplit pas de ces misérables miracles qui ne sont qu'enfantillage pour les grands dieux. Précipiter des pourceaux, fussent-ils possédés, dans la mer, qu'est cela pour celui qui massacre des démons par cohortes? Rendre la vie à un mortel, qu'est cela pour celui qui tue et ressuscite d'autres dieux? Marcher sur les eaux? Cela est à la portée d'un sage un peu entraîné. Jésus n'est là-bas qu'un petit dieu...

– Quelle abomination, il n'était que prophète!

– Un peu de tolérance, Ahmad, laisse-moi terminer.

– Attendez. Moi, ignorant Gu, je m'embrouille dans vos salades religieuses. Crapaud de Nazareth pour ses détracteurs, il s'agit bien du même?

– Oui-da.

– Tentez de dégager une conclusion, et allons prendre un glass.

– Prophète, donc, pour monsieur, et dieu unique pour la majorité de ses adorateurs. Je renvoie dos à dos ces deux conceptions d'une insigne pauvreté.

– Je proteste contre ces provocations répétées. Alb, j'ai le regret de te dire que tu n'es qu'un infidèle.

– Et toi un fanatique.

– Messieurs, je vous en supplie.»

Rhaa les entoure amicalement mais fermement de ses tentacules; étouffés, ils se calment.

«Chez un antiquaire d'Arcturus-12, j'ai vu un jour une curiosité terrienne, un petit cercueil en plastique où l'on découvrirait, une fois le couvercle soulevé, un squelette bandant bien rouge. Cette figurine était délicatement

travaillée et j'en aurais volontiers fait l'acquisition, non pour moi bien sûr qui depuis des années n'accumule plus de trésors, mais pour offrir à une belle, ou à un beau, ou à un ami, ou à un grand-oncle, que sais-je? Mais le gars en demandait un prix astronomique, plus de trois cents credos, et pas moyen de marchander, il était inflexible comme une, enfin hum, et à mon grand regret j'ai renoncé à faire cette emplette. Une question: ce squelette bien monté était-il en relation avec un culte de ce Christ? Parce que votre bonhomme a pas mal de côtés morbides, non?

- Rhaa, vous êtes merveilleux. Au risque de vous décevoir, il n'existe sans doute aucun rapport entre cet objet et les cultes rendus au Crapaud de Nazareth. Quoique, du point de vue du symbolisme de la résurrection, et en y regardant de près...

- Alb, ton manque de rigueur m'indigne.

- Ton étroitesse de vues me désespère, Ahmad!

- Ne recommencez pas, voyons. Je suis déçu. Pas de sacré caché dans les replis de ce prépuce?

- Aucune chance: le gaillard était circoncis. Un jour, Rhaa, je vous parlerai de l'anneau que portent les nonnes épouses du Christ... Ne regrettez pas le squelette; votre anti-quaire, arcturien ou pas, était un truand, car l'objet en question est fabriqué en série sur la Terre et ne vaut pas un demi-credo.

- Bouffre.»

17

Émile, en son salon, racle le plancher de la semelle et expire un nuage de vapeur :

« Pas possible, j'ai dû avoir une incarnation précédente en cheval de fiacre piétinant dans la neige à la sortie des cabarets. Je vous entends d'ici vous exclamer "Qu'il en sait!". Souriez... Avoir des lettres, savez-vous, est à la portée de la première assiette de soupe venue... »

Les passagers de la carcasse se pressent autour d'Émile. Seul Grull n'est pas venu, et Ahmad et Rhaa sont déjà repartis : la discussion d'un problème capital ne pouvait (on l'a vu) être différée et ils ont prié NG, qui s'en tamponnait, de bien vouloir les excuser. On n'insistera pas sur le cas des deux malades de la bibli, qui bien sûr ne se sont pas déplacés. Le sâdhu claque des dents et les autres se battent les flancs.

« Sauf respect, ça caille souvent autant ?

– Toujours, pourquoi ? On s'habitue à la fraîcheur, c'est excellent pour la santé. Il faut bien se couvrir, voilà tout. Une alimentation pimentée fournit des calories à bon marché. On paie à la sortie, c'est certain, mais on n'a rien sans rien, n'est-ce pas. Ne pas faire de fixation sur le froid : de tout "mal" peut sortir un "bien" et les tracas que me cause la condensation sont compensés par des glaçons artistiques... (Il donne un coup de coude dans les côtes de Gam.) Hèè, il ne vous aura pas coûté cher, le pèlerinage au lingam de glace ! »

On distingue en effet des stalactites et stalagmites dans

un coin de cet hexagone égayé de hublots opaques de saleté qu'Émile nomme son salon. Au centre, une table basse entourée de fauteuils boiteux ; le long des parois, des buffets gondolés servent de reposeirs à des boulons, à des poteries ébréchées, à des lainages en lambeaux, à des almanachs où sont représentés des chatons dans des paniers... Cette coquette garçonnière aurait besoin d'un peu de ménage : Gam, pour avoir voulu éviter de poser le pied dans une gamelle de nouilles congelées, manque de piquer une tête dans un seau de teinture bleue. Comme tous les solitaires, Émile NG est très bavard.

« La propulsion onirique, les énergies douces... C'est beau d'être jeune ! J'ai donné là-dedans à une époque, mais j'ai eu trop d'ennuis et voilà longtemps que j'ai refait toute mon installation. L'équipage ne cessait de se réveiller, impossible d'avancer, ou faisait sans cesse des cauchemars, ce qui provoquait des bonds en tous sens. Vous imaginez le problème en hyperspace !

– À quoi étaient dues ces défaillances ? Entraînement insuffisant, mauvaises conditions de travail, défaut de motivation ?

– Un peu de tout cela. On ne peut trop en demander à des captifs, n'est-ce pas ? »

Tollé général. Seuls le sâdhu et les deux Gu n'interviennent pas. Aro se dresse :

« Esclavagiste ! Je suis moi-même oniro-propulseur et ne puis admettre... »

– Holà ! je vous arrête. On ne peut causer si vous vous érigez en moralistes. À cette époque, l'emploi de captifs dans la navigation interstellaire était admis et ne gênait personne.

– Hormis les prisonniers eux-mêmes.

– Je vous le concède. Mais j'avais acheté les miens à un

commerçant patenté, ils ont toujours été bien nourris et jamais on n'a levé la main sur eux. Certains ont racheté leur liberté au bout de quelques voyages. Que voulez-vous de plus ?

– Conceptions monstrueuses !

– L'évolution des mentalités a été considérable depuis ma jeunesse. Ce qui vous révolte ne posait aucun problème avant, par exemple, que nous n'ayons pris contact avec des cultures de haut niveau. »

Il se tourne vers les deux Gu qui, facétieux, se sont camouflés dans le paysage en adoptant la teinte indéfinissable des buffets, et saluent fort civilement de tous leurs tentacules. Émile, intarissable, reprend :

« Ne mélangeons pas tout. L'esclavage à proprement parler était choquant ; mais les captifs avaient des droits garantis, que ce soit en matière de conditions de vie, de salaire minimal, de statut libre des enfants... »

– Vous vous obstinez à justifier le passé.

– Merde, je ne justifie rien, j'explique. Je n'ai d'ailleurs utilisé ce type d'équipage que pendant quelques mois ; j'avais les dents longues et j'étais prêt à tout pour assurer ma réussite... »

Il a un geste circulaire qui embrasse les buffets :

« Voyez, c'est loin tout ça. Après, j'ai travaillé comme mataf sur des engins peu recommandables. Maintenant je donne dans les grandes solitudes, c'est une autre école. Mais venez, je vais vous faire visiter ; mettez donc une petite laine supplémentaire. »

Gam, d'une voix assourdie, s'adresse à l'homme à la barbe bifide :

« N'avez-vous jamais été prisonnier, NG ? Je l'ai été pendant la plus grande partie de mon existence, et il m'est douloureux d'entendre plaisanter à ce propos. »

– Je ne plaisantais pas, désolé de vous avoir blessé, vous me pardonnerez, je le souhaite. J'ai aussi été retenu parfois contre mon gré, croyez-moi ! Les aléas de la profession, n'est-ce pas. Mais passez donc.»

Yuk est moins traumatisé par son séjour sur Nada que Gam par Dianette, et il épargne à Émile, dont il apprécie le franc-parler, des remarques gnangnan.

La promenade est vite expédiée. La cargaison occupe la plus grande partie de l'astronef et Émile n'a guère de place à sa disposition. Il se montre très fier de ses quelques pièces : le logement est pourri de partout, humide, glacial, dangereux, et les visiteurs craignent d'être décapités par la chute d'une tôle ou assommés par un boulon volant. Ils entrevoient une chambrette sordide et une cuisine vomitive. En comparaison, la carcasse est un nid moelleux.

« Marcher un peu réchauffe, n'est-ce pas ? Que pensez-vous de mon petit domaine ? Je vous vois venir. Si, si ! Vous allez me dire, Émile, l'extérieur est coquet, alors tant que tu y étais tu aurais pu arranger une ou deux bricoles à l'intérieur et passer un coup de peinture. Mais voilà, le temps manque, on est pris par d'autres tâches, vous savez ce que c'est. Faut tout se cogner. L'autre jour, j'ai traversé un champ de météorites en colmatant une fuite d'huile. On n'a jamais le temps de rien et c'est tout juste si je ne tourne pas la béchamel en chiant.

Le Bifide s'étire dans un fauteuil qui craque de manière inquiétante.

« Survolté en permanence, quelle vie !

– En ce moment, ça a l'air d'aller.

– Il faut bien décompresser, n'est-ce pas. Je devrais être arrivé depuis longtemps, alors un peu plus ou un peu moins de retard... Les délais de la compagnie, je me les carre au prose !

- Que transportez-vous ? demande Feuille-Morte.
- Du miel et de l'étain, un peu d'ambre, des fourrures...

Merde, où est le coffre aux spécimens ? »

Émile déniche dans son fatras une cantine déglinguée.

« Miel, en bocaux de verre, pur... hum l'étiquette a disparu, où est cette pourriture de bordereau nom de Dieu ? Ah, pur romarin, quatre-vingts tonnes, provenance Véga-7, marque Au scarabée.

- Vous connaissez ce coin-là ?

- Tu parles ! L'État de l'Éveil m'a raçonné d'importance avant de me laisser repartir. Salauds d'illuminés ! Que mille diables les sodomisent à sec ! Enfin, les Pharaons et leur clique n'en ont peut-être plus pour longtemps. Des bruits courent avec insistance : d'énormes gisements de phosphates viendraient d'être découverts. Avec l'afflux d'argent et le développement, la bande noire aura du mal à se maintenir en place.

- Ce ne serait pas trop tôt ! Ces vieilles gourgandines de Pharaons et leurs ronds-de-cuir ignorants et corrompus !

- Cela mis à part, le pays ne manque pas de charme.

- Certes. Les alentours de Nueva Siddhapura sont ravissants. »

Feuille-Morte est nostalgique :

« Ah ! le désert de la frontière... J'accompagnais des nomades ; les troupeaux n'étaient pas gras, nous non plus, mais on rigolait ! »

Feuille-Morte fait un panégyrique de Véga-7, vante la beauté des nomades, la paix qui règne dans les oasis et le pittoresque de Nueva Siddhapura. Connaissent-ils ces tavernes enfumées où l'on croque des piments frits en vidant des bouteilles de Clos des Ptolémées ? Et ce temple de la place Maitreya ? Et cette colonne en haut de laquelle

demeure un frappé? Comment, celui-ci est un de leurs copains? Incroyable! Les deux Gu et Gam se promettent de visiter un jour. Le témoignage d'Émile NG est plus nuancé :

« La cité de l'Éveil, la bien-nommée oui, je n'ai pas fermé l'œil à cause des punaises durant ma première nuit dans ce bled. J'étais au Béhémoth, endroit peu sélect, et je n'avais pas encore éteint la lumière que la fête commençait, elles piquaient dur, oulà! Si tu te grattes et que ça s'infecte, au cul ou aux pieds par exemple, tu es bon pour des mois de suppuration, n'est-ce pas? Je me dis Émile restons calme, comment dit-on, cool, je m'admoneste, allons je vais jouer les ascètes, virer la paille et dormir sur la planche. (Le sâdhu sourit.) Rien à faire, le bois en grouillait. Je me relève, je trouve un cabanon encore ouvert où boire une bouteille d'eau tiède, et je dors par terre. Quelques-unes sont encore venues me bouffer, et le lendemain matin je n'étais pas de bon poil. Après, on s'habitue. La souffrance, ne pas en faire toute une histoire, faire travailler le mental, s'il n'y avait que les insectes pas vrai? *Son cosas de la vida...* »

Émile craint de lasser des auditeurs pourtant complaisants :

« Vous allez me goûter ce miel. Entre parenthèses, les Pharaons ont dû toucher les dessous-de-table d'un quelconque trafic, car il n'y a ni une ruche ni une touffe de romarin sur toute la planète. Comment le trouvez-vous? Par ce temps, il ne risque pas de fermenter, voilà déjà un facteur positif. »

La morve gèle en effet dans les tarins, ou presque. Le miel dégouline des tartines et chacun est poisseux. Fameux.

« Il se laisse déguster. Une boisson chaude serait bienvenue, n'est-ce pas? Je vais préparer du café.

– Vous ne feriez pas plutôt du thé? risque Farîda.

- Pas contrariants !
- Vous parliez tout à l'heure de fourrures. Que n'avez-vous sorti une pelisse pour vous la mettre sur le dos ?
- Merci de l'idée, je savais pouvoir compter sur vous. Les peaux sont à fond de cale, dans des caisses au-dessus desquelles quelques centaines de tonnes d'étain ont été déversées. Une minute pour débayer, j'arrive. Si j'avais surveillé le chargement au lieu d'aller au bistrot, je n'en serais pas là. »

NG en cuisine :

« Cette eau va bouillir, oui ou merde ? Je me passe de fourrures, je dois avoir quelque part un de ces manteaux en peau de mouton qui faisait fureur à une époque, vous savez, avec les poils dehors. Il y a aussi une cape en peau de lapin cassiopéen qui me sert de couverture. Je la portais autrefois pour assister à des réceptions. »

Émile revient en portant un plateau avec théière et verres.

« D'où êtes-vous, NG ? »

- Je suis né, j'ai grandi, toujours travaillé et vécu dans l'espace. Je suis de partout. Et qu'ai-je vu ? On vit comme un con, n'est-ce pas ? On choisit rarement sa destination, c'est un des inconvénients du métier. On rate plus de choses qu'on n'en voit ; on revient dans des lieux jadis aimés, tout a changé, pas toujours en bien, et il vous semble que même le passé vous est ravi. »

Il a un rire forcé et se lève.

« Je vais vous montrer mes petits bonnets de feutre, ils sont chou. À côté du transport, j'ai mon business personnel... »

Il en pose un sur le crâne de Feuille-Morte.

« Si, j'insiste, c'est un cadeau. Il vous va à ravir. »

- Un rien l'habille.

- Et nous, on n'a pas de cadeaux ? »

Les langues vont bon train mais l'action est languissante. Le froid est tel que le thé est pissé aussitôt que bu. Émile relance :

« Le réseau électrique de votre engin fonctionne-t-il correctement ou avez-vous de fréquentes coupures de courant ? »

Au cas où les Terriens auraient éprouvé des difficultés dans ce domaine, NG leur aurait proposé quelques produits de la plus grande utilité, la panacée en matière d'éclairage, de ventilation et de recyclage de l'eau.

« En bon état, dites-vous, et je m'en réjouis. Mais savez-vous qu'une panne est vite arrivée ? Un dépannage simple s'impose. Laissez-moi vous montrer. »

Les visiteurs sont embêtés, voilà que la belle amitié est finie et que ce type cherche à leur fourguer sa camelote. Émile va et vient entre le salon et un réduit encombré d'objets hétéroclites. Il apporte successivement une pile d'éventails, un tonnelet et une énorme vasque de pierre.

« Je vous propose ce matériel de survie. Il peut ne pas suffire en cas d'ennuis graves et je n'aurais pas l'impudence d'assurer qu'il a sauvé des vies, mais il a toutefois tiré du pétrin pas mal de voyageurs. Voyez. »

Décidément, Émile a un bagou infernal ; les autres, pris au jeu, sont curieux d'assister à la démonstration.

« L'eau. Est-il denrée plus précieuse ? Que deviendrions-nous sans eau ? Ce liquide inestimable, rationné sur tant de mondes, doit être retraité avec soin. Vos recycleuses ne sont plus d'aucun secours en cas de panne de courant.

– Prévu. Des pompes à bras peuvent prendre le relais.

– Fort bien, vous n'avez donc nul besoin du filtre. Regardez pourtant, quel beau travail. »

Le gros cube de pierre poreuse dans lequel a été creusée la vasque pèse un brave poids.

« Un ancien modèle terrien, qui devrait vous plaire, à vous qui êtes de là-bas. (Gam et les Gu protestent.) Purifie l'eau en toutes circonstances. Non? Je vous aurais fait un bon prix, mettons trois cents credos, qu'en dites-vous ?

NG verse dans sa merveille le contenu d'une casserole d'eau fangeuse; pas une goutte ne traverse et il insiste sur le fait que ces modèles traditionnels sont ennemis de toute hâte. Yuk, porte-parole, refuse gentiment.

« La ventilation? Jamais été pris dans un blizzard ou un tourbillon suffocant? Pour le temps polaire, comme vous dites, je n'aurais eu que des peaux à vous proposer, n'en parlons plus. Mais ces éventails soulagent les tourments causés par une chaleur extrême. Sauf si vous grillez comme des poulets en rentrant dans l'atmosphère, bien sûr. Palme tressée. Voyez ce boulot, quelle finesse. »

Les cibles de l'éloquence d'Émile restent de glace, ce que la température ambiante leur rend facile. Mais une lueur s'allume dans leurs yeux. Afin qu'Émile ne se rende pas compte que le démon de la convoitise les habite, ils manipulent les ravissants éventails avec une nonchalance étudiée. Gam, s'éventant mollement et croyant alors mourir de froid :

« Avez-vous d'autres échantillons? Combien coûtent ceux-ci ?

– Nenni, mon compère, modèle unique. Trois pour un credo.

– Accepteriez-vous des espritu-santu ?

– OK. Ce pauvre espritu-santu a encore baissé. Je vous les prends à cent quatre-vingt mille e.-s. pour un credo, ça va? Combien désirez-vous d'éventails? Douze, cent quarante-quatre ?

– Six suffiront.

– Seulement? Trois cent soixante mille e.-s. »

Il serait honteux de marchander avec acharnement des objets si bon marché; NG consent un rabais de politesse, empoche trois cent cinquante mille e.-s., un compte rond, et passe à la suite.

« Pour l'éclairage, une solution qui a fait ses preuves: la lampe à huile. »

Il s'assied sur le tonnelet et sort de ses vastes poches des lampes en terre cuite, d'une beauté sobre, qui ont la forme d'un fruit, d'une fleur, d'un animal. Le prix est ridiculement bas, douze pour un credo. Gam, d'humeur shopping, en acquiert quelques douzaines et rajoute un billet pour la boîte de mèches. Émile propose ensuite le carburant, de l'huile de hareng de premier choix provenant de chez un petit producteur. Là est le hic: Émile à la barbe bifide, de plus en plus amical, demande un prix exorbitant pour son tonnelet. Quatre-vingt-dix millions d'éspritu-santu, soit cinq cents credos!

Gam a mordu à l'hameçon, il a des lampes, il lui faut du coco. Le marchandage est opiniâtre.

« J'ai payé cette huile près de cinq cents credos à l'Orionnesque des combustibles, et je ne peux décemment vous rabattre un éspritu-santu, ni un ramsès, ni rien, là-dessus! »

NG n'est pas mauvais cheval et il accepte finalement, pour cinquante mille e.-s., d'emplir une fiole. Gam est convaincu de s'être laissé vendre des objets sans aucune utilité et il se sent un peu idiot.

Ils se quittent après d'autres tournées de thé, ravis. Émile reprend sa route et ceux de la carcasse essuient des lazzi quand ils montrent leurs acquisitions.

Tout est rangé dans un placard hermétique, car l'huile de hareng, à la chaleur, dégage une fragrance musclée... Et on n'y pensera plus.

Une heure plus tard, en vol, Ming et Cri se rencontrent par hasard, seuls. Ming n'a pas bien vu qui était Émile. Elle a bien roulé, elle a une bonne expérience de l'espace mais elle néglige de remettre à jour ses connaissances. Cri, lui, n'est plus le parfait nigaud qu'il a longtemps été. Il ne se contente pas de lire mais fait travailler sa cervelle. S'il voue toujours un culte à l'indigne Alb, il a cependant réfléchi à beaucoup de choses... Elle va le questionner au sujet des commerçants de l'espace.

Ces deux-là se connaissent à peine mieux que quand ils ont quitté la Terre. Ming, depuis peu, a observé dans le miroir l'apparition de ses premières rides, mais elle sait qu'elle en verra d'autres. Elle est pour la première fois sensible à l'impression de force que dégage le corps bien découplé de Cri, il a forcé ma parole, et il est mieux sans sa barbe de prophète. Lui éprouve un désir soudain pour celle que peut-être il n'avait pas encore regardée vraiment. Ils bavardent et cela se terminera au plumard (la parole n'est pas systématiquement le substitut du foutre, il ne faut rien exagérer). Les mots qu'ils échangent :

Elle s'étonne de ce type si sympa et grossier qui se met à insister lourdement pour vendre ses invraisemblables fournitures et y parvient. C'est bien d'un homme à la barbe fourchue teinte en bleu et qui disait « n'est-ce pas » tous les trois mots qu'elle parle ? Hélas Cri était retenu par d'autres occupations, mais il croit pouvoir affirmer que cet homme était né et demeuré marchand. Acheter et vendre est pour cette catégorie l'accomplissement d'un devoir dicté par la naissance, en conformité avec l'ordre du monde. Ainsi ce type était-il à la fois réellement amical et très désireux de vendre sa marchandise. Aucune contradiction pour lui dans une

telle attitude qui mêle ouvertement l'amitié au devoir et au fric. La grossièreté verbale, par exemple, est prescrite: on doit être offensif, sans jamais prendre le risque de paraître obséquieux. Difficile de comprendre et d'accepter comme ils sont des gens tels qu'Émile le bifide...

Ming est surprise de la science que déploie Cri (puisée dans la belle monographie d'Amadou Ngué Jr *Formes et couleurs des ornements pileux chez les négociants de l'espace et leurs significations symboliques. Étude de la caste 1529-c*), mais elle ne se laisse pas impressionner.

Ils ont bientôt des choses moins savantes à se confier, mais ceci sera sans témoin.

16

Les meilleures choses ont une fin, et il est grand temps pour ces gens de se séparer avant de ne plus pouvoir se supporter ou, pis, d'en arriver à former une entité quasi organique. Ils débattent de problèmes graves, et cette joute oratoire se déroule dans un modeste restaurant situé non loin du Port-aux-Rats, aux Pieux. Nuit et misère, trottoirs glissants, acétylène et gaz d'échappement.

Soupe chaude où flottent, parmi les yeux, des nouilles. Au mur, chromos douceâtres où s'amoncellent gibier et fruits. Flaques de bière, cris, vacarme, un tube de néon vert se reflète dans le bouillon gras.

Ils évoquent les spectres de l'identité et de l'altérité, et tout est clair, ou du moins l'illusion est-elle convaincante. Le sapiens n'a pas son pareil pour se rendre l'existence intenable, qu'on en juge par la synthèse finale, élaborée devant une caisse de canettes tiédissantes :

Yuk :

« La vie est, suivant les cas, un buisson de roses où se dissimulent moult colombins ou une planche de fakir sur laquelle on se roule en robe de soie. Qui est moi, qui est l'autre, et comment est-il possible de vivre ? »

Grull :

« Solo. Combattre en tête à tête la bête noire au nom obscène, domptée mais toujours vicelarde, attention aux coups bas et aux morsures qui s'infectent. »

Ming :

« Duo. Vous ne comprendriez pas, l'androgyne retrouvé, les âmes qui s'appliquent l'une contre l'autre comme les deux moitiés d'un œuf dur, les épidermes qui s'esbaudissent, et le frisson cosmique. Restons lucides, à deux on forme déjà presque une famille, avec l'aspect légèrement écœurant que cela comporte, berk. »

Alb et Cri :

« Trois, sur le modèle du breelan de glands, le barbudo gaga, l'autre maso sur sa croix et l'échappé de basse-cour. Qui mord l'oreiller ? »

Farída :

« Quatre constituent rarement un carré d'as et cinq, encore moins fréquemment un quintette de virtuoses. Au-delà, le plus souvent, catastrophe ! Qu'on aille par douzaines comme les huîtres ou par centuries, tels les pioupious, il devient pratiquement impossible de ne pas finir idiots. Pas de solution en vue. »

Fin de la thérapie de groupe. Chacun va cesser de se sécuriser en s'appuyant mine de rien sur ses compagnons. Allez les esprits, mettez vos chapeaux, et action !

Les Pieux, un carrefour spatial mais aussi une ville informe, sale et attachante, sera le lieu idéal pour trancher les liens. On ne fait que passer ici, en route pour Dnih, Véga, Arcturus, Thlagg, Nada ou la Terre, et pourtant tout invite à rester : les hôtels sinistres dont les grilles sont tirées à la nuit, les véhicules morts qui pétaradent dans une épaisse fumée, les papiers gras, l'odeur omniprésente de la pisse, les chaussées défoncées, l'ivrognerie généralisée, les exhibitionnistes au coin des cathédrales, les flics battant des records de corruption, la bière chaude, les traîneurs de sabre en uniforme d'opérette, les gamins en haillons qui lapident les trains, les frites huileuses

et le poulet aux nouilles dans les gargotes, les merveilleux fruits exotiques au goût de pourri, les très jeunes femmes qui oublient leur bébé sur les banquettes, les gentlemen gominés qui se muent en hobereaux offensés quand on a le culot de leur demander ce que fait leur main dans votre poche, et les vieux qui se soulent devant leurs cabanes misérables et dansent au son d'un orphéon. Voilà. C'est aux Pieux qu'ils décident de ne plus faire route ensemble.

Tout va vite. La carcasse est évacuée, il s'agit de trouver acheteur, et fissa, car tous sont ratissés jusqu'au dernier credo.

Grull est bon dernier, et n'en finit pas de débarrasser des caisses bourrées de frusques, d'outils, d'instruments aratoires, de moteurs à explosion en pièces détachées, de vaisselle, de toutes ces possessions qui enchaînent le cœur d'un être dans son genre. Mais Grull a dû changer, et il ne cherche pas de garde-meubles pour y entreposer ses caisses. Il en disperse le contenu, tire un joli prix de quelques statuettes, brade de hideuses fringues qu'il met une semaine à écouler auprès des commères des marchés, et donne ses moteurs. Ne trouvant pas preneur pour ses peaux de rat et ses mâchoires de porc, témoignages accablants de ses vellités commerciales sur Nada, il se résout, en désespoir de cause, à brouetter les infects trophées jusqu'à un dépôt d'ordures.

Délesté, Grull s'apprête à bondir dans un des premiers astronefs en partance, un mixed où les passagers sont sans façon mélangés aux marchandises. Il va passer des mois dans des conditions de confort assez sommaires, dans une cale qui sent l'urine et le fuel, nourri de riz moisi, dormant sur des ballots de farine et menacé par des piles vacillantes de cantines. Il ne désire pas s'alourdir inutilement, cette fois. Un minimum de hardes, une trousse de toilette, douze

douzaines de citrons, des fruits secs empaquetés et de la lecture suffiront. Que va-t-il lire? S'il emportait un vieil almanach des marées ou un annuaire téléphonique, un tousotement concernant son état mental pourrait être émis. Fêlé mais discret, il fourre dans son sac une paire de gros pavés, des épopées interminables et mortellement chiantes dont il raffole depuis peu. Alb, selon toute apparence, fourgue les stocks et Grull ramasse en prime un mince volume: «Cieux critiques et fleuris la ronce tout ajourée métropole du souffle obscénité sans fausse note feu d'artifice subtil débris de peigne voile approfondi regard désaffecté sur les sables» sont des lignes qu'il relira souvent et marquera de l'ongle.

Au diable les lampes, les bougies, la batterie de cuisine, les chaussures solides! Chacun fait ses choix et Grull se charge d'agrumes et de papier imprimé. Il est tombé dans le piège et ses vertèbres ne manqueront pas d'être mises à mal. Où est-il donc si pressé d'aller? Dans un premier temps, il a réservé un billet au rabais pour une planète éloignée et sans le moindre intérêt, dit-on. Mais Grull se moque des on-dit, et il est curieux d'aller voir sur place. Il aura besoin d'argent pour continuer à voyager et pourra s'embaucher là-bas dans sa spécialité, égoutier. Il parcourra en barque cet univers souterrain et se battra à coups de rame avec de gros gaspards, au risque de tomber dans l'eau glacée. La paye est bonne, voilà qui lui plaît (il se fie aux ragots de comptoir, erreur). Sa destination est, de même que Les Pieux, un lieu où se croisent de nombreux itinéraires et, s'il survit au voyage et au boulot, il n'aura que l'embaras du choix.

La carcasse est vendue. «Pour bricoleurs», spécifiait l'annonce. Les Terriens et les Gu se partagent quelques centaines de millions d'espiritu-santu qui ne les mèneront pas loin. L'e.-s. tombe en chute libre: deux cent vingt mille pour un credo. La

Banque centrale des Pieux publie des communiqués optimistes assurant que la reprise des exportations en sera facilitée.

Grull empoche sa part, ce qui paye son billet, et l'heure arrive à laquelle son astronef miteux doit prendre son essor. L'égoutier cosmique a perdu la funeste habitude qui le portait à discourir et les adieux sont brefs. Sans se retourner, il se dirige vers la passerelle d'embarquement, son sac en travers des épaules, du pas assuré du berger qui porte un chevreau égaré. Mais quelque chose en lui laisse soupçonner qu'il joue sur les deux tableaux, pasteur et ouaille ; si cette impression a quelque fondement, il n'est pas assuré de gagner.

Ahmad et Gam ont décidé de continuer ensemble. Aux Pieux, le Bâbâ ressemble plus à un simple vagabond qu'à un mystique musulman. Il est dépenaillé, affiche des turbans monstrueux, et sa fierté pourrait aisément être prise pour de l'arrogance. Il ne cite plus le Qorân et a laissé passer le ramadan sans jeûner. Après un coup d'œil au calendrier, il a déclaré qu'il avait bien assez jeûné alors qu'il propulsait la carcasse, et avait même quelques ramadan d'avance. Gam, discret, soigné, presque effacé, présente un contraste frappant avec lui. Mais, si Ahmad passe toutes ses nuits en prière, Gam consacre les siennes aux bordels de bas étage. Foin des considérations oiseuses qui mettraient en parallèle l'homme des steppes et l'homme de l'océan ! À d'autres, les grandes étendues ! Seule les lie l'étincelle de sympathie échangée lors du réveil de Gam sur Dianette, dans la lande, au pied de la carcasse.

Ils achètent avec leur part un biplace d'occasion et le retapent en vitesse. Ils annoncent, gouailleurs, que c'en est assez de traîner, qu'il est temps de passer aux choses sérieuses et ils partent.

Le sâdhu doit être plus débrouillard qu'il n'y paraît, puisque, sans avoir à rompre son vœu de silence et de dénue-ment, il se laisse offrir un billet pour Dnih, et en classe luxe s'il vous plaît, par un dévot désireux d'accroître ses mérites et de se ménager, si possible, une réincarnation décente. L'homme nu à la peau sombre va s'immerger dans les foules compactes de Dnih, vénérer les dieux qui demeurent dans les temples bondés, et surtout tenter, par la solitude et par l'ascèse, de parvenir à l'extinction du moi. Au moment de son départ, les Terriens le serrent longuement dans leurs bras et les trois Gu, mi-sérieux, mi-plaisants, sollicitent une bénédiction volontiers accordée. La main douce et brune se pose sur les tissus gélatineux qui frémissent...

Cri s'occupera de la bibli du bord sur une ligne de passa-gers qui lisent peu, lui a-t-on assuré. Parcourent-ils seule-ment, avant de s'en torcher, les vieilleries qu'ils emportent aux lieux secrets? Des œuvres irremplaçables vont-elles dispa-raître, souillées, dans l'éther? Cri sera maigrement payé pour ses activités peu épuisantes. Cinq credos par jour de travail, nom de Dieu, plus d'un million d'espiritu-santu! Il se sépare sobrement de son gourou et part draguer un disciple dans les bars de l'astroport. Il revient en ville au bout de quelques jours, les yeux cernés, avec un pâle voyou aux boucles d'archange. Remise-de-Peine, tout un programme, cherchait n'importe quel genre de boulot.

Cri a conscience du ridicule de son attitude. Reproduire, toujours, quelle bassesse. Mais il éprouve le besoin stupide de transmettre ce qu'il croit savoir avant d'accéder au stade suivant, celui auquel Alb aspire maintenant...

15

Yuk est content, il a fini par dégotter un hôtel sympa. La vie est belle, il file le parfait amour avec Feuille-Morte. Dans le vestibule, on l'entend chanter un de ses vieux tubes, le *Galactic Transit intestinal*.

La chambre n'est pas trop chère, quelques valises d'espritu-santu par nuit. Le cadre est dépourvu de clinquant et de tape-à-l'œil : des carreaux manquant à la porte-fenêtre sont remplacés par du carton et on entrevoit dans la pénombre une autre piaule qui doit faire partie de l'appart' du taulier, sinistre, avec des murs où pendent des chromos qui ne représentent ni n'évoquent plus rien.

La cloison est rapetassée à l'aide de papier journal, une lucarne à barreaux laisse voir une rue, le plancher est passé au fuel et la porte ne ferme pas.

Ils s'étonnent de ce que les draps ne soient pas grouillants de vermine ni teints du sang des clients. Ils se plumardent, s'aiment (beaucoup), dorment (un peu).

Le lendemain matin, Yuk va lansquiner, c'est commode les chiottards sont juste à côté et le parfum est inoubliable. En bas du mur, le carrelage est noir, boursoufflé, comme chancreux, cancéreux. Y a-t-il beaucoup de croûtonniers, ou doit-on dire croûtonneux, sur cette planète ? Ce ne serait plus de l'amour mais de la rage !

« Les kamikazes du croûton ». On imagine ce titre dans la presse locale, entre la mention d'un bain de sang consé-

cutif à une rencontre sportive et le récit du dixième accident du mois, imputé au destin. (Les morts et les blessés se font détrousser par d'impassibles androïdes en costume typique. Un syndicat d'initiative a monté ce coup à l'intention des amateurs d'émotions fortes, mais qu'ils ne comptent en aucun cas sur les ambulanciers de la Spirale-Rouge. Bien allumés aux lichens, ceux-ci arborent un sourire béat, se lovent autour du manche à balai de leurs engins et dansent parmi les dieux dans d'autres galaxies. Avec de pareils gus, inutile de changer de calbar avant l'accident. Les amateurs de lichen s'en tamponnent, qu'importe une vie de plus ou de moins, la grande roue de l'illusion tourne en couinant, *hombre*. Dans le meilleur des cas, ils fouillent à tâtons dans leurs placards, foutent n'importe quoi en perfuse et regardent muter, peinards. On a ainsi vu des méduses de plusieurs kilomètres d'envergure persuadées d'être des lapins mécaniques. Et combien de voyageurs ont été déposés dans les fosses océaniques de planètes discrètes ! Dans la mesure du possible, ne jamais avoir d'accident en voyage.)

Revenons à nos croûtons, ou plutôt à leur absence. Près des gogues, une vieille glande et fait prendre l'air à un lézard. Le bestiau est gros comme l'avant-bras, il a le cou qui pendouille, le bout de la queue cassé et son œil n'est pas des plus vifs. Yuk fredonne « Ah si tu voulais caresser mon lézard... » L'animal zone paisiblement sur son banc ; au premier mouvement, la vioque, l'air grincheux, le chope par le colbac et le rentre dans un gourbi où des mecs louches reprennent des forces. Ils referment la porte vite fait ; on n'aimerait pas être à la place du lézard.

Apparition ravissante de Feuille-Morte ébouriffée. Un gros en chemisette voyante (extra-lucide) radine illico et branche sur la modernité. Il est passionné de télé, de Nylon,

d'automobiles, de motociclettes... Feuille-Morte et Yuk décoinent vite fait de ce bouge nommé pension du Centenaire, sans doute pour célébrer l'anniversaire du dernier débouchage des ouatères.

Le Del-Ux, lui, propose des piaules blanchies et propres, et des douches en état au fond d'une cour garnie de pots de fleurs. L'endroit est bien un peu bricolé avec des tôles et des bouts de planche, mais comparé au Centenaire, quel pied. Il fait frisquet le matin. Yuk et Feuille-Morte se posent là et les jours passent. Il est beaucoup question de Véga-7, du désert, des ruelles de la Lyre et de Maitreya... Sensible aux effets de cette distillation, Yuk s'inscrit à un cours accéléré de bouddhisme.

14

Pas d'étincelle. Aro va mal, et n'a pas plus la frite qu'une vieille batterie qu'on aurait omis de mettre longuement en charge. Fini, la rigolade, les séances de bistrot et les effets de manteau sibérien. Aro dépérit autant qu'une plante en pot compassée par des chats.

Farida le croise quelquefois dans les rues des Pieux et n'en croit pas ses yeux. A-t-elle pu être amoureuse de cet individu terne, absent, qui a perdu le rire? Où est l'Aro dynamique, toujours gai, infatigable, le rêveur hardi qui faisait voler Toutmosis XCIV et décoller la carcasse en catastrophe?

Point n'est besoin de le souligner, la crise qui habite Aro est totalement étrangère à la séparation qui disloque la joyeuse bande; il ne rumine pas d'heureux souvenirs ni ne s'inquiète de l'avenir; l'origine de sa dépression est autre.

Aro recherche la solitude et fréquente les endroits les plus tristes des Pieux. Il marche comme un automate, sans but, le long des avenues des faubourgs, boit des verres d'eau debout chez les cafetiers et se repose à l'ombre du premier réverbère venu. Il a des attaques, perd connaissance, et se réveille au poste de police avec les clochards, les voleurs à la tire, les apaches et les tapineuses.

Il bat de l'aile, le petit. Il passe des journées entières au bord du fleuve, posant un regard atone sur les péniches de bois qui apportent le charbon, sur l'eau terreuse, et sur l'autre rive loin, loin... La musique de la ville le traverse sans

trouver d'écho en lui, et il n'entend rien des cris des portefaix, des chocs des coques qui se heurtent ni de la sourde rumeur qui vient du grand pont, là-bas.

Si par aventure ses pas le conduisent dans les venelles du Port-aux-Rats, les spectacles de rue le laissent indifférent. Pourtant les bateleurs des Pieux ne manquent pas de talent : un histrion faunesque juché sur des tréteaux emplît d'eau une chambre à air de camion qui s'enfle monstrueusement et éclate, inondant l'assistance. Le numéro suivant, l'explosion d'une batterie, voit le dévoilement de menus secrets : « Simple, il suffit de provoquer un court-circuit franc. » Pour finir, le gars se brise des tubes de néon sur la tête. « Ça fait comme un œuf, sauf que ça coule pas », déclare-t-il à l'issue du spectacle aux admirateurs qui se pressent pour quémander un autographe. Mais rien à faire, Aro ne se déride pas.

Il tombe gravement malade et demeure plusieurs jours entre la vie et la mort. Sa peau bleuit et le rythme de son cœur se ralentit, sans que cela implique une transformation en Arcturien ou en coureur de fond. Il a juste un pied dans la tombe. L'hôtelier est soucieux. Qui lui paiera la note et les frais d'enterrement si ce Terrien inconnu vient à défunter ? Ce type à demi fou a des amis au Del-Ux, paraît-il, mais allez savoir avec ces métèques... Il envoie là-bas un garçon de courses, mais en attendant, il faut agir. Le cœur et la raison parlent d'une même voix : on ne peut laisser claquer le Terrien. Le tenancier ne confierait pas son pire ennemi aux griffes des médocastres des Pieux et se résout à recourir à un sorcier. Ce dernier, air impénétrable et costume gris râpé, débarque justement quand Aro, éveillé, frais comme un gardon, entame un récit étonnant.

Il est mort. Des aigles l'ont attaqué, tué, ont détaché ses membres avec un crochet de fer; la chair a été grattée, les os bien nettoyés, les yeux arrachés. Puis tout a été remis en place, les chairs ont repoussé et un sang nouveau lui a été infusé.

Aro ne comprend rien à ce qui lui est arrivé et le sorcier lui pose quelques questions. A-t-il tenté de se faire initier dans une quelconque spécialité, a-t-il foulé, ne fût-ce que sur la pointe des pieds, d'interdites plates-bandes? Oh, si peu, et pour rire.

Aro n'en est-il pas encore conscient? L'initiation vient d'avoir lieu, les esprits l'ont visité et il est trop tard pour reculer. Le Terrien n'a plus qu'une chose à faire: rentrer chez lui et suivre un apprentissage auprès d'un bon maître. Il lui faudra se pénétrer des traditions, acquérir une connaissance sans faille de la mythologie et dominer les techniques ad hoc. Une initiation officielle, au cours de laquelle Aro prendra le rang et les attributs de chaman, aura lieu ensuite au sein de sa tribu. Mais cette cérémonie ne sera qu'une formalité. Il pourra alors chamaniser à son aise. Sa tâche ne sera pas aisée; aller aux enfers accompagner les âmes des défunts et rechercher celles des malades n'est pas une occupation de tout repos. Des esprits auxiliaires, aigles, loups, ours (Aro tressaille à ce mot), corbeaux l'assisteront. Sa maladie l'a prouvé et chacune de ses transes extatiques viendra le confirmer: Aro peut mourir, abandonner la condition humaine.

Aro écoute bouche bée le sorcier en costar. Il n'en demandait pas tant et il proteste. La vie d'oniro-propulseur lui convient parfaitement, et il n'est pas du tout d'accord pour faire carrière dans le chamanisme. L'autre est formel. Si Aro ne suit pas les prescriptions qui lui ont été révélées pendant

sa maladie, il mourra, et pour de bon, cette fois. On ne peut se dérober. Est-ce certain ? Allons ! Le Terrien désire-t-il tenter l'expérience ? Le sorcier n'est pas concerné, il n'a pas l'intention de truander sur des leçons particulières et ne fait qu'informer Aro de choses non équivoques. À lui de voir. Mais ne sait-il pas qu'un changement s'est produit ? N'a-t-il pas traversé, avant sa maladie, une période de trouble et de désarroi ? Ne se sent-il pas mieux maintenant, plus clair, plus léger ? Oui.

Aro est surpris avec une drôle de tête par Yuk et Feuille-Morte, qui débarquent avec des aspirines, du mercurochrome, des bandes Velpeau et des exclamations :

« Alors, on meurt sans prévenir ses amis ? »

C'est pensif qu'il ira réserver un billet pour la Terre...

13

« Vous là-bas, le bodddhisattva au long nez, aurai-je un jour l'honneur, hon hon, de lire votre compte rendu de méditation ?

- Euh, certainement, Vénéré Maître.
- Rappelez-m'en le thème, je vous prie.
- "Le joint du matin n'arrête pas le pèlerin", Vénéré Maître. »

« Le songe-creux rêvasse lorsque le train pile à St-G.-d'A., correspondance pour L. Il sursaute, trébuche, s'écroule enfin sur une vieille femme lisant un roman qu'on devine larme à l'œil. Il répand des excuses et se rue sur le quai.

» Une casquette étoilée le rattrape : il est parti avec la valise de la vieille ! La sienne est identique, et l'ahuri ne pouvait manquer de se méprendre. Le wagon gronde, s'agite, parle fort, mais l'échange des bagages ramène le calme.

» L'autre micheline est vide, le ciel bas et doux, la neige, ah ! la neige, indicible ! »

« Dites donc, mon vieux, l'éveil suprême n'est pas pour demain ! Inutile d'ajouter qu'en ce qui concerne votre promotion au grade de bouddha, vous pouvez vous brosser *énergiquement* ! »

12

« Dnih. Deux sous-inspecteurs et six agents de la brigade des stupéfiants ont été arrêtés dans le district de T. pour avoir, rapporte-t-on, détrossé les passagers d'un autobus. La police a saisi sur eux deux fusils, deux revolvers et quarante-quatre cartouches. La police a déclaré que huit hommes armés ont stoppé, à un passage à niveau, un bus qui se rendait de T. à J. Au cours du pillage, ils agressèrent un bijoutier de T. et tentèrent de lui extorquer une somme de deux mille credos. Celui-ci n'ayant pas sur lui l'argent demandé fut emmené en camion par les malfaiteurs. Il fut toutefois relâché près du village de B., se rendit à pied jusqu'à T. et, dans la soirée, exposa les faits aux autorités. Les postes de police furent mis en alerte, les routes bouclées et les coupables arrêtés le soir même. »

Yuk brait de rire :

« Le volume des saisies doit diminuer, et ces pauvres gens des stupés ont recours à d'autres moyens pour se procurer leurs doses. »

« Véga-7. Démocratisation au Sansonniestan. Une interview exclusive de Racco, le maire élu de la capitale. "Pouvez-vous préciser les raisons de votre succès? – Simple. J'ai bon genre, le poil brillant, et je prône la continuation du singe vertical sous forme de famille. Comme mes concurrents, j'ai fait la bise aux mégères sur les marchés, je me suis laissé photographier avec mon clebs de race. J'aime la campagne,

la solidité, le terroir, et j'ai simplement déclaré: 'Je suis encore jeune, je suis l'avenir de votre patrie de merde, éliminez-moi pour que l'ordre règne. Si je vous insulte en m'exhibant aux messes et en léchant le cul de la prêtraille, c'est que vous aimez ça, pas vrai?' – Vous vous êtes entouré d'une équipe de techniciens plutôt que de politiques. – (Haut.) Mes collaborateurs sont triés sur le volet. (Aparté.) J'en suis pas fier, de mes copains. Les pompes en croco et les cravates porno des simples tueurs, passe encore. Mais les autres affichent mal et je vais leur demander de se montrer un peu moins; je pense là aux bétonneurs vieillissants, les rubans et les rosettes bien en vue, qui se font appeler Maître, sont sapés pognon, ont l'œil terne et sale des amateurs de petites filles, et le cheveu rare plaqué sur un crâne tavelé de taches brunes... – Vous vous êtes déclaré un partisan résolu d'efforts en matière d'urbanisme. – Parfaitement! Vive le progrès! La populace réclame des espaces verts *et* des parkings? Bétonnez tout! (À ses nervis diplômés:) Bétonnez-leur la gueule, ils me rééliront.»

L'entretien se poursuit sur le même ton familier et l'élu des réifiés se mêle d'ontologie. Il ose déclarer: «Moi qui suis...» Yuk n'en peut plus:

«Ruse grossière! À qui ce néant croit-il donner le change en prétendant exister? "Moi qui suis", c'est un peu fort! Et la suite, c'est à crever!»

«Le président Sansonnetti célèbre aujourd'hui ses quatre-vingt-trois ans. À cette occasion, des cérémonies religieuses, des campagnes de don du sang et des campagnes destinées à nourrir les malades et les déshérités ont été organisées. Le professeur Schweinkopf, Premier ministre, a composé une chanson qui sera diffusée sur les ondes nationales.»

«République pharaonique démocratique et populaire. La

découverte dans le désert de gisements de phosphates d'une importance considérable n'a pas fini d'avoir des répercussions. Les contrats relatifs à l'exploitation sont en cours de négociation entre les grandes compagnies et le comité révolutionnaire qui tente de s'assurer le pouvoir après la chute du régime des Pharaons. La lutte serait vive au sein de cette instance entre les dogmatiques et les modérés, alors que les représentants des trusts présentent un front uni. La tension est forte et une émeute aurait coûté la vie à soixante-dix-neuf personnes.

» Le général Sansonnetti a exprimé la préoccupation de son gouvernement au vu de ces événements qui affectent la sécurité du Sansonniestan. Mouvements de troupe, etc. »

Fébrile, Yuk agite le journal :

« Vous entendez ça ? Je voudrais bien en savoir plus ! Les Pharaons ont sauté, quelle rigolade ! Dire que nous avons assisté à l'agonie tranquille d'une théocratie : peu d'agences de voyage inscrivent ça à leur programme ! »

La cour du Del-Ux est calme et ensoleillée. Les Gu, près du puits, s'asphergent de seaux d'eau. Hygrométrie avant tout : la poulie grince de façon ininterrompue. Après être passés dans leurs ventouses, les journaux ne sont plus que bouillie.

Feuille-Morte et Yuk se regardent. Un service direct relie les Pieux à Nueva Siddhapura. Les deux Terriens et les trois Gu sont disponibles. C'est dit ? Cinq allers simples !

11

Alb part pour de bon. Il a rencontré d'autres papivores et appris par eux que le colossal *Cinq-Perfections*, qui est en orbite fixe au-dessus des Pieux, recrutait des bibliothécaires. Le vaisseau manque de gens qualifiés et les candidats des diverses catégories ne se bousculent pas au portillon. Le *Cinq-Perfections* est en effet un astronef d'un type bien particulier, un transtemporel encore une fois, immense, peuplé de deux milliers de personnes dont les descendants lointains découvriront peut-être un jour une nouvelle galaxie. Aller simple. La pénurie de personnel aurait-elle fait baisser la barre ? Toujours est-il qu'Alb réussit les tests.

Il sait que de sa vie il ne sentira une mer ou un soleil l'envelopper, ni une terre ferme sous ses pieds. Il va vivre et crever enfermé dans cette ville d'acier ; ce reclus par vocation n'en paraît pas autrement troublé. Il pourra contempler l'espace par un hublot, et jamais de cela il ne s'est lassé.

La bibli du bord contient plus de cent mille volumes, bien plus qu'on n'en pourrait ingurgiter au cours d'une existence longue et studieuse. Alb ne manquera pas de lecture durant ses heures de loisir.

On lui a confié, pour l'heure (sa polyvalence future est programmée et il reçoit une formation de chaudronnier, tout en intrigant basement pour s'inscrire à un stage de cuisine chinoise), une tâche qui l'intéresse : contribuer à la vie culturelle en animant une des publications, le *Bulletin entomolo-*

gique. Le *Cinq-Perfections* grouille-t-il de poux et de punaises ou s'agit-il d'une curiosité désintéressée? Alb n'en souffle mot. Impossible de deviner si la vie intellectuelle est riche ou stérile, si ces nombreuses publications reflètent des recherches nouvelles ou ne sont que des moutures des classiques. Les presses ronronnent si près de la paix sépulcrale des réserves...

Bien avant le départ, Alb passe le plus clair de son temps à bord, sans préciser s'il rafraîchit ses connaissances ou acquiert quelques rudiments. Et il prend la navette comme on prendrait le bus pour aller au charbon.

Alb n'est pas un savant altruiste se dévouant pour une noble cause. Il a été séduit par les conditions de vie, par l'absence de référence à l'argent, par les possibilités de reconversion et, par-dessus tout, par le niveau de vie très élevé. Lui qui ne croit en rien ne trouve pas ce genre de voyage plus bête qu'un autre. Renoncer à la liberté afin qu'une curiosité soit un jour, si rien de fâcheux n'advient, satisfaite, rien n'est plus plein ou plus vide de sens.

Quel bel idéal les pousse en avant, les renonçants? Quel élan suicidaire les fait s'emmurer? Alb accepte de se laisser enfermer dans des tôles, mais non dans un problème sans résonance pour lui.

Alb et Farîda sur un banc, dans un parc que clôt un haut mur. L'avenir n'a rien de noir: Alb va sauter le pas et Farîda, en revanche, n'a aucun projet précis.

Ils sont assis l'un près de l'autre, détendus en apparence, mais Farîda se sent mal, la tête vide, sans rien qui puisse lui tenir lieu de volonté, et Alb, depuis quelques jours, souffre de violentes douleurs d'estomac, sans savoir s'il doit en chercher la cause dans le mauvais rhum des Pieux ou dans l'anxiété secrète qui précède le départ.

Le temps est radieux, l'ombre fraîche, les fleurs d'un datura arborescent pendent, la tête en bas, dans toute la splendeur d'un monde qui vient de naître, telles de blanches chauves-souris frémissant dans la brise.

L'heure est à la tendresse mais ces deux-là ne sont pas un couple d'amoureux. Ils ne l'ont jamais été, même si le souvenir de l'amour fait de bon cœur, mais voilà tant d'années, les trouble parfois, oh ! si légèrement.

Des oiseaux voletent autour de la statue d'un quelconque Libérateur et Alb reçoit des fientes sur sa calvitie naissante.

Il est d'humeur enjouée et vante le confort, la chère, les serres, les vignes et les caves du bord ; il évite d'ennuyer avec une causerie relative aux insectes, mais laisse échapper des allusions à de plaisantes rencontres, sans préciser s'il a cueilli les fruits de sa passion auprès d'une belle dame ou si quelque garnement lui inspire une ferveur soudaine. Farîda sourit par politesse, en vérité la vie privée d'Alb lui est indifférente.

Alb s'étend sur le banc et sur le chapitre des vins, et Farîda se dit que, sa carrière étant déjà bien entamée, il pourrait bien finir alcoolé, et elle éprouve une certaine tristesse à cette idée, en même temps qu'elle admire sans le dire ceux qui prennent place à bord du *Cinq-Perfections*. Le foie d'Alb n'est-il pas déjà confit dans la gnôle, et les hippocrates lui donneront-ils le feu vert pour la procréation ?

Il interrompt le cours de ses pensées :

« Tu retournes sur Terre, m'a-t-on dit. Drôle d'idée, as-tu donc quelque chose de particulier à faire là-bas ?

– J'ai changé d'avis. Je vais rester encore un peu aux Pieux. Ici ou ailleurs. Je... j'aimais beaucoup Aro, tu sais. Merde ! Je me demande bien pourquoi je te raconte ça. »

Il sort une flasque de sa poche, la tend à Farîda qui refuse d'un signe, s'envoie une rasade et sourit :

« Parce que nous ne nous reverrons jamais. On peut causer sans redouter de s'entendre rappeler plus tard des propos gênants, et une certaine dose de sincérité peut être, à cette occasion, injectée dans les rapports humains. Merveilleux, non? »

Sa voix s'adoucit et il pose l'index sur le bout du nez de Farîda. Elle sourit.

10

Astroport des Pieux. Buvette, galerie des visiteurs. Farîda est venue accueillir Ming, de retour d'une brève virée dans un bled voisin. On annonce que le vol est retardé. Farîda, c'est le moins qu'on puisse dire, n'a pas un emploi du temps surchargé. Elle attendra ici. Elle veut voir Ming. Celle-ci tourne en rond depuis un moment, ne sait que faire, hésite, échafaude des projets contradictoires, est triste et indécise. Elle parle d'aller vers Dnih, et en attendant cherche à travailler. N'importe quoi. Piloter un engin lui conviendrait très bien, mais ce permis qu'elle a acheté autrefois sur Terre ne fait plus guère illusion. Quant à être sous-payée et à se faire pincer le cul, pas question.

Farîda, elle, n'a pas trop de problèmes de fric. Elle n'a pas attendu que sa part de la carcasse ait fondu pour s'y mettre, et elle vient d'arrêter un boulot en usine. Pas rigolo, puisqu'il s'agissait de vernir au pistolet, pour leur redonner une seconde jeunesse, des pattes de dindes décédées depuis un bail et pour lesquelles des travaux de restauration s'imposaient. Travail pénible et dangereux, le vernis vaporisé ayant des effets regrettables sur les voies respiratoires. Elle a tenu un temps, mais sans s'éterniser, et a fini par demander son compte. Des primes élevées faisaient l'intérêt de ce travail, elle a empoché l'équivalent d'un millier de credos, la somme permet de voir venir, en espritu-santu elle est faramineuse. La suite est floue et incertaine.

Repartir...

La galerie des visiteurs est déserte. Farída s'approche de la vitre blindée et jette un coup d'œil aux pistes. Une scène l'intrigue, elle glisse une pièce dans un télescope et colle une mirette à l'objectif. Cette silhouette dodue qui s'avance vers une navette ne peut être que... Alb, bien sûr, qui se rend, comme chaque jour, sur le *Cinq-Perfections*. Mais quels sont donc ceux-là qui viennent à sa rencontre ? L'image manque de netteté et elle fait le point. Des Arcturiens. Un vieillard aveugle, à la taille élevée, pose sa main, dans un geste d'abandon et de confiance, sur l'épaule d'un enfant à la peau d'un bleu de nuit, au crâne en obus.

À leur approche, Alb lâche sa valise de tôle rose et se jette à terre de tout son long, les bras en croix, baisant avec avidité le bitume. Ils le relèvent et lui présentent, est-elle sûre de bien voir, une bouteille blanche et un pot au contenu doré, le lait et le miel... Le commencement et la fin. Prime enfance et longévité se télescopent, Alb sort du temps. Les Arcturiens le couvrent d'un manteau de laine identique à celui qu'ils portent et l'entraînent vers la navette. La machine s'arrête avec un déclic à l'instant où ils sortent du champ, Farída se fouille, plus de monnaie. Tout est clair : c'est le grand départ. Soudain la chaleur lui paraît insupportable, la sueur jaillit par les pores de sa peau et dégouline le long de son corps. Pourquoi avoir regardé cette scène, pourquoi avoir maté sans pudeur, pourquoi ne pas avoir détourné le regard ?

Une heure plus tard, et Ming n'arrive toujours pas. Farída se sent mieux, elle a pris une douche, avalé trois Mentalex et s'est enfilé une portion de coquillettes, non, pas de sauce à la dinde, nature, je vous prie. Le type qui sert au bar n'est pas mal de sa personne, mais il le sait et cela suffit à le rendre

ridicule. En outre, il plaisante au sujet des demoiselles qui attendent des petits copains qui n'arrivent pas, annonce qu'il termine bientôt son service, puis se permet des réflexions déplacées. Il se fait rembarrer. Dommage, elle aurait été d'humeur à bavarder.

Elle introduit des pièces dans une télé et s'effondre dans un siège déformé. Informations qui ne manquent pas de sel. Un réfugié de Nada raconte la destruction de sa planète, due à un vaisseau arcturien, le *Dilatation-du-Vide*. L'astronef était muni des autorisations d'approche nécessaires, il est resté des mois en orbite sans que personne n'embarque ni ne débarque. Des rumeurs ont commencé à circuler parmi la population locale. Les Arcturiens balayant les souterrains de Nada, surtout des femmes et des enfants, accomplissaient leurs besoins comme à l'ordinaire. Puis l'astronef n'a répondu à aucun message, ni à aucune sommation, et une offensive lancée par la Garde des frontières a échoué. Les étrangers semblaient indestructibles. Une panique générale a éclaté à la suite de ces événements. Les habitants s'écrasaient dans les souterrains, tombaient victimes d'arrêts du cœur, jetaient du haut des tours leurs corps gélatineux. Les responsables galonnés ont disparu. L'armée s'entretue, les accidents d'astronefs se multiplient et les combats de rue entre civils éclatent. Les scribes, par bureaux entiers, veulent venger une vie d'humiliations à coups de désintégréateur.

« Soyez plus performant, mon vieux !

– Et pan ! dans la gueule ! »

Les planètes voisines se soulèvent à l'arrivée des vaisseaux contenant leurs anciens maîtres, les décapodes ne sont pas à la fête et les pertes sont élevées.

L'évacuation terminée, le *Dilatation-du-Vide* s'éloigne et peu après la planète disparaît dans une explosion gigantesque. Nada ! Le rescapé couine dans le micro :

«Moi qui cotisais depuis ma jeunesse! Si près de la retraite!»

Farída se détourne de l'écran, elle va au bar et commande un thé et un narguilé. Pensive, elle aspire la fumée bleutée. La destination du *Dilatation-du-Vide* n'avait pas été divulguée quand celui-ci avait quitté Mohcen, mais à l'époque sa qualité de transtemporel n'était pas mise en doute. Nul n'aurait été supposer qu'il puisse avoir des préoccupations plus immédiates que l'exploration d'univers situés à des distances fabuleuses. Grull, au cours de ses longues promenades avec les Arcturiens dans les parcs de Mohcen, n'avait rien deviné, c'est certain. Et le petit Onxh, était-il informé du véritable but de l'astronef?

Alb est-il bien parti sans retour? Que savait-il? Va-t-il participer à des actions visant à liquider tel ou tel empire dérisoire et minable? Elle agite toutes ces questions et ignore qu'elle n'en connaîtra jamais la réponse.

Le vol de Ming est annoncé. Farída balance une liasse d'espiritu-santu sur le comptoir et part sans ramasser la monnaie. Une quinte de toux la secoue.

9

Solitaire comme un ver, Grull est enfin arrivé sur Dnih l'envoûtante.

21^e journée. La lumière filtre par la porte mal fermée et par les trous des tôles du plafond. Pas à culpabiliser sur le luxe. Impossible de dormir. De toute façon, soit on le réveille à l'heure dans la nuit, il attrape son train et reste barbouillé toute la journée, soit plus probablement on le laisse pioncer et il va merdoyer à la gare pendant de longues heures. Bon.

Ça souffle et ça ronflaille dans la pièce voisine. Une famille. Il les a croisés sur la terrasse. Un moustique, peut-être ne viendra-t-il pas, espère. Du calme, le laisser se poser tranquille, attendre deux secondes et juste avant qu'il ne pique, paf!

Et de grandes claques sur le bide, sur la chouffe, cause toujours. Le diptère se repointe au bout de quelques minutes. Pourquoi fait-il ce bruit énervant? Il n'a qu'à piquer en silence, foutre-dieu! Changement de tactique. Le laisser piquer en espérant que, repu bien que n'ayant communiqué que sous une seule espèce, il va retourner à son marigot. Rien. Le salaud s'est fait la malle, non il revient, c'est trop, allumer. Il va sûrement se poser au plafond, et là, voltige la savate, Grull se fait fort de l'occire. Il s'entend au lancer de babouche, seul sport qu'il ait pratiqué depuis l'enfance – lever le coude, ce fut plus tard.

Un train siffle, de charmants toutous se battent. À côté, un bruit de soufflet, ça doit être la vieille. Et pourquoi pas la belle effarouchée de vinyle vêtue, ou le moustachu avantageux, ou les deux mignonnes gamines, non, l'intuition ne trompe pas, c'est sûrement la vioque.

La tripe gargouille, quelque chose se prépare. Dehors des oiseaux sifflent et roucoulent. Des mouches se réveillent, il ne manquait plus qu'elles.

Éteindre. On crève de chaud. N'empêche que... Belle tombée de la nuit du haut de cette espèce de bastion, la paire de vieux gus qui taillent une bavette, la fumée qui monte de toutes les maisons, la première étoile, l'occident qui flamboie, l'obscurité qui noie les tours des temples, à propos, tu y es retourné à la fascinante idole de basalte, avoue saleté, tu as même bu de l'eau bénite, et ce goût d'encens si fin n'excuse rien. L'obscurité noie aussi les minarets sans style surpeuplés de pigeons, et à la mosquée aussi tu as traîné ton cul, tu bouffes à tous les râteliers, pour changer, pourriture.

Un chien aboie, quelle soif, elle ne m'a pas donné le litron d'eau jaunâtre et puant le chlore la logeuse.

Rallumer. Tiens une mouche posée sur un calcif, hommage naïf, et un superbe cafard brun et ivoire sur le mur. Quelles antennes! Ces sympathiques animaux ne piquent pas, eux.

Éteindre de nouveau.

24^e journée. N° 21. Au premier coup d'œil, la chambre n'a rien de particulier; comme toujours le jaune ou le vert des murs est taché de sang de foutre de merde enfin un petit peu. Le néon éclaire, le ventilateur fait son devoir et aucune punaise ne vient se taper de repas chaud. La lucarne donne sur l'extérieur et non pas sur un couloir, et il en résulte un

peu de clarté. Les meubles n'encombrent pas : un lit de bois, une chaise pliante de métal, et, au mur, un portemanteau, une tablette, un miroir.

Il faut s'allonger sur le dos pour voir où réside le charme de la pièce : un plafond blanc et une demi-douzaine de poutres, fines et serrées, peintes du même bleu vif que la porte et le volet, ce bleu clair et franc des régions chaudes, qui égaie et rafraîchit.

Une ouverture grillagée au-dessus de la porte laisse passer pendant tout le jour et une grande partie de la nuit une musique enchanteresse qui rend fous ses détracteurs. L'eau potable est dans une jarre de terre au milieu du vestibule ; les garçons d'étage forment un couple uni et dragueur.

Mais la ville, quelle angoisse ! Plan au carré, aucun repère, on se perd en permanence dans ce bled, et quelle ambiance, des militaires en retraite, des nonnes par hordes, et des gargotes qui vendent de la gnôle et mettent du lapin au menu, berk, saleté – car Grull l'opportuniste a viré abstème et frugivore.

Il reviendra plus tard dans le bled, sans le vouloir réellement, poussé au long d'un itinéraire, et de plus malade comme un cochon, sommeilleux, nauséux, énervé par les gens, écœuré par les odeurs de bouffe, ne supportant plus la musique, adieu.

28^e journée. N° 18. Ouf, une véritable fenêtre qui donne dehors, et un lavabo qui fonctionne, luxe.

Le pieu porte l'armature d'une moustiquaire, la moussetine manque mais les moustiques sont au rendez-vous.

Table, chaise, partie inférieure de la cloison sont peintes

en orange, ainsi qu'une sorte de meuble de jardin en béton faisant office de table de nuit. Une ficelle pour étendre le linge, une ampoule faiblarde, que demander de plus ?

Comme compagnon, un cafard de taille respectable, fort actif.

L'hôtel est installé dans un grand bâtiment en forme de U, les chambres donnent sur une galerie au premier étage ; l'étage supérieur est condamné, dommage, il y là-haut un petit édicule avec terrasse, la vue sur les toits doit être imprenable. De toute façon, même du haut du phare, la ville est invisible, les canaux et les maisons sont noyés dans les cocotiers ; de la verdure émergent quelques toits d'un rouge sombre, un clocher carré et jaune, une petite tour radio.

La cour de l'hôtel est immense et dégagée, en regardant de près on voit bien des vieux pneus, mais ce n'est pas le dépôt, loin de là. Une grande paillote porte une inscription « Swami Gym » et un haltérophile dessiné. Tas de bois, foin, fumier. Avertisseurs, pétards explosant, bruit de voix animées...

38^e journée. Le bled un nom impossible à retenir, l'hôtel n'a pas de nom et la piaule n'a pas de numéro. L'effet n'en est que meilleur.

La carrée est superbe, on entre, on déballe tout, on s'installe, pas question de penser au départ.

Il faut dire : quatre mètres de hauteur de plafond, des murs ivoire, aux fenêtres des grilles donnant dans le gothique fantaisie. Tous les meubles, placards, commodes, fauteuils sont vieillots, vernis très sombres, vraiment quel charme, et les rideaux d'un bleu, ah quelle joie. Les détails sont soignés, le cendrier est en Bakélite, le directeur n'a pas revendu les petites poignées de cuivre, et les ressorts des puciers rentrent

dans les côtes juste ce qu'il faut, pas trop. La salle de bains est dans la même veine, en plus l'eau coule, miracle, et des fleurs de feu pendent aux arbres du jardin.

Il pleut, on est pris au piège, on mène une vie de vieillard, petits-déjeuners somptueux dans la salle à griller, interminables parties de dés et séances de lecture dans le « zalon » où des périodiques vieux de plusieurs années tombent en lambeaux.

Après trois jours, une seule issue, fuir.

76^e journée. Encore une piaule à l'ancienne.

Du haut plafond choit parfois une écaille de peinture, un insecte. Au bout de son fil, une ampoule mourante éclaire juste assez pour révéler que le bleu des murs, mine de rien, est fort pétard. Les portes de bois sombres, les commodes, l'armoire qui va s'effondrer d'un instant à l'autre, tout est astiqué et brille. Les plumards sont bosselés et les couvertures bien minces; rien à faire, l'impression de confort est certaine.

La cheminée a été murée et de hideux carreaux dissimulent la maçonnerie; sur la tablette, un pichet ébréché laisse échapper, en guise de bouquet d'orchidées, quelques brindilles arrachées à un balai. Sur une illustration encadrée figurent trois marmots en tunique d'Adam, prenant un bain de lune dans un parc; l'un joue de la flûte et les autres l'écoutent avec attention. Mignon et pas malsain: ce sujet des plus scabreux est traité avec délicatesse.

Mais voici qu'un fumet épicé filtre par la porte entrouverte, chassant les odeurs de moisi. On se prend à saliver. Un courant d'air caresse les pieds. Dehors le vent souffle. Pourquoi ne pas tirer sur la fenêtre à petits carreaux son rideau rouge *cerise*?

77^e *journalée*. L'hôtel est placé sous le patronage d'une célèbre déesse, sacrément bien roulée entre nous, et la bondieuserie règne: une paire de chromos aux tons vifs tentent d'égayer une piaule qui a tout d'une cellule avec sa porte encadrée de lucarnes aux solides barreaux. Inutile d'insister sur les restes de peinture verte aux murs et sur la charpente en rails. Le ronron du ventilateur reste supportable, on croirait seulement que l'avion va décoller.

D'une galerie intérieure on découvre le ciel blanc et la cour où se déroulent la plupart des activités du restaurant: on lave près de la pompe, et dix personnes chantent à tue-tête, qui des airs à succès, qui un hymne à caractère religieux.

L'approvisionnement en eau pose quelques problèmes. Bien qu'il pleuve à seaux, les robinets des étages sont à sec. Tout s'arrange, on peut laver son corps périssable dans un réduit du rez-de-chaussée, couvé par les regards brûlants des passants.

Toute une histoire pour se procurer de l'eau potable. Il est formellement interdit aux clients de porter la moindre goutte d'eau. Le gamin chargé de la jarre peine; le chef cuisinier lui file un coup de main et se fait rappeler à l'ordre par le gérant, témoin de la scène. Que chacun accomplisse son devoir.

La nuit survient, le tumulte redouble, tout le monde parle en même temps, on entend des tirades bien senties, des gamins répliquent et chantent en cognant la vaisselle de fer-blanc. La nuit s'avance et le bruit ne cesse pas. Voilà longtemps que le courant a été coupé, et quelques minuscules bougies et lampes à pétrole éclairent tant bien que mal les lieux. Dans la chambre voisine, une vieille voix psalmodie une prière pendant des heures.

Plus tard, les conversations faiblissent. Un âne brait avec un feint désespoir, quelqu'un se met à frotter une marmite avec vigueur. À l'étage supérieur, des lits sont traînés sans douceur.

La paix du lendemain matin est à base de fracas de ferraille et on se prend à beaucoup aimer. Des fourmis, des souris effectuent des parcours compliqués.

Ce que l'on prendrait à première vue pour un chaos effroyable, une anarchie quasi totale, est en fait une activité réglée avec soin où chacun s'acquitte très strictement de ses devoirs de naissance. Cet hôtel un peu cracra est un endroit conformiste et bien-pensant à l'extrême.

123^e journée. N° 20. Claire et si bien aérée qu'elle est presque venteuse, la 20 est la chambre idéale. Impression en blanc et bleu, haut plafond aux poutres légères et serrées, courant d'air dans lequel s'envolent des journaux, ventilateur tournant sans trop de hâte, température rêvée, fauteuils en rotin autour d'une table basse. Partout des vêtements, des objets de toilette, des livres; une carte qui part en morceaux, un parapluie incongru par ce beau temps.

Sans bouger de la piaule, on voit la cour et les deux étages de galeries. Là aussi les murs sont blancs et les bois d'un bleu délavé. Au-dessus des portes, le verre des rosaces jette un éclat d'un rouge assourdi. La musique locale, charmeuse, un peu entêtante, flotte dans la cour et s'accroche à la cime du grand arbre. Plus bas, un néon vert éclaire d'autres arbres, plus modestes ceux-ci et empotés dans le béton, ainsi que du linge qui sèche et des gens qui glandent.

Bien joli de zoner dans la piaule, mais ça vaut le coup de mettre le nez dehors: de la plus haute terrasse, la vue sur la ville est splendide. Les toits sont plats, recouverts de tuiles

rondes, de chaume ou de tôles. Les maisons, sans style, sont peintes de toutes les couleurs. Tous les genres sont mélangés : des clochers dépassent au loin, des coupoles de mosquées ou de bâtiments administratifs se mêlent à des gratte-ciel en construction, à des palmiers, à une tour d'horloge en brique rouge, à des minarets. L'affiche immense du cinéma voisin étale ses visages trop fardés et la tour d'un temple s'empâte d'un badigeon épais. Derrière tout cela, la mer, invisible bien que toute proche.

Unité et harmonie en dépit de tout. Dans l'immense terrain qui entoure la mosquée, des buffles broutent entre les tombes. Les corbeaux décollent lourdement et avec difficulté du sol, mais adorent se lancer du haut des arbres et jouer dans les ascendances, allant d'une branche à une corniche sans se soucier des Homo sapiens. L'aéroport est proche et de gros avions survolent le quartier. Tous ces éléments participent d'un même ensemble et la grande ville, informe, éclatée, menacée d'asphyxie et d'empoisonnement, fascine et sonne juste, authentique, prenant.

L'amateur de contrastes violents ne risque pas d'être déçu par une promenade : quatre hommes qui ont vraiment l'air d'en chier tirent une charrette à bras sur laquelle trône une carcasse de bagnole. Des bœufs aux cornes peintes sont attelés à un char croulant sous les piles électriques. Un bœuf dont le front porte une énorme pastille rouge se repose sur le goudron, entre des poteaux. La rue se rétrécit et s'encombre de vaches, pour reprendre plus loin son aspect moderne et bagnolard.

146^e journée. Grull, fait notable, échappe à l'hôtel ; il est invité chez des copains.

Aucun objet superflu. Ustensiles de cuisine en fer-blanc,

coffres et nattes. La pente du toit de palmes empêche de se tenir debout ailleurs qu'au milieu de la pièce. C'est tout sauf sordide. On est quatre, six ou huit dans une pièce de vingt-cinq mètres carrés, mais on n'a jamais l'impression d'être entassés.

Une vieille femme lui frictionne le crâne quand il arrive, trempé; le père lui prend la main dans l'obscurité et y met un morceau de mangue, mais on ne le materne aucunement. D'emblée, il est totalement à l'aise.

Sur le banc de terre, devant la maison. Un char à bœufs, arrêté, est éclairé par une minuscule lampe. On ne voit pas les cornes peintes et ornées de clochettes, de rubans, de pompons, mais on sait que c'est ainsi.

Une voisine âgée vient veiller. Elle est échevelée et dépoitraillée et passe à Grull, en rigolant, des chiques de bétel.

La soirée s'avance et on se couche, mais on continue à parler.

Des gens arrivent dans la nuit. On se relève, c'est-à-dire qu'on s'accroupit sur sa natte. On grille quelques feuilles roulées mince, au goût âcre. Les parents se pointent: visiblement insomniaques, ils ont la frite. Le vieux est tout blanc, pagnes dont il s'enveloppe, bacchantes. Il est question de faire du thé, mais il n'en reste plus, et le cornet de papier destiné au café soluble est vide. Bruit de gamelles quand même. La grand-tante «répare» une étoffe, le garçonnet renverse la toute petite lampe à pétrole. Le bébé crie dans le pagne qui lui sert de hamac et le protège des insectes et de la fraîcheur. On le berce énergiquement (oscillations à 180 degrés), la grand-mère réentonne la berceuse qu'elle a chantée pendant une bonne heure, mais elle en a vite assez et part en riant. On boit des gobelets d'eau chaude et on continue à parler. On se recouche (un mouvement sournois des coffres fait

qu'on ne mange ni ne dort jamais exactement au même endroit) tandis que le bébé hurle de plus belle, etc. Pas de porte à cette maison: des éclairs illuminent la campagne – silhouettes de cocotiers.

Au matin, le chien et la poule, tous deux noir et blanc, copinent.

157^e journée. Encore un numéro 20. Du lit on aperçoit, bien cadré, un petit carré de paysage qui, pour peu qu'on l'examine avec attention, ne manque pas d'intérêt. Deux routes se croisent. Les pelouses n'ont aucune de ces maladies honteuses, gale, pelade, qui les métamorphosent si vite en terrain vague. Deux constructions, toits de béton ondulé et peinture jaune, sont d'une laideur absolue. Deux arbres. Au fond, un rectangle gris et allongé: vue sur la mer, du pageot, le luxe!

Le temps est maussade, il pleuviote. On se croirait en terre connue si quelques détails ne venaient troubler la quiétude du déjà-vu. Au fond du tableau, le banyan laisse pendre de solides lianes qui n'attendent que de toucher le sol pour prendre racine. L'arbre du premier plan, simple acacia dirait le niais de service, se trahit par des gousses de forte taille.

La pluie est chaude, on zone en slibard, portes ouvertes. Une lumière diffuse et crémeuse apparaît alors et confère à la scène, pour un court moment, une atmosphère de calme douceur, de paix active et illuminatrice. Dnih.

Les averses se font violentes, le temps se bouche, on ne voit pas plus loin que le bout de son nez. On se résigne sans déplaisir à demeurer dans cette pièce qui ne ressemble à rien. Quelle idée de l'avoir construite en forme de fer à cheval! Le crépi blanc a beaucoup souffert et l'ameublement est réduit au strict nécessaire.

Les équipes de sécurité ont fait leur devoir. Des linteaux et un angle de mur lourdement cimentés empêchent la chute immédiate de la bâtisse.

Le voyageur tourmenté par les amibes et croyant sa fin prochaine n'aurait pas à gémir de sa paillasse «*Mehr Licht*», car six ou huit fenêtres éloignent toute monotonie: l'une est condamnée par des lattes, l'autre, aux carreaux de verre dépoli, est protégée par du grillage à poules, une autre encore est bouchée par un panneau arraché à une caisse de thé, et ainsi de suite. La lumière pénètre, mais rien n'ouvre, en dépit de tout l'acharnement qu'on peut déployer.

Une porte-fenêtre donne sur un vaste balcon en demi-cercle, où des fauteuils démodés et confortables s'offrent au flâneur. Pas de danger ici, rien à visiter, rien d'autre à faire que de s'imprégner du charme puissant du lieu, traverser la rade sur le toit d'un antique ferry, admirer un peu bêtement des couchers de soleil et décortiquer des crabes à la lueur des lampes à pétrole.

Cette oisiveté béate dans une contrée minée par la malnutrition et secouée par les émeutes rendrait honteux le plus cynique des sybarites.

Pourtant on vivrait longtemps ici, sans voir passer les jours, à transpirer sous la pluie, à commenter sans conviction l'activité nocturne des moustiques, le concert ininterrompu des corbeaux, l'aspect de vieille carpette des chiens de la maison ou le goût subtil de tel ou tel fruit peut-être un peu mûr.

Mais l'absence de toute discipline personnelle ravale l'homme au rang de la bête. Il faut savoir sortir à l'heure du goûter et se faire tremper jusqu'au dernier poil pour aller boire un thé et faire l'emplette de gâteaux mous. Triomphe de la volonté.

186^e journée. N° 12. Assez des dortoirs où des dadais dodus réclament quiétude et extinction des feux à des heures indues! Le directeur, tentateur, propose la 12, une superbe piaule, encore plus belle que la 20 de l'autre mois, foin de la raterie.

Un peintre passe une couche de bleu pâle sur l'escalier en colimaçon menant à la terrasse. «C'est la rénovation, le dialogue», alors que Grull échange un grand sourire avec lui et ne peut s'empêcher de lui faire remarquer qu'il apprécie vivement la couleur.

En haut, un barbu lance un cerf-volant, mais la ficelle se brise et c'est la chute. Le type part et revient peu après faire des assouplissements et menacer les gamins miséreux qui, de la cour de la mosquée, lancent haut leurs engins de papier et se foutent de lui en riant.

Les pluies ont commencé et l'atmosphère de la ville a changé. Les immeubles gris en construction aux quatre coins de la cité ont poussé, dirait-on, aussi vite que l'herbe qui recouvre les tombes délabrées parmi lesquelles bêlent des biques que des mômes tentent, sans y croire, de rassembler.

Les rues retentissent des sonnettes des vélos, des psalmodies des petits vendeurs, et, comme il fait frais, on voit du monde aux terrasses.

Les nuages dérivent en douceur, gris ou blancs, un avion passe à l'horizon, un milan semblable à une buse prend des airs de grand rapace. Les corbacs ne se laissent pas oublier une minute, ils sont partout et donnent l'aubade, tellement infâmes qu'ils en deviennent attendrissants. Deux perroquets passent comme des flèches. La grande ville est de plus en plus belle, il faudra revenir.

197^e *journée*. Les gourbis se suivent et ne se ressemblent pas. Murs, plafond, sol de béton gris, l'endroit ne respire pas la joie. Les lits ne tiennent sur leurs pattes que par miracle et l'unique chaise regorge de punaises.

On ne doute pas, à voir les rideaux où jouent les carrés et les triangles rouges, bleus ou marron, qu'ils aient été dessinés sous l'influence d'un psychotrope de mauvaise qualité. Ils se tirent toutefois, ce qui permet d'apercevoir des montagnes vertes et d'avoir parfois, avant que les nuages ne se referment, la brève vision d'un sommet enneigé.

Ligne nette d'une pagode. Immeubles bas d'un rose sale, linge qui sèche, jardins envahis de roseaux, de loques pourrissantes, de détritrus, de pigeons. Beau et lugubre. Même pour une journée, ça coupe la chique.

220^e *journée*. N° 3, basse, blanche, exigüe, lumineuse. Une baie vitrée donne sur la vallée, sur les rizières étagées qui vont bientôt jaunir, sur les montagnes rondes et boisées, sur la route où cahotent des trolleys poussifs. Une autre baie s'ouvre sur une prairie où broutent des vaches et sur des maisonnettes disséminées dans la verdure. L'air est pur, les oiseaux chantent, le soleil d'automne dissipe le brouillard. Mais la ville ? Sortir à sa recherche...

Le dieu à tête d'éléphant est adoré dans un temple placé au sommet d'une colline. Des statues de rats peuplent la cour et le sang des sacrifices sèche sur l'idole. Deux corps de pompe en fonte ont été détournés de leur fonction, et les lions qui les décorent sont devenus gardiens du temple.

Le chemin traversant la cour conduit à un bois où des chèvres vagabondent dans des taillis de châtaigniers. Des femmes portent des faix de ramée, des hommes charrient des troncs d'arbre, et un couple de coqs de bruyère va et vient,

traversant les chemins à la hâte d'un air emprunté et nigaud. Du sol s'élève une odeur d'humus et de champignons.

Du flanc de la colline on voit enfin la ville, dans la plénitude de ses murs de terre sans cesse réparés, repris, depuis l'époque de sa fondation. La silhouette des pagodes domine l'étendue des toits ocre et Grull est submergé par le sentiment trompeur d'une vision hors du temps. L'apparition est brève et bouleversante, puis le bipède, poussé par son estomac (il se fait tard), reprend sa marche, un pied devant l'autre, et le rideau percé de l'oubli retombe.

Dans une rue en pente que bordent de hauts murs, on sieste parmi les fagots, les bottes de fourrage, les tas de fumier; les cochons et les chiens s'activent, et un rayon de soleil caresse tendrement un mouton couché dans la pénombre.

Les habitants de la ville adorent les dieux sous leur forme la plus farouche. Ils sont très pieux et sacrifient des animaux mâles devant les maisons, les pierres sacrées et les temples. Mieux: en l'honneur du dieu des Ingénieurs, on égorge des chevreaux devant les camions, autobus et motoculteurs. On a offert auparavant des fruits, des fleurs, du lait, un œuf, et le sang vient bénir l'avant du véhicule et les outils reluisants. Un frimeur bien informé rigole, à certaines dates de grandes quantités de buffles sont mis à mort, vive la fête! Grull ne peut réprimer un tressaillement.

243^e journée. Un pavillon à l'abandon a quand même plus de gueule qu'un monument clôturé, gardé, restauré, cerné par les taxis et les marchands de souvenirs. Sans compter que, sans doute à tort, on se sent moins con seul que parmi d'autres cons.

La plaque émaillée signalant que le bâtiment est placé sous la responsabilité du Département archéologique et que toute

déprédation sera sévèrement punie a été arrachée. Reste le poteau. On ignore pour une fois le nom de l'endroit et des bâtisseurs ainsi que la date de la construction. Ignorance et bonne conscience sont les deux mamelles du bonheur.

Tendre grès rose. Le machin est carré, percé d'arches sobres et surmonté d'un dôme. Pas de kiosques, ni de tourelles trop délicates, ni d'ornements tarabiscotés. Du costaud et du strict, aucune décoration sinon des lotus stylisés. À l'intérieur, un bon fumet de vache, et de rares chauves-souris en alerte, mais inodores, merci. Un escalier ménagé dans la muraille mène à une terrasse contournant le dôme. Personne. On rencontre parfois dans ce genre d'endroit des éléments antisociaux, l'air patibulaire, qui se bourrent une pipette de pantagruélion et invitent d'un geste courtois le passant à participer à leurs fumigations. Hoŝpitalité pas morte.

Campagne sous le soleil, bovins paissant au milieu des fleurs, grande paix, sourires éclatants des jeunes bouviers, mare avec aigrettes immobiles ou se posant sur un buffle, et volatiles évoquant, ach ! des cîkognes !

Grull se ferait volontiers une longue pause, mais les frelons qui ont élu domicile entre les pierres font savoir qu'ils n'apprécient pas les glandeurs. Reŝpectons leur intimité.

267^e journée. Si l'on désire accomplir une grande promenade, il faut se lever tôt. Une épaisse brume recouvre la rivière sacrée. Sur les berges, des gens se lavent ou défèquent ; d'énormes cochons noirs, un corbeau sur le dos, fouillent du groin les détritux, faisant concurrence aux chiens. L'odeur d'excréments est forte en dépit du froid qui pince. Voilà un environnement olfactif choisi pour un repas matinal dont le thème sera les vieilles nouilles huileuses.

Allongé sur le serpent d'éternité, au milieu d'un bassin figurant l'océan primordial, le dieu dort et rêve la création. Il est couvert d'offrandes florales, mais a su néanmoins rester simple et repose allongé sur le dos, dans une attitude détendue.

Jeux de miroirs: les arbres de la cour se reflètent dans l'eau, laquelle leur renvoie quelques rais de soleil tremblant dans l'ombre des branches.

Un ascète aux pieds du dieu, des fidèles pressés, deux vieilles mendiantes, des vaches. Ruissellet qui se déverse dans l'eau où flottent des fleurs en décomposition. Feuilles bruissantes dans un coup de vent qui disperse les fumées de l'encens.

L'ombre s'étend et seule l'idole est baignée de lumière. Les fleurs orange qui la recouvrent et, plus encore, la pierre noire luisante semblent non pas recevoir mais émettre de la lumière. Grull reste longtemps à contempler la statue, en silence, sans rompre le charme par un éternuement ou un pet intempestif. Comme s'il craignait de réveiller le dieu et d'être ainsi l'artisan involontaire d'une fin du monde. Pas de risques, pète donc à ton aise, *hombre!*

282^e journée. Grull au bord de l'eau joue les beaux ténébreux.

La confusion architecturale est à son comble, pour changer. Temples de toutes tailles, formes, couleurs, depuis la simple pierre dans la rivière jusqu'à la tour rosâtre d'une laideur totale, en passant par les édicules de granit sale et les idoles barbouillées de vermillon. Les baraques: des petites maisons serrées les unes contre les autres et surplombant l'eau, des cubes de béton, des chalets. Des arcades

mauresques, des antennes de télé, des vérandas branlantes. Grull est assis sur les marches d'un escalier monumental qui mène à une belle demeure: des chevrons noircis et sculptés dépassent d'une charpente en rails, et la vaste terrasse s'encombre de meubles cassés.

Dès le matin, la foule est dense et s'active. De l'autre rive parvient la rumeur du marché. Les blanchisseurs battent le linge avec vigueur, les barbiers manient le coupe-chou avec sûreté, les bien-pensants murés dans leur pureté s'ablutionnent, les gamins lancent sans conviction des cerfs-volants, et les sans-abri se soucient peu d'affronter l'implacable réalité; ils somnolent au soleil.

Les taxis jaunes et les bus sont de la fête, hardi les Klaxon! Guirlandes flétries emportées par l'eau rapide. Un taureau, d'une bouse, éclabousse le ciment de la rive. Vol de passe-reaux, cloche des temples. Le soleil monte et la brume se dissipe; il fait chaud et l'on s'étonne de tousser encore. Voici que se font nombreuses nos sœurs tenaces les *mouches*!

Gravissons les degrés menant au paradis. Le riz, les légumes, les petites sauces sont présentés sur un plateau de cantine en Inox. Bonne bouffe végétarienne, bien relevée, servie dans un cadre cradingue et sympa: vieux béton pourri, mobilier en Formica marron, et aux fenêtres du verre dépoli, comme aux chiottes. On n'a que le bon temps qu'on se donne. Les linteaux de porte sont parfois un peu bas et ont donc été capitonnés de Skaï rouge, genre banquette de bus, on peut bugner sans s'éclater la cafetière, ça c'est de l'aménagement du territoire, de plus le cuisinier a de superbes moustaches, ça c'est de l'hôtesse de choc, quelle belle matinée.

Grull doit avoir un creux tenace du côté de l'affectivité, il

a avalé sans mâcher et se trouve ballonné comme une bourrique ayant abusé des coloquintes.

Mais un régime où le féculent est roi entraîne d'étranges métamorphoses, et c'est en pétaradant comme une haridelle que le fanatique de la lentille galope vers la gare des bus.

8

Les parois diffusent une lumière verte dans la cabine vidée de tout objet superflu. Des nattes neuves cachent l'acier du plancher et tout, y compris Gam et Ahmad, est extrêmement propre. Les deux hommes, debout dans la douce clarté, se penchent sur des écrans. Des lampes brillent. La musique qu'ils écoutent n'expose rien et ne va nulle part. Elle est bruissement de feuilles gonflées d'eau, vague qui s'enroule et se déroule sur un rivage.

« Plus que treize minutes.

– Se peut-il qu'il existe un passage ? Nous serons broyés atome contre atome.

– Ou parmi les dieux... »

Ils restent silencieux et scrutent le vide dans la direction de l'astre mort. Autour d'eux les luminaires célestes flamboient. Les deux hommes s'embrassent ; le Bâbâ frotte sa barbe maintenant grisonnante à la joue blême de celui qui fut l'hôte.

« Adieu, toi couvert du manteau.

– Frère... »

La porte métallique se referme derrière Ahmad qui passe dans la chambre de propulsion. Le comédien digne de ce nom meurt en scène, et le gastronome devant une timbale de morilles.

Gam va et vient dans la cabine, procède à une ultime mise au point et met le cap sur cet inconnu qu'il n'ose nommer. Il

a l'esprit clair de qui sort à l'air libre, sur la passerelle, dans le vent... Ses yeux et son visage sont encore plus pâles et calmes que d'ordinaire. Il se gratte le cuir chevelu, enlève ses sandales, tourne un bouton, regarde autour de lui. Le retour en arrière n'est plus possible, enfin. Il va s'asseoir aux commandes. S'attacher? Non, sans façon. Les écouteurs? Aucun appel ne crépitera. Serrer ma tête dans ce casque de cuir? Romantisme attardé.

Le flasque couvre-chef est jeté au loin. L'éclairage s'éteint. L'attraction de l'astre mort est sensible. Il n'est plus besoin de l'énergie du rêve pour mouvoir un astronave que rien ne pourrait plus désormais faire dévier.

Après une longue méditation, le corps d'Ahmad commence à se mouvoir. Il se lève et se met à danser. Il tournoie enveloppé des pans de ses vêtements flottants. La luminosité des parois augmente, Ahmad chasse de son esprit les pensées parasites, les oiseaux de mer frôlant du bout de l'aile, gouailleurs, la crête des vagues. Ses yeux sont révoltés, et il *est* maintenant celui-là, Hallaj, le doux Mansour, le divin Cardeur, se pavanant dans ses chaînes avant le supplice, revivant l'émoi de ces nomades qui dansaient à petits pas avant le combat.

Ahmad est à cet instant le Lapidé-d'une-Rose et, alors qu'une image le frappe au visage, il chancelle, pousse un hurlement invoquant l'Unique et tombe sans connaissance.

Gam a les yeux fermés et sa tête penche vers la gauche. Il sait que les flammes multicolores qui l'entourent sont visibles et dansent.

Les limites de la cabine ont reculé, la lumière est ardente; Gam sent un lion rugir en son cœur. Le fauve allongé sur un

quai de marbre, sous les rayons d'un soleil blanc, guette au loin les voiles pourpres des galères. Stries de feu dans le ciel.

Un taureau mugit au plus profond de son ventre. Possédé d'un rut aveugle, les yeux injectés de sang, il parcourt une vaste plaine et les mottes grasses volent sous ses sabots.

Des serpents énormes et venimeux sont enroulés délicatement autour de ses jambes et de ses bras immobiles. Leurs yeux luisent et ils sifflent avec bienveillance. Derrière sa tête un aigle noir déploie ses ailes et darde sur toutes choses un regard omniscient. Sur son bras droit, un chiot noir et blanc, informe et sans beauté. Au poignet gauche, le bracelet vivant d'un chaton. Un grand singe vient se superposer à Gam.

Il vibre tout entier d'une joie sauvage et se sent porté par un autre vaisseau. Le bout de ses doigts effleure la pierre froide d'un trône. Couronné de flammes, il est souvenir et oubli, blessure et baume, nuit, éclairs, dôme des temples reflétés dans l'eau mouvante. Les couleurs chatoient avec une violence croissante, et ce feu qui bondit est auréole...

Le Bâbâ gît sur le dos, un sourire extatique aux lèvres. Un nom écrit sur la natte de quelques gouttes de sang finit de sécher. Le temps s'arrête et repart. La coque de tôle accélère sa course. Les plaques vibrent à se disjoindre, les rivets vont sauter.

Gam ouvre les yeux. Nu, étendu sur le sol au pied du fauteuil, il tâtonne dans l'obscurité, halète, frissonne. « Chien, bouffon... Tu te croyais avec les dieux. Que non. Trop de loups se rassemblent avant que les chevaux s'abattent. » Il se relève, marche, se cogne, se laisse aller sur le sol et se tord sur la natte, suant d'angoisse. « Nuit d'épouvante et de soli-

tude... Oh! les rires de naguère! Quelle nuit s'abat sur moi... Des torches! Qu'on apporte des flambeaux! Non! un peu de rigueur! Pas ces luminaires verdâtres! Je ne crèverai pas laquais irradié des prêtres fous! Que la résine crépite! Quoi? Une chandelle qui graillonne dans une cabane en bambous au bord de la voie? Non!»

Gam ne va pas très fort, il pédale franchement dans la purée. Des lampes rouges s'allument et un sifflement saccadé ne cessera plus.

«Non! Pas ces gyrophares rouges! Naufrageurs! Où croyez-vous m'attirer? Finir sans cette alarme, sans ces signaux de désespoir. Que m'apprennent-ils? Rien ne va plus à bord? Allons bon. Tout va de plus en plus vite, le Bâbâ est peut-être mort et j'ai l'agonie bavarde. A-t-il trouvé le passage? Non, il n'existe sans doute pas de passage. Ni ici ni au plus profond de nous-mêmes.»

Il rejette la tête en arrière et heurte un objet métallique inconnu, qui fait saillie sur la paroi. Les chiffres rassurants, l'aiguille consultée d'un œil rapide, toute cette sécurité dérive loin dans le passé. L'acier cogne sa tempe, mais le sang ne coule pas et nul cryptogramme sacré, immonde ou maudit, ne se dessine sur sa peau où la sueur a collé de la poussière. De plus en plus lamentable. Alb – qui est Alb? – prétendait que sur certaines planètes usées par les civilisations les signes s'amoncelaient jusqu'à la nausée. Les jeunes feuilles se dépliant dans la brise des bois portaient dans leurs nervures des inscriptions. Des noms de dieux gravés à leur surface, les pierres dégringolaient du ciel, fracassant sans distinction, Alb aimait à le souligner, les crânes vides des dévots, les calebasses fêlées des mystiques et les caboches endurcies des athées. Tout ce foutoir de signes trop tangibles devait être usiné par les manigances du clergé. Fer à bétail,

empreintes pétrifiées, femme nue tatouée sur le bras flétri d'un vieil homme dont le menton se hérissé d'une barbe rare et pisseuse semblable à celle qui pousse sur les cadavres. Des mécanismes chimiques maintiennent pourtant « vie », « conscience », et il marche, clop-clop, une patte devant l'autre, voile chatoyant de l'illusion.

Mieux vaut gésir sans plus d'impostures, loin de l'esprit, loin de tous et de soi-même enfin dans une carcasse de métal qui tourbillonne.

Il serait passionnant, pour un voyageur lucide, d'observer les effets « planants » de courbure de la lumière à l'approche de l'astre mort. Mais Gam se soucie peu de physique amusante. Il est inconscient, les mains ouvertes, le corps éclairé de rouge.

Le sifflement est continu.

7

Pureté d'un jour nouveau. Au lever, Grull découvre des crottes de rat sur les étagères de la salle de bains. Chacun mène sa vie. L'électricité est coupée, cette piaule sans fenêtre est sombre et triste, il se dépêche de sortir. Le hall de l'hôtel est vide. Les habitués glandeurs de la réception ont dû se trouver d'autres occupations, et les garçons d'étage ont peut-être pris leur jour de congé annuel. Personne non plus à l'extérieur. Les stands de thé et de cigarettes sont fermés. Diable! Quelques kilomètres de marche en quête d'un petit-déjeuner en convainquent Grull: la ville, si populeuse et bruyante la veille, est aujourd'hui vidée de ses habitants et de ses animaux, absolument déserte. Silence de mort. Il songe à l'éventualité d'une fête majeure, mais son esprit sclérosé fait fausse route car au contraire les rues n'en contiendraient que plus de monde. Qu'est-il arrivé?

Disparus, la foule dense de piétons et de cyclistes, les petits marchands, les mendiants, les chars à bœufs et les vaches errantes. Disparus les vendeurs de gazouze, les astrologues, les chiromanciens, les déboucheurs d'oreilles, tous ces charlatans rigolards agissant à visage découvert sans s'affubler d'un masque compassé. Disparus les milans au vol débonnaire, la *schola cantorum* des corbeaux, les pauvres squelettes de chiens, les ânes, les éléphants, les singes voleurs et mordeurs, les troupeaux de bufflesses à la luisante chatte...

Tout ceci est inexplicable, et Grull parcourt la ville sans rencontrer âme qui vive (ni âme morte).

La cité a été bâtie en cercle autour d'un lac artificiel. Un plan, s'il en existait un, permettrait de constater qu'à peine plus de la moitié des seize quartiers prévus ont été construits et que le reste est occupé par des terrains vagues. Les bâtiments, réalisés sans souci d'esthétique, pourraient néanmoins être, sinon beaux, du moins empreints d'un certain charme. Mais seules les couleurs criardes dont ils sont badiageonnés apportent une note gaie. Les radiales sont larges et rectilignes, on peut y marcher des heures sans en voir la fin. Les transversales sont tortueuses et on s'y perd vite...

Une scène très lointaine, mais qui ne remonte qu'à la veille, lui revient en mémoire. Oui, c'est à cet endroit qu'officiait le vendeur de glaces aux nouilles, et Grull avait tâté de sa spécialité. Au fond d'une coupe de verre, une glace au parfum indéfinissable. Une fine chevelure de spaghetti au lait, tièdes et sommairement égouttés, une giclée de sirop, et le tour était joué! Le vieux *barbudo* enturbanné accroupi sur sa roulante gardait une dignité sans pareille et ceux qui se pressaient autour du stand n'étaient pas des fous mais des connaisseurs savourant un plaisir de choix.

C'était hier. Un parc dans lequel pénètre Grull a subi de graves dégradations. Les arbres ont été abattus par boqueteaux entiers; des tas de terre jaune font tache dans la verdure; des trous non rebouchés se sont emplis d'eau et un bulldozer est dévoré par les lianes. Que s'est-il passé? Hier encore, ce parc offrait aux moustachus et à la marmaille ses beaux arbres, ses parterres soignés, ses pelouses verdoyantes et son attraction: des chauves-souris énormes pendant par grappes des hautes branches et dépliant parfois paresseusement une aile de velours.

Vers la sortie de la ville, le tableau n'est guère plus réjouissant. Des maisonnettes croulantes enserrent des murailles en ruine et la ceinture verte est marécageuse. Grull rebrousse

chemin et ses pas le mènent au bord du lac. La brise souffle mais aucune vaguelette ne court sur la surface des eaux épaisses et noires. Un ponton-grue a basculé, des débarcadères de bois achèvent de pourrir.

Il ne constate le lendemain aucun changement, mais cesse de chercher des causes à cet abandon subit de la cité par ses habitants. Il se laisse vivre et se donne du bon temps, quitte son logement sordide et s'installe dans un hôtel chic. Sans témérité: les interminables couloirs lui donnent des frissons et il choisit la chambre la plus proche de la sortie. Il s'écroule sur un paddock de pacha où nombre de jeunes personnes folâtreraient à l'aise et ne peut, à cette évocation, retenir un soupir. Le conditionneur d'air ne fonctionne pas et la chaleur est suffocante. Il secoue l'apathie qui s'empare de lui, et une reconnaissance aux cuisines se révèle fructueuse. Il s'aide d'une massette et d'un burin pour ouvrir des boîtes de conserve, se gorge de fruits au sirop et boit de la bière chaude. La solitude lui pèse-t-elle? Sans doute pas, puisqu'il reste planté là, sans se mettre à la recherche de ses semblables, manquant ainsi à tous ses devoirs de primate social.

Les jours suivants, il mène la même vie édifiante, fracasse la vitrine de quelques magasins et se sert. On pourrait le voir, coiffé d'un abat-jour fleuri, tirer des couinements d'une trompette...

Une violente puanteur l'éveille un matin. Des tas d'ordures hauts comme des maisons sont-ils en train de fermenter au soleil? Un malaise qui sera renforcé par ses découvertes ultérieures s'empare de Grull. Une avenue qu'il a souvent parcourue est barrée de lourdes chaînes. À un carrefour, un bus accidenté a été pillé: ballots, attachés-cases, brosses à dents, pantalons de Tergal, chemisettes bariolées sont éparés. Jusqu'aux roues qui ont été démontées.

Devant un temple, il se souvient de l'air frimeur du pénitent enchaîné qui sévissait dans la cour il y a peu. Ce type en rajoutait, il fallait que sa sainteté s'impose aux moins perspicaces. Mais le portail s'écroule soudain, des pierres roulent à ses pieds, un nuage de poussière le blanchit. Voilà qui ne laisse pas d'être menaçant. Il déserte ce soir-là son palace et dort à la belle étoile, sur les bords du lac qui vient de se couvrir de fleurs noires.

Le septième jour, la chaleur est insupportable, mais il faut bien la supporter. Le ciel est gris et bas et Grull se persuade de l'imminence d'un tremblement de terre. Il quitte la ville. Repris par un obscur instinct, il ne peut s'empêcher de pousser un moment une charrette à bras chargée de ferraille.

Une fois franchis les bourbiers de la ceinture verte, la route s'engage dans une étendue steppique. *¡ Vamos!* Le brummel s'est couvert la tête d'un mouchoir à carreaux noué aux quatre coins et souffre de la soif. L'homme est un animal mal foutu : que ne peut-il boire son seau d'eau le matin afin d'être en mesure de marcher en pleine chaleur toute la journée!

Il se sent soudain très mal, et rumine ce proverbe mûri sur une terre de pharaons et de pyramides, si loin de Nueva Siddhapura, qui assure que « La vie c'est comme un concombre, un jour tu l'as dans la main et le lendemain, ailleurs! ».

Un véhicule sur coussin d'air, aux vitres teintées, surgit à l'horizon, se dirigeant à vive allure vers la ville. Quand il croise Grull, celui-ci croit distinguer au passage l'ombre d'un crâne démesurément allongé. Aucune menace précise ni aucun soulagement n'en émane, mais l'angoisse de Grull s'accroît. Les premiers éblouissements surviennent. Marche toujours!

6

Yuk, Feuille-Morte et les trois Gu débarquent dans une Nueva Siddhapura en pleine effervescence. Le nouveau gouvernement, pour lutter contre le sous-peuplement, encourage l'immigration. Pas de problèmes de visas. Un permis de séjour définitif est accordé à l'astroport. Deux des octopodes se dirigent immédiatement vers une zone de marais, proche de la frontière, où quantité de leurs congénères s'installent. Rhaa, qui doit avoir des idées derrière la tête, ne quitte pas ses amis humains.

La République pharaonique, démocratique et populaire vient de naître. Elle a pris sans attendre la première décision importante et nationalisé les phosphates. D'autres mesures sont annoncées: des importations massives de ferraille vont permettre de relancer la métallurgie et notamment la production des prestigieux Planoss sur coussin d'air. Le prix de ceux-ci les rendra accessibles au plus grand nombre. Les extrémistes qui prétendent que promettre à chacun un véhicule afin de s'assurer la popularité n'est que démagogie sont combattus en réunions publiques par les réalistes. Un plan de scolarisation des enfants des tribus et de rationalisation de l'élevage est lancé. Une rénovation des quartiers anciens de Nueva Siddhapura est envisagée, et cette mesure décriée est compensée par la suppression des robots-flics.

Les vestiges de l'ancien régime sont effacés. Effigies et paniers des Sages disparaissent. Les Pharaons s'étaient bien

compromis dans les derniers temps; ils avaient tenté de négocier en secret avec les requins des grosses compagnies le montant de leurs royalties, mais tout s'était su... En raison de leur sénilité et de la vanité d'une telle opération, un procès leur avait été épargné. En résidence surveillée, aux nouilles! Voilà qui ne les change guère.

La lutte idéologique est chaude: jusqu'où faut-il aller? Comment hâter l'émergence d'une conscience collective fondée en économie et en raison? Quel type de coopérative préconiser dans les milieux d'immigrants? Comment briser la structure féodale des tribus tout en sauvegardant leur identité culturelle et en les intégrant à la nation qui va naître? Comment élaborer une propagande antireligieuse intelligente? Et les scribes, qu'en faire? Si tout le monde est d'accord, hormis les intéressés, que la perspective d'une fin prochaine de leur hibernation plonge dans l'angoisse, sur la nécessité d'une réforme profonde de l'administration, on s'oppose quant aux modalités. Créera-t-on dans la fonction publique les emplois qui font si cruellement défaut à la population, ou se tournera-t-on vers des investissements productifs? Et la capitale? Collectivisera-t-on les négoce de ceux qui vendent des clopes à la pièce au coin des rues et de ceux qui font frire des beignets dans des bidons? Doit-on les considérer comme des prolétaires ou comme des petits-bourgeois possédant un moyen de production?

Les trois clampins se retrouvent à militer comme des fous, totalement coupés des supposées masses, il n'est nul besoin de le préciser. Yuk est liant et il se fait beaucoup de copains chez les gens bien placés... Cette période voit des ascensions rapides, et les dégourdis attrapent vite des responsabilités (cela vaut-il mieux que d'attraper une chaude-pisse? À débattre).

Ils ont entre eux de sombres histoires de cul. Feuille-Morte, comment le croire, est amoureuse folle de Yuk qui lui n'est pas sentimental. Rhaa, tapi dans un creux de rocher moral, pêche en eau trouble.

Après la « stabilisation » de la révolution, ils décident de réussir enfin dans la vie. La relance de l'économie est à l'ordre du jour, l'entreprise privée est temporairement tolérée. Yuk commence à faire jouer ses amitiés politiques : ils empruntent à une banque d'État nouvellement créée un gros paquet de fric, l'équivalent d'un million de credos, montent une société, achètent une paire d'astronefs dans un état disons moyen, bâclent des travaux et hop ! la Hanuman Space Corp. démarre. On leur fait remarquer que le patronage du dieu des Transports de Dnih n'est pas dans la ligne. Qu'à cela ne tienne ! Les carcasses sont repeintes aux couleurs de la Vox Populi.

Rien à redire du côté technique. Feuille-Morte ou Yuk savent piloter correctement et aucun crash n'est signalé. Rhaa se désintéresse de cet aspect des choses et il fait un redoutable chargé d'âmes, mais jamais sa licence, achetée à prix d'or avec l'argent de la compagnie, ne lui est retirée. Les pesanteurs sont lourdes et le nouveau pouvoir n'est pas à l'abri de faiblesses.

Changement dans la continuité, tel est le mot d'ordre. Sur les portraits affichés au-dessus des guichets, les pschents dont se couronnent les dirigeants s'ornent d'une étoile rouge.

Tous les malheurs de la Vox Populi viendront de la gestion. Les trois capitalistes assurent le service d'une manière hautement fantaisiste, rognent sur l'entretien et n'omettent pas de se verser des salaires astronomiques.

Ils ont beau entasser les passagers, vendre plusieurs fois les mêmes sièges, le plongeon ne tarde pas. Cette odyssee

se termine devant un tribunal de Nueva Siddhapura auquel Yuk chante sa plainte «Innocent, votre Honneur». Thémis, décidément, a un penchant pour l'infâme Yuk, à moins que ce ne soit l'inverse. Le trio s'en sort avec un sursis, une amende et une interdiction de se livrer à des activités commerciales. De toute façon, ils avaient soupé des joies de l'entreprise.

Yuk, repris par ses démons, déploie une activité stérile dans divers comités, et Feuille-Morte et Rhaa partent ensemble chez les nomades. En clair, le vieux paillard de poupe console la gamine. On ne vit pas seul là-bas, et ils sont plus ou moins adoptés, c'est du propre, par un clan. La lune de miel de la belle blonde et de la pieuvre hermaphrodite est de courte durée.

Rhaa repart pour Nueva Siddhapura où il joue un certain rôle politique. Le pouvoir veut ménager la communauté des Gu et Rhaa sévit en paix dans les meetings. Mais il est alors un peu obsédé sexuel : un seul argument, le chibre ! La révolution, d'un clystère énergique, le purge.

Entre-temps, Feuille-Morte fait des ravages. Ses bouclettes, plus peut-être que les tirades bouddhistes qu'elle prodigue, lui valent un franc succès, les prétendants frétilent tels toutous à la noce, et elle tire les conclusions qui s'imposent en devenant première épouse d'un des chefs de clan de la puissante tribu des Bani Khîl. Elle mène la grande vie, tentes noires, tapis, litière sur le chameau, galerie de tableaux et billard, tout le tralala. Le féodal, ce qui ne gêne rien, est bel homme et, dit-on, ardent. La quotidienneté du désert pouvant se révéler fastidieuse, une vie privée animée est moins que jamais un luxe.

Vomi par les masses, ou plus précisément par ceux qui s'en font les porte-parole (car Rhaa déchaînait l'enthousiasme du

public à chacune de ses apparitions à la tribune), repris par le désert, Rhaa s'affilie à une autre tribu et pâit des troupeaux faméliques. Son épiderme devant rester humide en permanence, il échappe de justesse à la déshydratation. Personne dans ces solitudes pour vous balancer des seaux d'eau sur la couenne, et où trouver le précieux liquide? S'envelopper dans de simples serviettes de bain ne suffit pas. Il a besoin d'une espèce de scaphandre où caser ses huit tentacules. Pauvre tailleur!

Rhaa se lasse de la sécheresse, renonce à lutter contre une marâtre Nature et s'établit dans une oasis marécageuse à la frontière du Sansonnistan; solution que ses congénères Gu plus avisés adoptent généralement dès leur arrivée sur Véga-7. Il se consacre officiellement à l'élevage des buffles, dans la vase jusqu'au « cou ». Image bucolique.

La foi de Yuk a vécu ce que vivent les roses. Il use bientôt de ses amitiés politiques pour faire valider et « compléter » un vieux diplôme surgi d'archives questionnables. À l'instar d'une boîte de cassoulet qui a fait son temps, il se recycle. Un élan irréprensible le pousse vers la pédagogie appliquée et il enseigne la gestion des entreprises d'État dans un institut destiné à former les futures élites de la RPD.

Il a mal tourné, se dandine en costume trois pièces à fines rayures, porte des lunettes d'écaille, une épingle de cravate aux couleurs du parti unique, perd la ligne mais conserve son humour fécal.

5

Civilisation du marécage. Odeur puissante de la vase, frémissement des roseaux, bourdonnement des libellules, froissement de l'herbe où glisse le serpent, harmonie céleste des chœurs de grenouilles, lunes coruscantes...

Deux crapauds s'entretiennent *mezza voce*. Quelle histoire, ils n'en reviennent pas. Ce trou noir était d'un farceur ! Leur séjour va-t-il se prolonger ? Question transports, la planète des batraciens semble très mal desservie... Allons, il faut se montrer patient, l'essentiel est d'être en vie. Les oiseaux d'eau, pour l'instant, chassent sous d'autres cieux. C'est bien joli, la patience, mais une vie de crapaud est vite terminée. Quelle est leur espérance de vie ? Aucune idée.

Le séjour est d'une stabilité désespérante, pourront-ils seulement partir d'ici ? Quant aux chenilles, fourmis et orvets, inutile de mettre l'accent sur leur excellence ! Ahmad est réaliste. On doit s'accommoder de la situation présente. Sous forme humaine, ils seraient ridicules et ne pourraient survivre dans ce marécage. À quoi sert de se soucier ? Leurs congénères ne se tourmentent pas tant. Ils ne prennent nullement en considération le fait qu'ils sont tenus pour sacrés sur nombre de mondes. Ils s'en contrefoutent et vivent sereinement leur condition, n'accordant pas plus d'importance à des matérialisations soudaines de râleurs qu'à des débarquements d'astronefs de pèlerins. Fariboles.

Dans cet environnement, la religion du Bâbâ, une fois de

plus, prend des formes inattendues. S'il conserve les habitudes verbales d'un bon musulman et ne croque pas une mouche sans prononcer le « Bismillah », s'il ne manque pas de se couvrir la tête d'une feuille de nénuphar, le contenu de sa foi semble toutefois affecté. Le tramway nommé Polythéisme est au dépôt: la divinité, décidément, est unique. Mais l'émanatisme guette à l'orée du bois. Usant d'arguments fallacieux, Ahmad se dispense du devoir de base des croyants, la prière. N'est-il pas lui-même animal sacré, ne participe-t-il pas du divin? Quel serait le sens d'une adoration formelle à heures fixes? Les œufs qu'il répand sur la femelle sont chapelet, son coassement est prière, son bondissement est action de grâces, son être est louange.

Alors qu'Ahmad verse dans l'autozoolâtrie la plus effrénée, Gam, moins épanoui, s'ennuie ferme et se demande comment échapper à cette galère.

Il reçoit fraîchement son ami qui, menacé par la mégalomanie, se voit déjà dépêchant des rédempteurs de par l'Univers.

« Je vais te poser une question idiote, Gam. Tu dois songer parfois à ta planète natale et à ceux qui y sont restés. N'as-tu jamais pensé à y retourner, je ne dis pas pour propager le culte dont nous sommes l'objet, mais au moins pour apprendre aux habitants qu'ils se soumettent en vain à une discipline effroyable?

– Je ne suis pas concerné. Kwak des analogies avec votre histoire terrienne pourraient être amusantes. Si une prochaine incarnation sur Dianette en Bolivar ou en Spartacus figurait au menu, pourquoi pas? Mais c'est surtout après ta Terre que je languis, Bâbâ. Ming, peu après mon arrivée à bord de la carcasse, m'a donné un désir tenace de la connaître. Elle m'a rendu songeur par ses descriptions de

la ville d'où elle venait, des canaux, des brumes, des fleurs, des accordéons pleurant dans la bière, de la pluie, des néons rouges... Et toi Bâbâ, quand accompliras-tu ton pèlerinage à La Mecque ?

– Ne m'en parle pas, je suis mal barré. »

Une occasion surgit avant le retour des cigognes. Un vaisseau d'adorateurs du Crapaud venus d'un monde desséché désire prélever les spécimens nécessaires au culte. Gam et Ahmad, se gonflant et roulant leurs plus beaux yeux, se présentent, plaident habilement leur cause et leur candidature est agréée. Ils se soumettront de bonne grâce à toutes les liturgies imaginables, pourvu qu'on les sorte d'ici. Ensuite, on verra. Marché conclu.

Les modalités du transbordement les étonnent et ils se font des adieux presque routiniers. La barbe grisonnante ne pique pas la joue blafarde; les deux batraciens échangent un regard amical, leurs yeux dorés étincellent, et Gam pose une patte visqueuse sur l'épaule d'Ahmad :

« Qui sait si nous nous reverrons ? Le moyen d'accès à cet astronef ne m'inspire pas une confiance entière. Me trouver réduit en je ne sais quelles particules au lieu d'emprunter une navette ne me plaît guère, et je me demande sous quelle forme nous allons nous rematérialiser là-dedans. Cela finira mal... T'imagines-tu en *Trichomonas vaginalis* ? À tout à l'heure et adieu, Bâbâ.

– Pas de misogynie. À tout de suite, si Dieu le veut. »

4

Ventre rond, garçon.
Ventre pointu, enfant fendu.
Proverbe cévenol.

Le soir vient, la pluie se remet à tomber, le vent apporte parfois le bruit de la mer. L'hôtel Sol y Mar est situé tout près de la plage, de ses fortins ruinés, de ses temples décrépits, de ses villas de béton rongées par les intempéries.

L'unique ampoule qui brille sous la véranda ne dessine pas nettement les contours des visages. Des gens lisent, bavardent, jouent aux dés ou simplement, sans se lasser, regardent la pluie.

Une haute silhouette, sac sur l'épaule, traverse la cour à grands pas, s'ébroue en soufflant et s'enquiert d'un lit. Une jeune femme assise à une table se retourne :

« Par tous les diables, Honte-Bue !

– Ming ! »

Ils sont debout l'un en face de l'autre, se tiennent par les épaules, se regardent longuement, rient et s'étreignent. Les clients lèvent une paupière lasse.

« Alors, tu es ici ? Raconte.

– Mais toi, on t'a cru...

– Mort, hein ? Ah, ah ! Que non, ça viendra bien assez tôt ! »

Ming fait asseoir la Honte, deux verres de thé brûlant sont posés sur la table par un gamin. La pluie est drue, chaude, et

une rafale vient parfois diluer le breuvage.

« D'où venez-vous, Honte-Bue ? Pas d'outre-tombe ?

– Non, de lieux moins exotiques. Pour l'heure, je me plais beaucoup sur Dnih ; où serait-on mieux ?

– Je ne te le fais pas dire. »

Honte-Bue, après un regard circulaire :

« Joli... Tu habites ce charmant Sol y Mar ?

– Oui, je fais dans l'hôtellerie. À mon arrivée ici, la région était en ébullition et j'ai assisté à des changements. Quand ils ont appris que le propriétaire de l'hôtel, qui possédait des terres, venait d'être bâtonné à mort par ses ouvriers agricoles, le cuisinier et le gamin ont viré le gérant et ont pris les choses en main. J'habitais l'hôtel depuis un sacré moment, j'en connaissais bien le fonctionnement, rien de compliqué au demeurant, eux n'ont pas été à l'école, ils m'ont proposé de m'occuper de la paperasserie, de l'accueil, des rapports avec la clientèle étrangère, j'ai accepté. »

Honte-Bue a un grand rire :

« Ouais ? Et ça marche bien ?

– Ça peut aller, tu vois. Suffit à nous nourrir.

– Tous les trois, tu veux dire ? »

Au tour de Ming d'éclater de rire. Elle compte sur ses doigts :

« Tous les... onze. Le gamin est seul, il avait été autrefois vendu par sa famille au proprio, il est tranquille maintenant. Le cuisinier est marié, il a cinq gosses. Un hôtel d'une dizaine de chambres n'assure pas un niveau de vie très élevé mais on vit... »

– Le compte n'y est pas, tu disais onze. »

Ming entraîne Honte-Bue dans une petite pièce aux murs tapissés de vieux journaux, dans laquelle deux bébés bruns dorment sous une moustiquaire.

« Des bébés chauves, quelle classe ! Tu ne les as pas manqués. »

Il ne peut retenir une plaisanterie de mauvais aloi, et lance :

« Ils n'ont pas les pieds palmés, au moins ? »

– Si tu veux mon pied au cul, continue sur ce ton. Vous entendez ce que dit cet affreux ?

– En bord de mer, cela aurait ses avantages... Sans parler du culte du Crapaud, qui a nombre d'adeptes par ici, non ? Bref. (Il se penche.) Sont-ce de petits monsieurs ou de petites dames ?

– Un de chaque, mon cher. Un fendu et un couillu. Ne va pas les embêter, surtout. »

Il soulève la mousseline et les examine de près.

« Comme c'est charmant, ils sentent un peu le lait caillé. Vraiment adorables. »

– *Double happiness ! Viens, idiot.* »

Devant un autre thé, Ming commente brièvement. Les marmots c'est le pied, mais les types sont un peu trop cons... Honte-Bue sourit de l'air entendu du démagogue.

Ming observe son crâne de plus en plus déplumé et ses rides qui se sont creusées, quel âge peut-il avoir à présent, la quarantaine ? Lui se dit qu'elle a peu changé au physique, nom de Dieu quelle belle garce, celui qui lui a procréé les deux zouaves n'a pas dû s'emmerder.

Bien évidemment ils ne peuvent s'en tenir à l'instant, et certaines questions les démangent. Honte-Bue demande des nouvelles de ses anciens compagnons, quel ridicule après toutes ces années, mais on n'y échappe pas.

« Tout cela est tellement lointain. J'ai l'impression d'avoir toujours voyagé seule... »

– J'aime t'entendre parler ainsi. Mais dis-moi, mes camarades les rêveurs ? »

Elle raconte la séparation aux Pieux, la vente de la carcasse, le partage du fric, et le départ d'Aro pour la Terre à la suite d'une initiation forcée. Farída, peut-être victime d'un retour de flamme, a songé à l'accompagner, mais finalement il n'en a rien été, elle ne tenait pas à aller s'encroûter là-bas, Ming la comprend.

Gam avait très envie de connaître la Terre, mais finalement il a remis son projet à plus tard. La Honte sait combien il était lié avec Ahmad, ils ont acheté un biplace et sont partis l'air mystérieux, sans rien confier de leur but. Elle les avait bien entendus déclarer que seul un trou noir serait une destination digne d'intérêt, mais là elle les avait trouvés un peu frimeurs. Sans nouvelles depuis.

Ming continue son tour d'horizon, elle évoque Cri devenu gourou et Alb refaisant sa vie à bord du *Cinq-Perfections*, Grull partant pour Dnih, aucune envie de le revoir, celui-là, et le sâdhu, plus silencieux et lumineux que jamais, disparaissant un beau jour, pour Dnih, lui aussi.

« Et l'infâme Yuk ?

– J'allais oublier qu'il a été la cause indirecte de ta disparition. Des Pieux, il... mais connais-tu Les Pieux ?

– J'y suis allé huit fois !

– Des Pieux, donc, il est retourné sur Véga-7, au moment où la RPDP venait d'être proclamée, avec Rhaa, cet incroyable Gu, et Feuille-Morte, que Grull avait rencontrée sur Nada, tu sais, la petite qui était intarissable au sujet des nomades et du bouddhisme et surtout, ça me faisait tellement rire, qui se désolait d'avoir les cheveux frisés !

– Je la remets mal, c'était peu avant que je ne parte pour...

– Excuse-moi.

– De Rhaa, en revanche, je me souviens très bien. Quel

être! Jamais vu quelqu'un d'aussi lubrique et porté sur la spiritualité. Et quelle touche, entre nous! Alors, qu'ont-ils fricoté tous les trois?

– Politique, business... Et Rhaa jouait un rôle louche, tu le connais, tout pour le sexe!

– Oh oui! Sur Mohcen, j'ai eu tout loisir de le connaître... bibliquement.»

Ming a un rire étouffé:

«Toi aussi? J'ai l'impression que tout le monde y est passé, à l'époque!

– Tu es drôlement bien renseignée, dis. As-tu revu ces gens?

– Jamais. Ce sont des clients qui m'ont raconté, tu sais ce que c'est, la vie d'hôtel, on bavarde, et puis c'est amusant d'entendre parler de Véga-7...

– Tu me racontes la suite?

– Allons-y.»

Les heures passent, ils n'en peuvent plus de parler du passé, assez, ils sont barbouillés, avec un sacré creux.

Le cuisinier de la maison est un artiste, les panses font le plein de frites au ketchup, requin au naturel et crêpes à la confiture. Le thé réapparaît, doré, les dés sortent des poches et Honte-Bue, n'ayant pas résisté à une petite partie, perd cinquante credos et une paire d'excellents croquenots. L'heureux gagnant, un jeune moustachu, va avoir les arpions en marmelade pendant des semaines, il l'a bien cherché.

Minuit, fin du service. La pluie redouble, le courant est coupé, une lampe à kérosène improvisée dans une bouteille de brandy éclaire la table et laisse deviner les arcades.

Le son d'un luth s'élève, les doigts du cuisinier se meuvent avec virtuosité sur les cordes. Il ne joue pas à l'intention de

ceux qui se sont relevés pour l'écouter, mais pour lui-même ou pour le gamin qui, assis par terre, les yeux brillants, vibre. Ming va jeter un œil aux bébés.

Deux heures. La Honte et Ming seuls à la table. Ming se pose des questions insistantes : qu'est-il arrivé à Honte-Bue après qu'il eut quitté Mohcen aux commandes de ce mono-place plein de chèques de voyage douteux ? Qu'en est-il de ce qu'ils ont cru savoir à ce moment-là ? Non sans gêne, elle l'interroge. Il parle à voix basse dans la pénombre, le vent siffle, la pluie chaude tambourine sur les tôles de la véranda, pourquoi ne pas répondre, ce sujet lui est maintenant indifférent, ce coup était pourri, sur Thlagg tout s'achète et se vend, bien sûr, mais cette idée de chèques n'était pas très fine, et puis un élément inattendu avait surgi, sous la forme d'un avis de recherche le concernant affiché au milieu du hall d'arrivée, pour de vieilles histoires, c'était le coup dur, alors tout avait mal tourné et vite, trop tard pour faire marche arrière, mais ces gardes étaient un peu endormis, son arrestation leur avait posé quelques problèmes, finalement ils n'auraient pas dû essayer, oui le bilan avait dû être assez lourd mais on n'est jamais forcé de faire ce métier-là n'est-ce pas.

La fuite dans l'espace avait été très éprouvante, plusieurs jours sans manger ni dormir, les brûlures douloureuses et surtout l'impression insurmontable de la proximité de la mort.

Puis il était retombé sur ses pattes, la chance ne l'avait pas encore abandonné, il avait atterri sur un monde isolé, sans contacts avec ses voisins, l'idéal, avait élu domicile dans une hôtellerie à touristes perdue dans une campagne à betteraves, hors saison, les prix étaient bas, heureusement ils n'étaient pas curieux là-dedans, et il lui restait un peu d'argent. Interminable convalescence dans la solitude, ensuite

impossible de situer Mohcen, ces régions du pourtour de la galaxie étaient coupées de tout, en fait il s'en fichait, il ne tenait pas à retrouver sa joyeuse bande de copains. Il avait embarqué comme oniro-propulseur sur un betteravier, sale boulot, un salaire semblable à un dictionnaire sans exemples, la puanteur, mauvaise époque, c'est loin...

Les bourrasques couchent la flamme de la lampe à l'horizontale, tout est trempé, ils ont bu des litres de thé noir et les cendriers débordent de mégots. Trois heures et demie. Le tyran rappelle à l'ordre ses sujets: creux à l'estomac. Pas de frigo à piller au Sol y Mar, et on improvise. Une cuiller nerveuse mixe confiture d'oranges amères et yaourt, les lèvres gourmandes happent le mélange, les incisives découpent à petits coups les lamelles d'écorce, les langues se pénètrent de la saveur de la bouillie... Ming fait un saut dans la chambre des gosses, qui sont d'une sagesse exemplaire. Elle remarque avec mélancolie que les rivières montent, que les inondations menacent, espérons qu'il n'y aura pas de cyclone cette année, elle hésite et reprend, mais enfin, que lui voulait-on, et cet avis de recherche qui le poursuit, à quoi se rapporte-t-il ?

Elle est horriblement mal à l'aise mais Honte-Bue parle pour la première et la dernière fois, elle peut savoir après tout, les années ont passé et si rien de fâcheux ne survient d'ici là, la prescription va bientôt être acquise.

Oui, il avait vécu sur Aquarius-3 autrefois. À l'époque, la lutte armée lui paraissait la seule voie menant à des changements réels, et il s'était engagé dans des actions violentes. L'élément gênant, et Honte-Bue l'admet sans ambages, est que l'exercice de la violence, en soi et indépendamment de toute justification idéologique, peut procurer des satisfactions non négligeables. Fini tout ça, il ne toucherait plus à une arme, désormais.

Les réseaux avaient été durement atteints par la répression, il avait dû se planquer dans des conditions difficiles, et un jour, en route pour un camp météo qui servait de relais à son organisation, il avait été rattrapé par un chasseur de primes, encore un vilain métier, à ces instants-là, même au milieu d'un désert glacé, il n'y a pas de place pour deux. Voilà. Il était resté un an au camp, à jouer aux cartes et à trop boire, là-bas il avait cru mourir gelé une paire de fois, quelle rigolade la vie, puis les camarades l'avaient aidé à passer sur Terre, il avait connu du monde, cherché un passage, elle connaissait la suite.

« Ce passé qui nous pend au cul comme un ténia, assez, heureusement que l'avenir est devant nous, enfin, ce qu'il en reste, n'est-ce pas ? »

La pluie a cessé, le jour se lève.

« Passes-tu quelques jours ici, cela me ferait plaisir ? »

Il n'hésite pas, il voulait partir demain, aujourd'hui donc ; mais le cargo sur lequel il s'est embauché ne décolle que dans une semaine, d'ici là il a le temps, il accepte volontiers, l'endroit paraît tellement agréable.

« S'il n'y avait pas les cyclones et la malaria, ce serait parfait, mais il ne faut pas en chier une pendule. Tiens, tu vois la porte verte, c'est la 7, tu n'as qu'à la prendre. Je te quitte, j'ai du boulot, la marmaille et la leçon du gamin, tout à l'heure. Dors bien.

– ¡ *Hassta luego!* »

En allant se coucher, Honte-Bue s'interroge à propos des deux bébés de Ming. L'heureux père n'était-il pour elle qu'un simple étalon, ou un grand passionné ravageur ? Mais il tiendra sa langue.

Une génisse blanche entre dans la cour et flaire en vain le sol, en quête d'un brin d'herbe à brouter. Les bébés, d'une même voix, entonnent une aubade hurlante.

3

Des quenottes poussent à Yuk, et comment parler de dents de sagesse? L'ambition s'est emparée de son cœur. Est-ce bien le même qui jadis traînait sa vie en savates, se pintant, disputant de la nature du Fils, flemmardant, et qui, voici peu de mois, aux Pieux, aspirait au stade de Bouddha? Eh oui. Il a balancé son lest par-dessus bord et prend de l'altitude. Un bureau spacieux au sommet d'une tour qu'on finit de construire à la périphérie de Nueva Siddhapura (vue imprenable sur la steppe, sur l'aéroport au trafic incessant et sur les toits ocre) concrétise cette ascension.

Yuk a profité des changements rapides qui se sont produits au sein de la RPDP pour escalader sans s'essouffler la pyramide sociale. Les profits engendrés par les phosphates sont considérables, l'État a des finances prospères et l'idéologie peut, sans trop de dégâts pour l'économie, occuper le devant de la scène. La logomachie dissimule mal les conflits personnels et les purges commencent. Des emplois de haut niveau se trouvent libérés, les amis de Yuk se placent, celui-ci abandonne l'enseignement, déniche un poste confortable, aux attributions mal définies, au ministère de la Coordination, et songe à mieux.

Nul bonheur n'est parfait: depuis peu les dossiers préoccupants s'accumulent.

Le fait nouveau que constitue la propagation rapide de la religion du Crapaud inquiète, en soi, assez peu le pouvoir.

Rien d'étonnant à ce qu'une secte, par ces temps troublés, profite de la crédulité des nomades. Une propagande appropriée auprès des masses urbaines empêchera ces croyances ridicules de gagner du terrain. Quant aux deux agitateurs qui parcourent le désert d'une tribu à l'autre, ils ne tarderont pas à être identifiés. On ramènera tous ces excités à la raison, en employant la fermeté s'il le faut. Dans cette affaire, le point sensible est le retard considérable que l'application du plan de rationalisation de l'élevage nomade ne manquera pas de prendre. La mise en œuvre des décisions est différée, car il serait malaisé, dans ce contexte exalté et brouillon, de convaincre les nomades du bien-fondé de ces stations fourragères et vétérinaires qui impliquent un droit de regard du pouvoir sur les parcours et un contrôle potentiel des déplacements. Quant à user de contrainte, il n'y faut pas songer pour le moment.

On s'inquiète en haut lieu de ce retard : un libelle dénonçant les importations massives de conserves, les carences de la politique alimentaire et l'indulgence coupable envers l'attitude rétrograde des éleveurs vient de paraître dans une revue officielle. Il est signé Protidax, pseudonyme derrière lequel s'abrite un des pontes du régime, le puissant directeur de la Diététique au ministère de l'Agriculture.

Deuxième source d'ennuis, en corrélation étroite avec la première : la frontière. Certaines tribus fidèles au gouvernement acheminent, avec l'aveu de celui-ci, incapable pour l'instant d'organiser ses propres convois, d'importantes quantités d'armes légères en direction du Sansonnistan. Les dirigeants de Nueva Siddhapura ne verraient pas d'un mauvais œil l'installation d'un régime ami chez le voisin, et ceux qui mènent la lutte contre la dictature reçoivent un soutien actif. Le désintéressement n'est le fort d'aucun pouvoir. On raconte

que les gisements de phosphates de la RPDP seraient insignifiants comparés à ceux qui s'étendent sous les sables du Sansonnistan...

Les rapports qui parviennent à Nueva Siddhapura font état d'un élément nouveau, d'une gravité indiscutable: seule une faible proportion de l'armement parvient aux insurgés; les nomades et les Gu constituent des stocks. Et leurs intentions semblent claires: résister à toute tentative de contrôle, puis tenter de s'emparer du pouvoir.

On frappe. Le secrétaire de Yuk, legs des Pharaons, un homme sans âge, sans visage, voûté:

« Votre courrier, Vassili Fiodorovitch.

– Merci. Faites monter du thé, voulez-vous? »

Yuk défait un bouton de son gilet, il faut absolument que je me mette au régime, il respire mieux, on étouffe, que foutent les gars de la clim? Yuk attrape une enveloppe. Lorsqu'il a achevé la lecture de la feuille dactylographiée, il sent une sueur froide lui couler dans le dos. Catastrophe.

L'hostilité des nomades est déclarée. Les membres d'une prétendue commission ethnologique envoyée auprès des Bani Khîl ont été fouettés à mort sous un prétexte futile, avoir osé poser les yeux sur la première épouse d'un des chefs de clan, alors qu'elle sortait de sa tente. Cette équipe, dont la mission réelle était d'apprendre si la tribu s'armait, comme certains informateurs l'assuraient, avait été expédiée dans le désert à l'initiative de Yuk.

Cinq hommes sont morts, et l'unique survivant a été relâché en piteux état. On ne peut douter qu'il ait parlé sous la torture. L'opération a lamentablement échoué et Yuk est dans le pétrin.

Il décroche le téléphone et tente de contacter les mieux placées de ses relations. En vain. La veille déjà, au sujet d'une

affaire différente, de portée minime, une demande d'entrevue avec une des huiles était restée sans réponse. Il s'agissait de quelques illuminés de Nueva Siddhapura, et plus particulièrement du stylite de la place des Névropathes, auquel une rééducation pend au nez. Yuk aurait voulu faire valoir que ces gars-là ne menaçaient personne et que des problèmes plus aigus se posaient. Tant qu'Aum ne descendait pas de sa colonne pour prêcher la contre-révolution, et même s'il s'y risquait, le péril n'était pas grand. Ne pas faire de martyrs, voilà la règle d'or qu'il se proposait de rappeler. Yuk avait été prié de transmettre son rapport par la voie hiérarchique. Lui qui, il y a peu, avait ses entrées partout !

Un revirement est prévisible et il va sans doute en faire les frais. Sale histoire. L'aide aux maquisards du Sansonistan va cesser sans délai, mais la suite ? Impossible de ne pas réagir à une telle provocation. Les gisements de phosphates étant isolés en plein désert et très vulnérables, des représailles auraient des conséquences immédiates. Rien de plus facile pour les tribus que de saboter les installations. Toute action inconsidérée équivaldrait pour les dirigeants de la RPDP à scier la branche sur laquelle ils sont posés. Les citoyens ne sont pas chauds et des opérations militaires de quelque envergure risqueraient de compromettre la base populaire du régime. Encore faudrait-il être en mesure d'engager ces dernières ; les livraisons de matériel lourd et les instructeurs d'Orion se font en effet attendre. Mais il ne faut pas laisser pourrir cette situation. Quelle sera la réaction des instances dirigeantes ? Radicaliser ou baptiser le vin ? Seul un fin pronostiqueur le devinerait. La situation est complexe, l'avenir incertain, des nuées annonciatrices de guerre civile s'amoncellent au-dessus de la RPDP, et, en attendant, Yuk fait un bouc émissaire idéal. D'ici à ce qu'on l'envoie, chargé

d'iniquités, chez les Bani Khîl... La solution retenue sera différente et le moment est mal choisi pour être arrêté. Yuk risque de pourrir en taule.

Rien ne va plus. Par la baie vitrée, il voit sa bagnole qui attend, et le chauffeur, au volant, plongé dans la lecture du journal. Pas de temps à perdre, il faut filer le plus vite possible. Il boit un verre d'eau au distributeur, éponge sur son front la poussière collée de sueur, et va sortir quand trois malabars, dont l'un balance négligemment une paire de menottes, font irruption dans la pièce.

Yuk n'aura pas à prendre de décision douloureuse pour s'alléger de ses kilos superflus. Attendant patiemment de retrouver l'éclat aveuglant de Véga, il deviendra comme Aum, son compagnon de cachot, un jeûneur aguerri...

2

Le voyage est sans histoires. Ahmad et Gam, rematérialisés en crapauds, paient leur écot en participant régulièrement à des cérémonies bon enfant qu'un grand bouc honore de sa présence et au cours desquelles, arborant des tuniques rouges, ils baguenaudent sur des femmes nues. Bien adaptés, ils acquièrent sur le vif, sans s'inquiéter d'orthodoxie crapaudine, quelques rudiments de démonologie.

La complaisance et l'efficacité de leurs transporteurs sont sans faille puisque ensuite, sans autre forme de procès, ils réintègrent leur forme humaine et se voient débarqués sur Véga-7, dans les limites de l'ancien État de l'Éveil. Ils ne s'émeuvent pas de cette cascade d'in vraisemblances et reprennent souffle.

Ahmad est marqué. Besace en bandoulière, bâton de pèlerin en main, il part à pied dans les tribus et commence une prédication où il se prétend lui-même, bien sûr, incarnation du Crapaud divin. Gam l'accompagne en qualité d'ami plus que d'acolyte ou de pape, et n'accorde bien évidemment aucune foi à ses élucubrations.

Les animistes du désert sont fiévreux, turbulents en cette période troublée et la propagande d'Ahmad est bien accueillie.

Les nomades calcinés par l'ardente Véga sont touchés par cette nouvelle religion qui fait d'une mare envasée l'océan primordial et de la bête pustuleuse le symbole où se recon-

cilient les éléments. Ils aspirent à l'immortalité de Celui qui, sur son lotus, ne meurt que pour renaître, et rêvent comme à un éden aux oasis insalubres qui jalonnent de loin en loin le désert de pierres que coupe la frontière. Les Litanies deviennent le credo des convertis : « Louange à Toi l'Aqueux le pacifique le froid le visqueux... »

Ahmad est mû par des motifs obscurs. Halluciné, il semble obnubilé par son bref passé marécageux. Le Crapaud, comme il le proclame, s'incarne-t-il en lui, le Divin ? L'ex-soufi régesserait-il au point de se laisser posséder ? Faisons-lui crédit d'un minimum de lucidité : Ahmad domine son sujet, il n'est pas dupe et n'ignore pas qu'il s'investit dans une divinité illusoire. Mais, au terme de ce parcours en dents de scie qui l'a mené à l'apostasie, Ahmad ne peut plus reculer. Il délaisse le vert de l'islam et de la robe batracienne pour le bleu céleste. Que l'esprit se dégage de sa gangue !

Gam est chargé d'un aspect plus matériel des choses. Il prend le vent et s'efforce de coordonner le mécontentement qui se fait jour chez les tribus depuis que la RPDP prétend les soumettre, au nom du progrès et du développement, à l'autorité du pouvoir central. Tandis qu'Ahmad prêche, Gam rencontre sous la tente les notables des tribus. Qu'importent à ceux-ci les bonnes intentions : on résistera à toute immixtion en alternant escarmouches et négociations. Si cette tactique n'aboutit pas, on n'hésitera pas. La leçon administrée aux faux ethnologues par les Bani Khil n'est qu'un coup de semonce. Les gens du désert peuvent frapper fort, même si les intentions qu'on leur prête à la capitale relèvent en apparence de la plus haute fantaisie. Prendre le pouvoir, quelle foutaise ! Empêcher qu'il ne s'exerce à leurs dépens est leur objectif avoué. Les chefs de tribu et de clan se foutent bien du Crapaud, mais sont attentifs à se laisser porter par le

courant. Autre provocation pour tâter le terrain, ils envoient à Nueva Siddhapura, en guise de banderilles, une déclaration où la vocation universelle de la nouvelle foi est affirmée, et prennent soin de préciser que toute atteinte à la personne du Divin donnerait le signal d'un soulèvement généralisé. Phosphates et fric en filigrane.

Un projet de fédération est en gestation. Les convois d'armes destinés aux insurgés du Sansonnistan, et acheminés par des tribus fidèles dans les mots à la RPDP, permettent de disposer d'un peu de quincaillerie. La base du mouvement est large et les Gu des marais ne sont pas les moins actifs. Le sort sourit aux partisans de la Divine Incarnation et de Celui qu'Elle prétend être Son double.

Ahmad et Gam, voilés de bleu azur, chevauchent au coude à coude dans la fournaise, accompagnés par une suite considérable: les femmes de leur harem se balancent dans des palanquins hermétiquement clos, les porteurs d'oriflammes montent d'aériennes chammes, les hagiographes griffent de cunéiformes les tablettes boulonnées au guidon de leurs mob' et les musiciens jouent sans relâche.

Un train de mules est attelé à une lourde estrade et un groupe électrogène, en remorque, assure le fonctionnement d'une sono impétueuse. Un pianiste effleure les touches de son crapaud... Des percussions, des saxos déroulent sans fin la même musique sans ligne mélodique, toujours identique et toujours renouvelée, telle les étendues dorées. Des trompettes modulent des espagnolades. ; *Olé!* Aucun son discordant. Les fouets ne sifflent pas, et les muletiers mènent leurs bêtes en douceur, par la bride. Des centaines de convertis, le visage dissimulé par un masque de batracien, dansent.

La prédication prend un tour nouveau à la suite des réactions de la RPDP, laquelle s'inquiète plus des disparitions d'armes qui lui sont rapportées que de ces débordements. Des émissaires, puis des détachements, sont maladroitement envoyés auprès des nomades. Hâtivement endoctrinés, contraints de baiser en effigie le cul du Crapaud, ils sont renvoyés dans leurs foyers. La tension s'aggrave. Un peu plus tard, un engagement fait quelques morts des deux côtés, et les zélés de la foi vaseuse organisent fort mal (trop mal ?) un raid auquel participeront les deux Divins.

Le parti de cavaliers tombe dans un guet-apens à l'entrée de Nueva Siddhapura. Sans avoir loisir de débâler leur artillerie, ils sont pris sous le feu d'armes automatiques.

Il n'est plus question de métamorphose pour les deux lascars. Si un dieu unique et jaloux les guette, on ne donne pas cher de leurs chances au jour du Jugement, et leur avocat devra user de ses meilleurs effets de manche, mais qui sait ? d'autres possibilités existent : renaître en humain ou en animal, en divinité ou en démon... Puissent-ils un jour échapper au cycle des renaissances, sauter en marche, sans se casser bras et jambes, de la grande roue en feu, dans les filets tendus par les anges à capes écarlates et casques étincelants – flonflons.

En attendant, que leur prochaine incarnation, ainsi que celle des adeptes qui se sont laissés prendre au piège de la mare d'éternité et agonisent dans la poussière, soit bonne.

À la seconde rafale, Gam est empli du chant de l'océan et Ahmad bascule dans une senteur de jasmin nocturne. Les yeux noirs de Zohra, sa rose mystique de l'heure, âgée de treize ans, lui sourient par l'échancrure du voile...

1

Martelé par les rais d'un implacable soleil blanc, Rhaa le Gu s'éveille un peu pâteux de sa sieste dans le marécage. Un des buffles lui mugit interminablement aux oreilles. Quel est donc celui des animaux qui tente ainsi d'attirer son attention ? Rien à faire, il ne reconnaît pas le bestiau ; un nouveau, donc, et, selon toute apparence, tombé du ciel. Le Gu craint d'être victime d'hallucinations. Ne seraient-ce pas les libellules du goûter ? Il entend une voix faible mais distincte qui articule une salutation avec difficulté.

Rhaa est maussade :

« Qui dissipe la vision d'une cité d'onyx caressée par les vagues d'une mer lourde de taches d'huile et d'épluchures ? Qui m'arrache à un repos non mérité pour m'éveiller à une prétendue réalité ? Oh, j'ai la tête lourde, le soleil est bas déjà, une journée de plus va s'achever... »

» Buffle charmant, sais-tu que le temps accélère impitoyablement son cours, et que les jours sans fin, englués dans l'ennui, de l'enfance, font trop vite place aux années qui galopent vers la décomposition ? As-tu remarqué que la vie du Gu est aussi brève que celle de l'insecte ou de l'homme ? Sitôt nés, nous voici morts et incinérés, sais-tu cela, buffle à la peau lisse ? »

Le ruminant mugit de nouveau et Rhaa extrait de la boue, dans un bruit de succion, son corps invertébré aux multiples tentacules.

« Salut, Rhaa !

– Salut, frère, oui je suis Rhaa, mais comment le sais-tu donc, et par quel prodige articules-tu le langage des humains de la Terre ?

– Te souviens-tu de Grull ? »

Rhaa rit, s'il se rappelle Grull, et comment ! Le bovidé connaît-il ce type ?

À l'en croire, le buffle n'est autre que Grull, qui vient de subir une transformation et déprime légèrement. Le Gu, enjoué, le reconforte, il arrive bien des mésaventures quand on s'écarte des sentiers battus. Les préjugés concernant la hiérarchie des incarnations animales ne méritent pas d'être pris en considération, en quoi un éléphant serait-il « supérieur » à un rat si ce n'est par la taille, que Grull ne se frappe pas, d'ailleurs lui Rhaa connaît une bonne sorcière qui peut arranger ça.

Grull n'est pas trop à l'aise dans sa nouvelle peau, il redoute la suite, tout peut arriver, ne va-t-il pas se trouver réduit à la condition de vautour, de crapaud ou d'araignée, animaux contre lesquels il nourrit de tenaces préjugés ? Rhaa, jamais à court d'arguments, se livre à un éloge desdits.

« Grull, enfin, tente de tirer profit de tes tribulations. Tu as l'occasion rêvée d'abandonner tes idées toutes faites au sujet de ces créatures que seuls des esprits chagrins s'obstinent à dénigrer.

» Le vautour ? Admirable nettoyeur toujours à l'affût du moindre déchet. Considère son vol circulaire au-dessus de la ville, quand il se berce, repu, dans les ascendances d'air chaud que provoque l'envol des astronefs. Songe que ce qui est pour toi peu ragoûtant, la vue d'un cadavre, est pour lui la source de la plus haute joie, et médite la leçon.

» Ne te laisse pas arrêter par les apparences, Grull, et

contemple l'araignée. Elle te répugne, je suppose. Connais-tu seulement la variété et la complexité des toiles qu'édifient les différentes espèces, as-tu étudié leurs rosaces, leurs cornets, leurs nids? T'es-tu laissé émouvoir par une toile dégoulinant de gouttelettes par un matin de brouillard? As-tu vu fulgurer la croix sur l'épeire?

» Te rappellerai-je que le crapaud est très vénéré dans cette galaxie? T'apprendrai-je que de mystérieux propagateurs sont à l'œuvre ici même, et que les nomades se convertissent par milliers? Te redirai-je Ses Litanies, dont nous nous berçâmes par un pur après-midi de Mohcen?

- Je n'ai nulle envie d'être l'objet d'un culte, figure-toi. Me voilà bien assez embrenné. Crois-tu que cette sorcière parviendra rapidement à me rendre ma forme humaine?

- Cesse donc de te tourmenter sans motif. Pour le moment, te voici un fort joli buffle. Les femelles vont te sauter au... cou lors de la prochaine saison des amours.»

Les grands yeux doux de Grull s'écarruillent et son muflle frémit:

« Je ne ressens pas le moindre désir pour ces bêtes.

- Libre à toi. Je te signalais que ton nouvel état ne comporte pas que des désagréments, loin de là. Sais-tu que tu n'es pas mal monté? »

D'un tentacule dubitatif, il soupèse la paire de génitoires de Grull et se fait vieille coquette pour susurrer:

« Si vous voulez tirer un coup, maître, ça ne vous coûtera pas cher... »

Grull l'inhibé détourne la conversation:

« La prochaine saison, ai-je bien entendu? Mais je n'ai pas du tout l'intention de passer des années à ruminer. Je veux retrouver ma forme humaine.

- Oh! je veux, c'est vite dit, la volonté n'a rien à voir

là-dedans, que cela te plaise ou non. De plus, tu ne m'en tiendras pas rigueur, j'espère, mais je te trouve beaucoup plus à ton avantage sous cette forme. Enfin... Puisque tu me sembles anxieux, je t'aboucherai sans tarder avec la sorcière, nous verrons ce qu'elle peut faire pour résoudre ton problème. C'est une nana très compétente, d'esprit moderne, séduisante aussi, cela fait partie du métier.

– Dommage qu'Aro ne soit pas là, lui m'aurait sorti de ce merdier.»

Rhaa, d'un ton sec, réplique :

«Si tu fais allusion au marais, sache que je n'ai qu'à me louer de cet habitat. Et pour ce qui est d'Aro...»

Ici le Gu hermaphrodite ne peut retenir un sourire :

«Aro est justement reparti apprendre l'art des guérisons et des transformations. Mais, pour estimable qu'il soit, Aro n'est qu'un encouillé, et la sorcellerie est du domaine des femmes, c'est acquis, enfin. Mais on parle, on parle, et on oublie que la vie suit son cours. As-tu mangé?»

Suite à sa matérialisation soudaine sous forme de buffle, Grull a vécu un instant d'abattement. Une exploration rapide des alentours ne l'a pas rasséréiné. Le marais, cerné par un désert de pierres noires, est un de ces lieux d'où l'on ne part pas. Grull a réfléchi en s'aidant de sa cervelle d'herbivore, puis, en attendant la suite, s'est joint au troupeau amical de ses congénères. De l'eau jusqu'au ventre, il a brouté les hautes herbes et n'a pas dédaigné les roseaux.

«Tu t'es rempli la panse, donc. Eh bien maintenant, tu dois te mettre à ruminer, sinon les troubles digestifs te guettent. La santé avant tout. Tu vas me remastiquer tout ça, s'il te plaît.

– Je suppose que l'on n'échappe pas à cet exercice répugnant ?

– Cesse de te plaindre à tout propos et assume. Cette métamorphose et ton arrivée ici ne se sont pas produites par hasard, tu as dû commettre une erreur quelque part. As-tu poursuivi une recherche personnelle dans le domaine de l'occultisme, en négligeant les avis autorisés ?

– Jamais je n'ai eu foi dans ce genre de sornettes, déclare Grull avec fierté, un filet de bave pendant de sa gueule.

– Voilà où ce désintérêt t'a mené. Tu aurais pu te tenir au courant, entre nous soit dit. Te voilà buffle, et ton opinion n'y changera rien.

– Ne retourne pas le couteau dans la plaie.

– Il n'y a ici ni plaie ni couteau, mon cher Grull. Je ne ressens que la joie de retrouver un ami, dans l'eau paisible d'une oasis, parmi ces étendues de pierres calcinées.

– Quelle pestilence, veux-tu dire ! On ne doit pas faire de vieux os ici.

– L'enfer de l'homme est le paradis du buffle et du Gu. Bon et mauvais n'ont pas de réalité au-delà des apparences.

– Ne me rebats pas les oreilles de tes paradoxes bouddhiques, je t'en prie. Le moment est mal choisi. »

Grull agite ses cornes de façon menaçante, Rhaa l'esquive, ébauche un pas de danse et plonge dans l'eau croupie.

« Au fait, Rhaa, une question bête : sur quel monde nous trouvons-nous ?

– En terre de connaissance pour toi, sur Véga-7, et plus précisément à la frontière entre la République pharaonique démocratique et populaire et le Sansonniстан. »

Grull, désormais incapable de s'étonner, reste pensif. Que manigance Rhaa dans cette solitude, l'endroit est-il dépourvu d'habitants ?

« Personne ne demeure ici en permanence ; je ne reste que pour des périodes de durée variable, je vais dans d'autres

oasis... Nous nous relayons entre Gu pour assurer une présence continue près du troupeau. Les humains craignent la malaria et évitent de s'attarder. La piste qui traverse la frontière ne voyait plus passer personne, et de chaque côté les postes ont été fermés. Les pauvres bougres mal nourris ne résistaient pas aux fièvres, et les deux gouvernements, c'était du temps des Pharaons, qui s'entendaient mine de rien comme larrons en foire avec Sansonnetti, ont cessé de réapprovisionner en chair fraîche ce point de passage qui n'en était plus un. Ça a changé, depuis.

– Que doit-on comprendre, beaucoup de gens passent-ils cette frontière fermée ?

– L'endroit commence à t'intéresser, dirait-on. Un désert inhabité est une vue de l'esprit, on trouve toujours du monde. Les éleveurs du clan auquel je suis affilié me rendent parfois visite. D'autres Gu, que tu rencontreras, me relaient, et d'autres nomades font de brèves étapes. La situation politique est assez tendue, il y a du mouvement, du va-et-vient... »

Rhaa ne dit rien des caisses de munitions et d'armes disséminées sous les roseaux, dans la vase. Il aura bien le temps d'affranchir son camarade. Il ne se fait pas prier, en revanche, pour commenter l'actualité.

Beaucoup, parmi les citoyens de cette RPDP encore dans l'enfance, n'approuvent pas cette « stabilisation » qui ramène les vendus d'hier près du pouvoir et laisse le champ libre à tous les arrivistes. Les nouvelles orientations remettent en cause les acquis. Il n'est plus question de relance de l'industrie. Les ventes de phosphates rapportent gros et on importe. Alors, qu'on ne vienne pas parler de développement des régions périphériques !

Une évolution de cette ampleur ne se contient pas dans des limites arbitraires : le vent de liberté qui souffle à Nueva

Siddhapura a traversé la frontière et le Sansonnistan bouge. Les habitants sont excédés par le pitre sanglant qui écrase le pays depuis tant d'années et ont résolu de s'en débarrasser. Leurs voisins peuvent les aider, d'autant plus qu'il ne s'agit pas de changer de papa, mais d'en finir définitivement avec le besoin du père, si la chose a un sens.

« Tu m'suis, p'tit ?

– Oui m'sieur.

– Notre situation, à nous Gu, est complexe. Les actions menées en liaison avec les maquisards du Sansonnistan ne nous mettront pas en délicatesse avec Nueva Siddhapura, bien au contraire. Mais nous sommes méfiants vis-à-vis des bonnes intentions de la RPDP et opérons certaines... ponctions sur les convois, afin d'assurer nos arrières. Les nomades avec lesquels nous sommes actuellement d'accord ne nous inspirent pas non plus toute confiance... S'ils prennent l'initiative d'un conflit avec le pouvoir central, ou vice versa, nous y serons probablement entraînés. Dans cette hypothèse, on ne saurait deviner quelle position adopteraient les maquisards – faisons abstraction du régime de Sansonnetti, condamné à court terme et virtuellement hors course: rester dans la mouvance d'un gouvernement qui les a soutenus et alors nous combattre, ouvrir un second front, ou bien s'en affranchir, œuvrer à l'union des populations du désert, lutter à nos côtés... Tout cela est bien noir mais hélas! la paix dans laquelle nous vivons paraît de plus en plus fragile. Enfin, pour l'instant, il s'agit d'en finir avec Sansonnetti, qui sera traité avec moins de mansuétude que ces malheureux Sages.

– Que sont-ils devenus, ceux-ci ?

– Plus gâteux que jamais, ils se sont retrouvés en résidence surveillée sans trop comprendre ce qui leur était arrivé. Un ou deux sont morts, je crois; les survivants, pris

au piège d'une vieillese impitoyable, font sous eux et balbutient. Pas très amusant, hein ? »

Le buffle ne répond rien. De l'audience pendant laquelle il a contemplé les Sages dans l'exercice de leurs fonctions sa mémoire ne lui renvoie que des fragments. Impossible de se souvenir ne serait-ce que du visage d'un des ancêtres. Il se rappelle la noble assurance du Bâbâ, les acrobaties aériennes qu'Aro fit exécuter à une baignoire, le détail d'une boiserie. Le profil de Ming se découpe avec netteté dans la pénombre de la salle, et une boucle brune se découpe sur sa tempe...

Grull dirige ailleurs le cours de ses pensées. Pour se soustraire à l'ardeur du soleil, il regagne lui aussi l'élément liquide, et le bout de son muflé dépasse seul. Il veut parler, boit une tasse, et se décide presque à contrecœur à sortir de l'eau sa tête allongée et brillante dont le cuir épais ne s'orne que de rares poils.

« Le coin n'est-il pas trop surveillé ? Ne t'a-t-on jamais cherché de poux ?

– On explorerait en vain tous les replis d'un poulpe... Une patrouille du Sansonnistan s'est aventurée une fois jusqu'ici, par une journée mémorable. Le sabre et le goupillon font chez eux bon ménage, et les soldats ont l'esprit farci de balivernes qui enseignent que l'homme est le seul être pensant de la création, tu vois le niveau. Je me suis avancé vers eux, tous tentacules déployés, très mondain, les invitant à prendre un bain de boue pour se délasser, mais ils ont détalé à ma vue. Des légendes relatives à d'effroyables créatures des marais ont dû circuler, sans être prises au sérieux par les autorités. Excellent.

» De la part de la RPDP, la tentative a été plus traîtresse. Quelques idiots du ministère de l'Agriculture ont débarqué avec un projet de fromagerie. Le lait, ça se boit sur place,

sans chichis, non mais des frometons, n'importe quoi! Passer mes plus belles années dans un hangar en béton, à laver des passoires et à traquer l'asticot, pas question. Ces couillons attendaient des remerciements, ils n'ont pas été déçus du voyage. J'ai tenté, pour le plaisir, de faire valoir un argument certes un peu littéraire: pas de bon fromage sans un poil de la fermière, tel est le critère. Or les Gu étant d'une glabritude absolue, la qualité du produit s'en trouvait diminuée et ceci mettait en péril la fiabilité de l'entreprise. Je ne leur ai même pas arraché un sourire. Les Gu ont l'habitude d'être considérés comme des asociaux et des indésirables sur nombre de planètes, voire de subir une discrimination du fait de leur aspect, tu ne l'ignores pas. Le projet de réhabilitation était très condescendant à notre égard. Nos méthodes d'élevage du buffle y étaient décrites en des termes inacceptables, et notre choix d'une solution non violente flétri comme rétrograde. Les buffles devaient être sélectionnés, parqués, nourris de granulés, traits jusqu'à la dernière goutte, puis abattus et mangés. Après consultation, les Gu ont refusé le projet à l'unanimité et l'ont fait savoir à l'administration, tout en prévenant le clan. Nous autres, avec notre statut d'immigrants, jouissons en fait de peu de droits... Le clan ne s'est pas opposé de front à ces desseins bouffons autant qu'odieux et a préféré négocier. Nous avons obtenu un démarrage progressif, ce qui nous a permis de saboter assez rapidement cette activité. Quelle histoire! Sous couleur de reclassement des oubliés de la croissance, nous mettre à la fabrication des claquos, quelle angoisse! Fini, tout ça, ces glands ont pondu de volumineux rapports où ils reconnaissaient avoir fait une bévue et nous, de notre côté, avons démoli le début de bâtiment qui devait abriter la fromagerie, ainsi que, dans la foulée, les deux postes-frontières qui gâtaient le paysage.»

Grull interrompt sa rumination :

« C'est pourtant bien bon le fromage.

– Voilà autre chose ! Ne perds pas de vue qu'en tant que ruminant les produits animaux te sont fortement déconseillés. »

Grull, trouvant que Rhaa abuse de la situation, disparaît sous l'eau. Bulle :

« Et les dromadaires nourris de viande séchée, qu'en fais-tu ?

– Nécessité fait loi ; mais ça les brûle de l'intérieur, en quelque sorte. »

Le buffle, têtu, revient à une de ses obsessions :

« Cette sorcière, où peut-on la trouver, à Nueva Siddhapura ? Donne-moi l'adresse, j'y vais de ce pas, en espérant que son agenda ne sera pas surchargé.

– Holà, doucement. Non, elle n'habite pas en ville et ne figure pas dans l'annuaire, Grull, reprends-toi, il est temps d'abandonner les catégories simples que tu affectionnes. Tu n'as nul besoin de tomber là-bas avec tes gros sabots, ne t'en fais pas, nous irons la voir au moment opportun. D'ici là tu peux essayer de trouver l'erreur, le faux pas qui t'a amené de je ne sais où jusqu'ici. Ne te frappe pas trop. »

Grull met à sac sa mémoire, évoque la ville morte, le lac noir, le temple effondré, l'étrange véhicule, la marche en plein soleil, et ne découvre aucun indice susceptible d'éclairer sa lanterne. Quelle gaffe a-t-il encore commise ?

Les semaines passent, et Grull apprend la patience. Il mène sa vie paisible sans se poser trop de questions, et s'intéresse plus à la vie du troupeau qu'à ses problèmes d'ex-humain ou au berger de garde. Il s'adapte, son esprit ne s'obscurcit pas, mais se ralentit...

Un de ses entretiens avec Rhaa. Le buffle est affalé dans la boue et le poule s'étale sur une caisse de cartouches :

« Nous changeons tous, grâce aux dieux ! Ma position sur la violence était un peu simpliste. La lutte non violente ne peut réussir qu'avec des adversaires possédant grosso modo la même vision du monde que nous. L'affaire de la fromagerie était un cas exemplaire de lutte non violente ; avec les humanistes de Nueva Siddhapura, aucun problème, quoiqu'une évolution ne soit pas à exclure.

» Mais un dictateur comme Sansonetti ne s'en ira pas seul, il va être nécessaire de l'aider. Schweinkopf, le type de l'Intérieur, a sauté sur une mine l'autre jour, alors qu'il était en tournée d'inspection au volant de son véhicule personnel. Je faisais partie de l'équipe qui lui avait préparé cette surprise. Bizarre, n'est-ce pas, alors que j'ai si longtemps cru que le non-agir était la seule issue. Dans l'espace, j'ai tellement médité l'image du sage taoïste assis à l'envers sur son buffle... Maintenant que me voici à pied d'œuvre, je m'engage dans l'action violente. Quelle vie, hein ? Mais je t'ennuie sûrement, ah au fait j'ai repensé à ton histoire, rendez-vous a été pris avec la sorcière, tu profiteras de la fraîcheur toute relative de minuit pour accompagner, si tu le désires, les nomades qui viendront te chercher.

» Autre chose, j'ai reçu des nouvelles. Dernier détail : les deux Divines Incarnations du Crapaud – ces deux inconnus – ont été assassinées aux portes de Nueva Siddhapura. La tristesse me serre le cœur : les tribus se jettent sur ce prétexte, et la guerre civile est imminente. Le voici, l'anéantissement du moi personnel : la grande Kâli, avec son collier de têtes coupées et sa langue rouge sensuelle, dansant sur les champs de bataille... Sauf miracle, les balles vont te siffler aux oreilles d'ici peu. Couvre-toi bien, gars ! »

Voilà. Le soleil blanc se couche sur le désert, l'oasis s'incendie, le ciel flamboie dans une orgie de rose, de violet, de pourpre, d'orange. Une colossale crème fouettée s'illumine de l'intérieur. Beauté inégalable à durée limitée. Pas la peine d'aller pisser durant ces minutes émues ni de raconter des nigauderies en pensant à autre chose. L'ineffable est fugace, et tant pis pour ceux qui n'ont pas regardé de tout leur cœur, trop tard, c'est fini, les couleurs se dissolvent et jamais plus ne formeront la même image. Demain la disposition des nuages et la succession des teintes seront autres. *Mañana será otro día.*

Ainsi ces astronautes de carnaval, après avoir voyagé côte à côte, voire ensemble, et entremêlé leurs nuances subtiles, sont-ils confiés à leur destin. Inutile d'ouvrir le placard pour leur voir danser un dernier quadrille balourd. Le prisme recouvre sa blancheur. Tout continue, mais désormais sans spectateurs.

Les buffles et l'octopus sont peu à peu noyés dans l'ombre du soir. La chaleur est encore forte, les roseaux bruissent, les pierres noires dans le lointain ont perdu leur éclat. Une impression d'optimisme et presque d'espoir se dégage envers et contre tout.

De la vase surgissent d'imperceptibles anophèles.

0

Table

60. En toute discrétion.
59. Vers la ville.
58. Briefing.
57. Zoo.
56. Lyrisme.
55. Le stylite.
54. Bedbug Palace, n° 302.
53. Perles de sagesse.
52. Rue nocturne.
51. Aquarium.
50. Farida : arrière-plan.
49. De la nature du Fils.
48. Mirage.
47. Zoo revisited.
46. *Sehr galant !*
45. L'incident de Qara Sou.
44. Omelette.
43. Loisirs d'Alb.
42. Dianette.
41. La Honte, esquisse.
40. Entrée en scène de Gam.
39. Songe de Grull.
38. Clair-obscur.
37. *L'Oiseau-de-feu.*
36. Gymnastique.
35. Astéroïde.
34. Songe d'Ahmad.
33. Oligo.
32. Gentilshommes et dames buvant du vin.
31. Dévotion.

30. Révolte des rêveurs.
29. Nada, vue générale.
28. N° 206.
27. Marches et démarches.
26. L'archange empourpré.
25. Du 97° au Galactico.
24. Fourre-tout.
23. Mohcen.
22. Au bord de l'eau.
21. Dans l'herbe.
20. Après Mohcen.
19. Le Bifide.
18. Où il est question de NSJC.
17. Chez Émile.
16. Séparation.
15. Galactic Transit.
14. Aro sur rails.
13. Le boddhisattva au long nez.
12. Au puits.
11. Sur le banc.
10. Buvette de l'astroport.
9. Visa de tourisme.
8. Cardons, car donc...
7. La ville morte.
6. Sexe et politique.
5. Grenouillages.
4. Véranda.
3. Jeune loup pris au piège.
2. Grande roue.
1. Roseaux.
0. Mise à feu.

Du même auteur

- Crawford l'incorrigible*, fiction, Deleatur, 1986.
Ce n'est pas le 116, voyage, Deleatur, 1988.
Thé de bœuf, radis de cheval,
voyage, Le Serpent à plumes, 1999.
Le Palais des saveurs accumulées,
voyage, Le Serpent à plumes, 2000.
La Méthode Piotr, roman, Ginkgo, 2001.
Amertume des neçtars, fiction, Deleatur, 2003.
L'autopsie confirme le décès, langue fr.
(en collab. avec Pierre Laurendeau), Mots et Cie, 2003.
Eldorado 1934, fiction, Arléa, 2003.
Peabody met un genou en terre, policier, Picquier, 2003.
Trébizonde en hiver, voyage, Le Serpent à plumes, 2003.
Peabody se mouille, policier, Picquier, 2004.
Peabody secoue le cocotier, policier, Picquier, 2004.
Peabody prend de la hauteur, policier, Picquier, 2005.
La Typographie cent règles
(en collab. avec Christian Laucou), Le Polygraphe, 2005.
Istanbul. Cinquante vues de la Ville
(dessins de Denise Grumel), poésie, Æncrages, 2006.
Le Malabar largue les amarres, policier, Alvik, 2006.
Le Voyage cent façons, Le Polygraphe, 2006.
Peabody touche le fond, policier, Picquier, 2006.
Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860,
récit hist., Ginkgo, 2007.
Dictionnaire de la pluie, Seuil, 2007.
Le Guide suprême. Petit dictionnaire des dictateurs
(participation à un ouvrage collectif), Ginkgo, 2008.
Retour en Inde, voyage, Arléa, 2009.

Sous la cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-121-7

Achévé d'imprimer en décembre 2009
sur les presses de Laballery (58500 Clamecy)

Dépôt légal le 25 décembre 2009.

Nous remercions Ilona Stephani (ADOP, Genève)
Richard et Barbara Aeschlimann (Galerie Plexus, Chexbres)
pour leur amicale autorisation de reproduire les dessins
de Thierry Vernet.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de I à XX.